

SWAZI

brigitte gothière
catherine brunet
sue donaldson
valéry giroux
will kymlicka
tiphaine lagarde
thomas lepeltier
jo-anne mcArthur
melle pigut



Pourquoi nous sommes véganes

Nous ne sommes pas nées véganes : nous le sommes devenues¹. Et nous le sommes devenues au hasard de nos expériences, pour différentes raisons et par de multiples causes. À vrai dire, on peut être végane de bien des manières : parce que c'est bon pour la santé ou pour faire chier ses parents. Nous sommes véganes pour des raisons politiques et morales.

Nous sommes d'abord véganes parce que nous ne sommes pas spécistes. Nous pensons qu'appartenir à une espèce donnée, aussi bien qu'à une « race » ou à un genre, n'est pas une propriété moralement pertinente. Être capable de ressentir des émotions, de la douleur ou du plaisir, en revanche, cela compte. Or, selon la Déclaration de Cambridge pour la conscience animale, c'est là une disposition qu'*Homo sapiens* partage avec au moins l'ensemble des vertébrés.

Nous sommes donc véganes pour des raisons d'éthique animale : parce que la justice et la compassion sont des vertus, parce que les animaux non humains ne sont ni des choses ni des marchandises, et parce que les profits que nous tirons de leur exploitation sont sans commune mesure avec les souffrances que nous leur imposons. Nous croyons dès lors qu'il y a un impératif moral à tenir compte des intérêts des animaux non humains lorsque nous prenons des décisions qui les concernent.

Nous sommes aussi véganes parce que nous nous soucions de l'environnement. Comme le souligne le dernier rapport de la FAO (l'Organisation des Nations

1 Dans ce texte, nous utilisons le féminin par



Photo Bianca Des Jardins

Unies pour l'alimentation et l'agriculture), la consommation de produits animaux contribue davantage à nos émissions de gaz à effet de serre que l'ensemble des transports. On sait aussi que l'élevage s'accompagne de déforestation, de pollution des eaux et de pertes importantes de biodiversité. Nous croyons donc que quiconque envisage sérieusement les conséquences de l'exploitation animale sur la planète et ses habitant.e.s devrait faire la promotion du véganisme.

Nous sommes véganes, enfin, parce que nous sommes écoféministes et humanistes. Nous condamnons toutes les formes de privilèges injustes ou de discriminations arbitraires : spécisme, bien sûr, mais aussi capacitisme, racisme, classisme, sexisme, hétérosexisme, transphobie, grossophobie, etc. Nous croyons que c'est à l'intersection de ces oppressions qu'il faut penser et lutter. Nous croyons aussi que davantage de respect envers les autres animaux améliorerait le sort des humains les plus vulnérables. Pour tous, ce serait un progrès moral.

Autrement dit, nous ne sommes pas véganes par orthodoxie alimentaire ou par besoin de pureté individuelle. Notre engagement est politique et moral. Attentives aux avancées scientifiques, nous sommes aussi critiques, ouvertes et pragmatiques. Nous sommes véganes pour les animaux, pour les humains et pour la planète. Nous le sommes parce que, au-delà de nos différences, nous partageons un désir de progrès et de justice. Bref, nous sommes véganes pour un monde meilleur.

— L'équipe de *Véganes*, magazine contreculturel.

Ouverture

- 8 **ÉDITORIAL**
L'exception parisienne
Martin Gibert
- 10 **ÉDITORIAL**
Quand la justice s'en mêle
Brigitte Gothière
- 12 **ÉDITORIAL**
Jamais trop tard pour devenir végétane
Sue Donaldson
- 14 **ÉDITORIALISTE INVITÉE**
Enfant sauvage
Maud Alpi
- 16 **SCIENCES**
Jeux aquatiques
Sébastien Moro
- 20 **MINIVERT**
Les villes en transition : on peut le faire, alors pourquoi pas ?
Mélissa de La Fontaine
- 24 **TRANSITION**
Pas fière
Catherine Brunet
- 26 **ENTREVUE**
Zoopolis ou la justice dans les sociétés multiespèces. Entrevue avec Sue Donaldson et Will Kymlicka
Christiane Bailey

Monde

- 38 **Melbourne**
- 39 **Turin**
- 40 **Mumbai**
- 41 **Portland**

Cuisine – spécial fermentation

- 44 **Kéfir**
Aaron Adams
- 46 **Tepache**
Odile Joly-Petit
- 48 **Kimchi végétane**
Odile Joly-Petit
- 50 **Le tempeh**
Melle Pigut
- 55 **GASTRONOMIE**
Une crèmerie végétale à Paris
Catherine Derieux
- 56 **CRITIQUES**
Livres de cuisine
Stéphanie Bartczak
Ariane Bilodeau
Ingrid Desjours
Elisabeth Lyman

Documents

- 108 **GASTRONOMIE**
La madeleine retrouvée
Amélie Escourrou
- 112 **ARCHIVES**
La bonté envers les animaux (1895)
Rachel Couture
- 118 **ENTREVUE**
Faut-il abolir le véganisme ? Entrevue avec Valéry Giroux
Martin Gibert
- 126 **STRATÉGIE**
Demander moins pour obtenir plus ? Question de stratégie végétalienne
Thomas Lepeltier
- 130 **PHOTOGRAPHIE**
Jo-Anne McArthur, *We Animals*
Sayara Thurston
- 134 **RÉSISTANCE**
Une défense de l'action directe
Tiphaine Lagarde
- 140 **POLITIQUE**
Le Parti animaliste s'installe en France
Claire Baudiffier
- 144 **REPORTAGE**
Tintin et le barbier végétane
Charles Beauchesne
- 148 **SOCIÉTÉ**
Antispécistes, juifs et athées
Jérôme Segal
- 150 **BÉDÉ**
Insolente Veggie
Rosa B.
- 151 **ÉCONOMIE**
Faire objection de croissance !
Yves-Marie Abraham
- 153 **SOCIÉTÉ**
Le Maroc végétarien et la décolonisation alimentaire
Fedwa Bouzit

Arts

- 176 **CINÉMA**
Une petite histoire des simili-animaux
Camille Brunel
- 179 **BÉDÉ**
À des années-lumière
Mario J. Ramos et Pascaline Lefebvre
- 180 **CINÉMA**
Inuk en colère. Ignorer les Inuits ou oublier les phoques : une alternative à dépasser
Axelle Playoust
- 184 **PHOTOGRAPHIE**
Jayanti Seiler
Au-delà du mur de l'espèce
Julia Roberge Van Der Donckt
- 190 **VERMINES**
Lora Zepam te parle des *Culicidae*
- 195 **SANS COMMENTAIRES**
Citations

Dossier *animaux de compagnie*

INTRODUCTION

- 62 **Des membres de la famille**
Lora Zepam

REPORTAGE

- 65 **Vivre avec un écureuil, un engagement militant**
Maude Lefebvre



PORTRAIT

- 69 **Cantin**
François Blais

PORTRAIT

- 70 **Mon ami, mon gamin, ma muse**
Ingrid Desjours

ESSAI

- 71 **La zoothérapie est-elle compatible avec le véganisme ?**
Sophie Lecompte

ESSAI

- 74 **Le prix de l'amitié. Repenser la prise en charge vétérinaire des animaux de compagnie**
Émilie-Lune Sauvé

PORTRAIT

- 78 **Ragondin, jeune lapin lacanien**
Stéphanie Hochet

PORTRAIT

- 79 **La Fouine**
Patrick Brisebois

ESSAI

- 81 **Les chats de personne**
Lora Zepam

ENTREVUE

- 85 **La vétérinaire qui ne mange pas ses patients.**
Entrevue avec Dre Josianne Arbour, MV
Lora Zepam

PORTRAIT

- 88 **Penny Lane, chat extraordinaire**
Coline Pierré

DROIT

- 91 **Les droits des animaux de compagnie dans le monde**
M^{re} Sophie Gaillard

RECETTE

- 92 **Gâteries véganes pour chiens (ou rongeurs, ou chevaux, ou même humains)**
Roxanne Proulx

PORTRAIT

- 94 **Type pitbull**
Katya Konioukhova



RÉSISTANCE

- 102 **Association Terriens**
Lora Zepam

Critiques de livres

- 158 **Un programme politique pour les animalistes**
Melvin Josse

- 159 **Oui au droit de vote pour les cochons ?**
Estiva Reus

- 161 **« J'agis comme je peux »**
Véronique Grenier

- 162 **Ces vies qui comptent**
Clémence Laot

- 163 **Mesurer l'intelligence animale ?**
Audrey Jougla

- 164 **Constellation écoféministe**
Margaux Le Donné

- 166 **Ultra végane**
Nicolas Delon

- 166 **Caricaturer le spécisme**
Florence Burgat

- 167 **La pensée métaféministe de bell hooks**
Mariève Maréchal

- 168 **Précis de la pensée réactionnaire prospéciste**
Loïs Boullu

- 169 **Déjà là**
Maude Lefebvre

- 170 **Bible végane**
Anastassia Depauld

- 171 **Initiation au véganisme**
Melle Pigut

- 172 **Le véganisme en « Que sais-je ? »**
Virginie Simoneau-Gilbert

- 173 **Les véganes se cachent pour mourir**
Élise Desaulniers

L'exception parisienne

Martin Gibert

À Montréal, je suis choyé. Je vis à deux pas d'une pâtisserie végane et un marché végétalien vient d'ouvrir à peine plus loin. Je peux commander des pizzas sur mesure à partir d'une application (sans frais supplémentaires pour le fromage végétal). Tous les cafés ou les restos un peu cools offrent des options. Je peux déguster des sushis bien meilleurs que ceux dont je raffolais lorsque j'étais omnivore. Et il y a maintenant un barbier végane, rue Rachel. Je me dis parfois qu'il y a là un genre d'exception montréalaise.

L'exception parisienne, c'est autre chose. L'expression a été inventée par une étudiante en droit de l'Université de Chicago. J'ai découvert son histoire dans *The Ethics of What We Eat*, de Peter Singer et James Mason, publié en 2007 – le livre est maintenant traduit chez L'Âge d'Homme. L'étudiante de Chicago est végane la plupart du temps. Mais elle triche à l'occasion. Elle a même formulé une sorte de principe : si d'aventure, elle était de passage à Paris, elle pourrait aller dans un grand restaurant et manger ce que bon lui semble. De la viande. Exceptionnellement. À Paris.

Le principe de l'exception parisienne est une bonne occasion de réfléchir à notre rapport à ces règles pratiques – et notamment alimentaires – qu'institue le véganisme. Car devenir végane,

c'est d'abord s'engager à respecter un certain nombre de règles. Sans y être contraint par la loi ou forcé par la pression sociale : quand on y pense, ce genre d'engagement ce n'est pas si fréquent. Mais s'engager à respecter les règles véganes signifie-t-il qu'on ne tolère aucune exception ?

On voit mal comment il pourrait en être autrement. Après tout, qu'un animal soit mort pour faire des saucisses à hotdog ou un civet aux morilles, ça ne fait pas de différence : une violence non nécessaire a eu lieu, des droits fondamentaux ont été violés. C'est précisément pour cela que le véganisme implique de boycotter les produits de l'exploitation animale. À Paris, comme à Chicago ou à Montréal.

Tricher pour mieux jouer

Pourtant, des principes abstraits peuvent s'avérer mal adaptés à certains contextes. L'étudiante de Chicago raconte ainsi qu'elle transgressait l'impératif végane sans remords lorsque, pour Thanksgiving, elle finissait les restes de dinde destinés à la poubelle. Quiconque adhère à la logique conséquentialiste derrière le véganisme – il faut minimiser la souffrance – accordera que cette transgression n'est pas très grave, voire qu'elle est moralement neutre. On s'accordera aussi probablement pour dire de ne pas trop s'en vanter, au risque de renforcer l'idéologie carniste. Mais sur le fond, le véganisme ne devrait pas être une question de pureté personnelle ; et ce sont avant tout les effets de nos actions sur les animaux qui devraient guider nos choix.

Le scénario de l'exception parisienne est toutefois différent : en s'autorisant un restaurant gastronomique, on « encourage » directement l'exploitation animale. Il y a bien un effet sur les animaux. Comment l'étudiante se justifiait-elle ? De façon astucieuse : « tricher » lui permettait d'être plus fidèle à la règle, d'être une végane plus efficace. Plus précisément, elle n'était capable de souscrire au véganisme qu'à la condition de ne pas en faire une règle stricte. Que faut-il en penser ? Du point de vue conséquentialiste, cette fois encore, il vaut évidemment mieux que les gens suivent l'impératif végane *la plupart du temps que pas du tout*. Indirectement et un peu paradoxalement, l'exception parisienne permet ainsi de réduire le nombre de victimes non humaines.

Cela vaut-il pour tout le monde ? Certainement pas. Chacun d'entre nous a un rapport plus ou moins flexible aux règles morales. On peut dire que certains sont laxistes quand d'autres sont plus rigoristes. Cela vient de notre personnalité : de la force de notre volonté, de notre caractère consciencieux. Mais cela vient aussi des circonstances : être en voyage ou sortir de son environnement habituel favorise sans doute le laxisme moral.

Pour ma part, je dois dire que la découverte de l'exception parisienne a facilité ma transition. Non, je ne me suis pas précipité dans des restos gastronomiques – même en voyage, je trouve habituellement du houmous ou des falafels. Mais c'était rassurant. En étant moins tranché, le véganisme devenait soudain moins angoissant. Ce n'était pas une formule magique ou un commandement religieux. Dans leur ouvrage, Peter Singer et James Mason précisaient d'ailleurs que « manger de façon éthique n'a pas à être comme manger casher ».

S'engager à respecter les règles véganes signifie-t-il qu'on ne tolère aucune exception ?

Ceci étant dit, je ne prétends pas que la justification morale de l'exception parisienne soit complètement satisfaisante. Des arguments déontologiques (qui, en éthique, s'opposent souvent aux arguments conséquentialistes) pourraient certainement l'ébranler : devrait-on instaurer une exception parisienne pour les atteintes aux droits fondamentaux humains, par exemple ? Est-ce que tricher – en torturant un humain – pour mieux respecter la règle de l'interdit de la torture serait jugé acceptable ? Probablement pas. De ce point de vue, l'exception parisienne ne serait qu'un nouvel avatar du spécisme.

Mais ce qui me frappe le plus avec ce principe de dérogation, c'est qu'il nous rappelle combien la réalité est moralement complexe. En particulier, plusieurs questions peuvent se poser qui n'appellent pas de réponses uniformes : 1) Quelle est la bonne règle à suivre et la bonne chose à faire (aller ou ne pas aller au resto gastronomique) ? 2) Celles et ceux qui ne respectent pas une règle sont-ils moralement blâmables ? Est-ce une bonne stratégie de les blâmer ? 3) Comment se motiver à suivre une règle ? Dans le cas de l'exception parisienne, c'est précisément cette question qui entre en tension avec l'impératif végane. Tricher parfois pour mieux se la jouer végane, le reste du temps.

Il y a même une quatrième question qui mérite d'être posée : 4) Comment promouvoir la règle le plus efficacement possible ? Avec le véganisme, cette dernière question est tout particulièrement importante. Il s'agit d'instaurer un changement social et politique. Il s'agit de publiciser la règle et d'emmener des gens à la suivre. Or, pour ma part, j'ai l'impression que présenter les règles véganes en tolérant un certain laxisme moral les rend plus attrayantes. Incidemment, cela permet aussi de rompre avec le cliché du végane « extrémiste », intransigeant et obsédé par la pureté. C'est pourquoi, même si je suis un croyant non pratiquant, je suis plutôt favorable à l'exception parisienne. Alors j'en fais la promotion. Sans trop me forcer.

Martin Gibert est rédacteur en chef de Véganes et auteur de *Voir son steak comme un animal mort* (Lux, 2015).

Quand la justice s'en mêle

Brigitte Gothière

Les images diffusées par L214 sont aujourd'hui massivement relayées sur les réseaux sociaux et dans les médias. Elles provoquent des prises de conscience, mais aussi des résistances au changement. Et des assignations en justice.

Depuis bientôt deux ans, ces images qui touchent un public de plus en plus large recréent un lien entre les animaux et la viande et motivent des changements dans les pratiques de consommation. Les retours que nous recevons témoignent d'une volonté forte de prendre en compte les autres animaux, mais aussi d'une ambiance générale plus propice au développement du véganisme : les proches, qui ont vu les images, sont plus compréhensifs et les alternatives davantage disponibles.

On constate également une volonté de changement d'acteurs majeurs de la distribution, de la restauration et de la fabrication de produits alimentaires. Leurs engagements à ne plus vendre de produits issus des formes les plus cruelles d'élevage vont crescendo. On y devine la volonté de ne pas être associés à des pratiques largement rejetées par l'opinion publique, des pratiques qui peuvent être filmées et qui sont parfois traçables jusqu'à leur entreprise.

D'autre part, plusieurs flairent de nouveaux marchés. On observe actuellement en France le développement d'alternatives véganes comme

on n'aurait jamais pu l'imaginer il y a encore si peu de temps. Des entreprises, historiquement liées à la viande, se lancent dans des alternatives végétariennes ou végétaliennes : leur objectif est de garder des parts de marchés, peu importe le « produit ». Toujours ça de gagné pour les animaux.

Les politiques, souvent plus lents à réagir, ne sont toutefois pas en reste. Sincères (rêvons un peu) ou simplement opportunistes (mais ça compte aussi), on a pu voir des élus s'indigner du traitement infligé aux animaux, engager un travail politique ou défendre publiquement les actions de L214. Ainsi, Olivier Falorni, député de Charente-Maritime, choqué par l'agonie des animaux dans les abattoirs, a utilisé un des outils les plus forts à sa disposition pour enquêter sur les conditions d'abattage. La commission d'enquête parlementaire qu'il a impulsée et les contrôles diligentés par le ministère de l'Agriculture ont confirmé les dysfonctionnements majeurs révélés par L214. La légitimité des actions de l'association est ainsi confirmée par l'État lui-même. La confiance dans l'industrie de la viande en prend, quant à elle, un coup.

Les lanceurs d'alerte sont de plus en plus nombreux, avec des motivations diverses : certains sont en colère, d'autres atterrés par ce que subissent les animaux ou par ce que dissimule l'industrie. Ils viennent de tous les secteurs. Et même s'ils sont souvent terrifiés à l'idée qu'on puisse les identifier, leurs témoignages nous aident à orienter nos recherches, à faire des recoupements pour être le plus précis possible lorsque nous dévoilons des faits nouveaux.

Parallèlement à ces avancées (ou à cause d'elles), les poursuites judiciaires concernant l'association s'amplifient. Les enjeux sont de taille. Pour les filières de l'élevage, il s'agit de stopper la diffusion des images. Les professionnels savent que leur commerce tient sur des non-dits et des illusions. Ils travaillent depuis bien longtemps à enfouir les animaux derrière des écrans de publicité et des discours rassurants. Le « bien-être animal » est conjugué à toutes les sauces, des « cages bien-être » (qui sont clairement des cages de batterie) au « bien-être animal » dans les abattoirs (on n'est pas à un oxymore près). Ils comptent aussi sur le mimétisme entre êtres humains : tout le monde mange de la viande parce que tout le monde mange de la viande, comme le dit si bien Tobias Leenaert. Il ne faudrait pas que ça change.

Les vidéos d'enquête cassent leur plan de communication bien huilé. Elles montrent les trucages de ces industries mortelles, elles hurlent que les animaux, êtres sentients, sont maltraités et tués sans nécessité par centaines de milliards chaque année. Elles remettent en question la légitimité de les utiliser comme ressources alimentaires. Le véganisme en pleine expansion

suggère une autre voie. Le doute s'installe, les réflexions s'amorcent.

Sollicitées par les filières, les cours de justice vont devoir mettre en balance l'intérêt général et des intérêts particuliers. Quel sort réserver aux

Les lanceurs d'alerte sont de plus en plus nombreux, avec des motivations diverses : certains sont en colère, d'autres atterrés par ce que subissent les animaux ou par ce que dissimule l'industrie.

lanceurs d'alerte ? À la désobéissance civile ? Quid du droit à l'information ? Les années qui viennent vont être déterminantes.

Notre lutte, non violente, dispose de ressources dérisoires face à l'industrie agroalimentaire. Pourtant, nous arrivons à troubler la dictature de la viande, nous arrivons à soulever la question de sa normalité. Nous assumons les risques que nous prenons. Les assignations en justice ne nous feront pas reculer.

Brigitte Gothière est porte-parole de l'association L214 – éthique et animaux.

Jamais trop tard pour devenir végane

Sue Donaldson

Pour paraphraser le vieux dicton jésuite : « Laissez-moi l'enfant jusqu'à sept ans, et je vous donnerai l'adulte. » Cette façon de penser oriente implicitement la plupart des activités de sensibilisation au véganisme, qui s'adressent en vaste majorité aux jeunes (en particulier s'ils fréquentent l'université). Les jeunes adultes sont ouverts à de nouvelles idées et à expérimenter de nouvelles identités. Et du point de vue de la sensibilisation, ils offrent « un bon retour sur investissement » : persuadez une personne de devenir végane à l'âge de 12, 15 ou 20 ans, et elle aura de 50 à 70 ans de compassion devant elle.

Si seulement c'était aussi simple. Beaucoup de jeunes sont prêts à adopter un régime végétalien ou végétarien, c'est vrai. Toutefois, les résultats de recherches portant sur les « rechutes » sont consternants : jusqu'à quatre nouvelles personnes

véganes ou végétariennes sur cinq renoncent, généralement dans un délai de trois mois¹. Les jeunes qui vivent chez leurs parents ou dans une résidence universitaire contrôlent mal les choix alimentaires communs. Celles et ceux qui vivent

seuls (ou avec des proches partageant des valeurs semblables) manquent parfois de temps, de ressources ou d'expertise culinaire ou nutritionnelle pour devenir des véganes heureux et en bonne santé. Dans certains cas, les jeunes demeurent véganes pendant quelques années, mais laissent tomber lorsqu'ils rencontrent un ou une partenaire qui n'est pas végane ou qui ne veut pas élever ses enfants en tant que véganes. Il arrive aussi qu'ils intègrent un milieu culturel ou de travail où le véganisme ferait obstacle à leur intégration, à leur acceptation ou à leur participation à la communauté. Ils se lassent d'être perçus comme le ou la « rabat-joie végane à table »².

Je ne dis pas que nous devons arrêter de sensibiliser les jeunes : il faut même trouver des moyens plus efficaces de les soutenir afin qu'ils persistent dans leurs choix de vie empreints de compassion. Je me demande toutefois si nous ne laissons pas passer une occasion à l'autre extrémité du spectre générationnel. Pourquoi ne pas diriger une partie de nos efforts de sensibilisation vers les personnes âgées ? Beaucoup de personnes âgées possèdent une expérience de vie, une vision à long terme et un souci envers la santé qui les prédisposent à être ouvertes au véganisme, en particulier si le sujet est abordé de manière à correspondre à leurs préoccupations³. Beaucoup sont des cuisiniers compétents qui ont le temps, l'argent et la liberté d'expérimenter de nouvelles façons de cuisiner. De plus, les grands-parents sont souvent les gardiens des traditions familiales. Ce sont aussi eux qui organisent les fêtes familiales qui peuvent être un véritable terrain miné pour les jeunes véganes. Persuadez les grands-parents de 65 ans de devenir véganes et vous pourriez transformer toute une culture familiale, encourager le développement d'une cuisine nutritive et qui respecte ses racines, et créer un environnement sain et joyeux qui puisse soutenir les jeunes véganes.

Comparez les deux scénarios suivants. Le premier vous est peut-être familier. La famille Langlois s'apprête à se réunir pour l'Action de grâce chez les grands-parents, lesquels ont planifié et cuisiné la plupart des plats afin de recevoir la famille à l'occasion de cette fête importante qu'ils attendaient avec impatience. Quelques jours auparavant, ils ont appris qu'un de leurs

petits-enfants était devenu végane et qu'il ne pourrait pas manger la plupart des mets traditionnels. Ils tentent alors de préparer un plat ou deux de plus à la dernière minute, mais ce travail additionnel, cette rupture de la tradition et cette critique implicite de leur mode de vie les contrarient. Le ressentiment augmente lorsqu'à table, la conversation se met à tourner uniquement autour de débats à propos des choix alimentaires et de malentendus à propos d'ingrédients « interdits », discussions qui viennent prendre le dessus sur la signification de la fête. La semaine suivante, les grands-parents, blessés et déçus, se retrouvent à discuter avec des amis du comportement des jeunes générations. Ils ont l'impression de n'être ni compris ni appréciés, et ils se sentent vieux.

Imaginez maintenant un autre scénario. Plusieurs personnes font activement la promotion du véganisme auprès des personnes âgées de leur communauté avec les réseaux en place comme des groupes religieux, des organisations de justice sociale, de santé ou de défense de l'environnement. Elles invitent les personnes âgées à suivre – et à enrichir par leur savoir-faire – des cours de cuisine végétalienne organisés autour de thèmes : célébrations des fêtes, dîners familiaux, barbecues d'été et autres rassemblements où l'on partage un repas. Les cours aident les personnes âgées à « véganiser » les classiques familiaux et à exploiter leurs connaissances et leurs compétences afin de créer des repas adaptés à un large éventail de goûts, de sensibilités alimentaires et de conditions de santé. Les cours doivent aider les aînés à reprendre leur place : ils sont les gardiens de la tradition et du savoir, ils sont des sources de bonté et de soutien. Maintenant, lorsque les jeunes générations de Langlois viennent célébrer dans la famille à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, c'est à leur tour d'être surprises et impressionnées par l'engagement éthique et le savoir-faire de leurs grands-parents – et peut-être même de se sentir un peu larguées.

Je ne dis pas que les Jésuites avaient tort. Les jeunes sont particulièrement ouverts aux nouvelles influences et aux nouvelles identités. Il ne faudrait toutefois pas négliger l'influence profonde et durable que les aînés peuvent avoir sur leur famille.

1 Faunalytics, « How Many Former Vegetarians and Vegans Are There? », décembre 2014.

2 Richard Twine, « Vegan Killjoys at the Table – Contesting Happiness and Negotiating Relationships with Food Practices », *Societies*, n° 4, 2014, p. 623–639.

3 Une bonne référence pour commencer est le livre *Never Too Late to Go Vegan*, de Carol J. Adams, Patti Breitman et Virginia Messina, 2014.

Sue Donaldson est une chercheuse indépendante. Elle est la coauteure, avec Will Kymlicka, de *Zoopolis : une théorie politique des droits des animaux* (Alma éditeur).

Traduction : **Marie-Claude Plourde**, traductrice agréée.

Enfant sauvage

Maud Alpi

Les avoines frôlent ses cuisses, le vent lui rentre dans les poils. Joy se renverse, se frotte contre le sol râpeux, salive l'air bleu, dresse l'oreille au bruit d'une voiture inconnue. Plus tard, quand elle reviendra vers la ferme, elle découvrira un nouveau venu, noir et grand comme elle, aux odeurs d'essence, de shit, de shampoing à la bière et de bitume foulé par des millions de semelles. Il s'appelle Boston et il dort ici au gîte, avec son humain Virgile. Peut-être que Joy retient ces informations-là. Elle ne sait pas que Boston et Virgile joueront bientôt dans un film, elle s'en fout. Elle tombe amoureuse.

Ça pourrait être une façon de le raconter, et il faudrait ensuite les imaginer se roulant des pelles dans l'herbe, se reniflant et se frottant tête contre tête, insistants et doux. Allongée tout près d'eux, un iPhone à la main, je n'ai pas demandé leur consentement pour filmer ce premier amour. La gêne ne m'arrête pas, c'est même ce que je veux enregistrer : cette tendresse tellement débordante qu'elle transforme les autres en voyeurs, et qu'elle transcende l'allure pataude de Joy, bâtarde labrador à la tête qui penche – car Joy marche tordue, comme si sa tête refusait de s'aligner sur sa colonne, et Virgile la surnomme « la golmon », et le fermier, la « gentille fille », tellement gentille qu'il parle de lui coller une balle un jour, quand il en aura marre de la nourrir pour rien : pour le travail, il a son border collie.

Voilà le peu que je sais de Joy, et les images restent dans l'iPhone comme dans un carnet de notes pour le film à venir. Quand le tournage commence, dans un abattoir à 200 km de là, et que les nuits de tuerie s'enchaînent, je repense à elle, et à capter son amour, pour l'intégrer au film.

Baptiste repasse les cols du Fau et de la Croix-Haute pour ramener Joy de Gap à Chambéry, où nous tournons dans un autre abattoir, désaffecté.

Séquence finale telle qu'imaginée alors : Boston s'échappe de l'abattoir et débouche dans un espace-temps indéterminé, un lieu posthumain où vivote une petite république canine. Dans la meute, Boston retrouve Joy, et leurs étreintes spontanées reprennent au milieu des décombres. La vie gagne. L'amour existe. Fin.

Mais qui a demandé son avis à Joy ? Baptiste et le fermier doivent la pousser de force dans la voiture. Après quoi elle se terre sur le plancher, chique la main qui se tend vers elle et fait la morte sur plusieurs kilomètres.

Le domaine de Joy : les odeurs chaudes et acides, la route qui s'arrête à la ferme, les collines qui délimitent le ciel. Ombre des châtaigniers. Allées et venues d'un humain qui la nourrit.

Si Joy a un maître, c'est de façon très vague ; mais elle a un monde, qu'elle n'a jamais quitté, et nous sommes en train de l'en arracher.

« C'est une enfant sauvage. Je ne peux pas l'emmener. »

Baptiste revient seul. La séquence se tourne sans Joy. Mais le tournage n'est pas fini et le désir

de capter quelque chose de « l'enfant sauvage » insiste.

Scène que j'espère voler à Gap : une étreinte entre Boston et Joy, même une seule minute, même sur le décor abstrait d'un carré d'herbe.

Lorsque nous retrouvons Joy, chez elle, elle ne nous a pas oubliés. Elle reste à distance de nous, ne nous touche pas, nous sommes à fuir. J'ajoute : à fuir comme des traîtres, des exploiters. Reste la tendresse de Joy envers Boston, intacte, quoiqu'embarrassée de nous avoir pour témoins.

Mais Boston pendant le tournage est devenu un mâle dominant, obsédé par le coït. Même lui est décevant, sans doute. Alors Joy se détourne et s'éloigne vers ses champs.

Personne ne filmait ça : la netteté de son refus. La pureté avec laquelle elle exprime sa déception.

Peut-être que tout ce qui nous résiste nous révèle.

Les animaux que nous avons filmés pendant ce tournage – tous ceux qui n'étaient ni des humains ni des chiens – allaient mourir et se retrouvaient emprisonnés sous notre regard, « une situation bien pratique pour “cadre” les bêtes », comme le dit Arnaud Hée dans son beau texte sur les documentaires en abattoir¹. Quand ils refusaient d'avancer dans le couloir de la mort, ce n'est pas à nous, témoins passifs, que les animaux résistaient, mais à leurs bourreaux.

Le regard de Joy l'enfant sauvage me renvoie directement à la honte de mon regard prédateur. Peut-être parce qu'elle est en situation de s'adresser à moi (presque) d'égale à égale.

D'ailleurs, je dois corriger **enfant** et **sauvage**. Comment qualifier une personne qui a su négocier sa liberté, qui a protégé sa capacité à jouir de son monde, sans se faire imposer de travail ni d'enfermement et sans se faire véritablement « socialiser » ? Peut-être que Joy est une résidente, pour reprendre l'idée de Donaldson et Kymlicka dans *Zoopolis*². Résidente de cette étrange république où, sans maître et sans amour, elle court vers ses champs, et longe, quelques secondes, les veaux qui engraisser à l'étable, loin du soleil.

Maud Alpi est réalisatrice. Elle écrit avec Baptiste Boulba-Ghigna. Son premier long-métrage, *Gorge Cœur Ventre*, s'ancre dans la bouverie d'un abattoir, pour un voyage dans la nuit des animaux, entre documentaire et fiction. Il a reçu le prix Louis-Delluc du meilleur premier film.

1 Arnaud Hée, « Sang des bêtes et recommencement animal », *Images documentaires*, n° 84, décembre 2015.

2 Sue Donaldson et Will Kymlicka, *Zoopolis : une théorie politique des droits des animaux*, Alma éditeur, 2016.

Jeux aquatiques

Sébastien Moro

Pendant des années, le jeu fut le parent pauvre de l'étude du comportement animal. Considéré comme trop compliqué à évaluer, classé rapidement sous le noir sceau de « l'anthropomorphisme », la plupart des chercheurs et chercheuses ignorèrent purement et simplement les comportements ludiques chez les autres animaux, à l'exception de quelques rares anecdotes parsemant certains ouvrages comme autant de clins d'œil amusants.

Aujourd'hui, la situation a changé. Tout d'abord reconnu comme étant un attribut typique des humains, puis des mammifères, puis des mammifères et des oiseaux, le jeu s'avère finalement présent un peu partout dans le monde animal. Pour autant, nous sommes encore très ignorants des causes proximales et des causes ultimes expliquant le jeu.

Pour faire court, les causes proximales sont les raisons immédiates qui font que l'individu adopte

un certain comportement. Est-ce pour montrer sa dominance ? Est-ce l'ennui ? Est-ce pour s'entraîner ? Est-ce simplement par plaisir ? Les causes ultimes, quant à elles, essaient d'évaluer la raison pour laquelle ce comportement a été conservé au cours de l'évolution. Est-ce que le jeu favorise la construction cérébrale de certains mécanismes avantageux pour l'espèce ? Est-ce qu'il améliore la cohésion du groupe ?

Il est fréquent d'entendre dire que le jeu sert principalement à entraîner les jeunes pour les actions qu'ils auront à effectuer une fois adultes, ainsi qu'à instaurer les premières hiérarchies.

La réalité est bien plus complexe que ça, et sur chaque théorie soulevée, nous pouvons y trouver des contre-exemples. De fait, dans l'idée d'un « entraînement préalable », comment justifier le jeu chez les adultes ? Il existe d'autres hypothèses, qui ne sont pas mutuellement exclusives, comme celle du « surplus d'énergie », où le jeu serait une résultante d'un manque de stimulation : l'organisme s'occupant pour utiliser cette énergie excessive.

Comment reconnaître le jeu ?

En majorité, le jeu semble être l'apanage des animaux qui régulent eux-mêmes leur température corporelle, possèdent une alimentation énergétique suffisante, et vivent dans une structure familiale ou sociale suffisamment sécurisée pour que l'inattention à l'environnement provoquée par l'amusement ne soit pas fatale aux joueurs. Selon ces observations, les poissons sont éliminés de facto de l'équation.

Mais c'est sans compter sur l'opiniâtreté du Dr Gordon M. Burghardt de l'Université du Tennessee qui, en 2005, publie un travail de compilation et d'analyse titanesque, voué à devenir la bible des spécialistes, intitulé *The Genesis of Animal Play*¹. Dans ce livre, Burghardt réunit de nombreuses recherches sur le jeu chez les animaux non humains, et tente de mettre en place un cadre permettant une analyse objective des comportements ludiques.

D'après ses travaux, pour qu'un comportement puisse être qualifié de « jeu », il doit remplir cinq conditions :

1. Le comportement ne doit pas être fonctionnel dans le contexte dans lequel il s'exprime. C'est-à-dire qu'il ne doit pas avoir d'utilité immédiate.
2. Le comportement doit être spontané, répété et « plaisant » (*rewarding*). Il a lieu sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter un contexte extérieur particulier, comme une privation alimentaire.
3. Le comportement diffère des versions éthotypiques fonctionnelles dans sa forme, son objet, ou son moment dans la vie de l'individu. Il est modifié par rapport à ce qu'il devrait

être dans son contexte normal (s'alimenter, s'accoupler, se battre, etc.).

4. Le comportement est répété avec régularité, mais sans rigidité pathologique (stéréotypie).
5. Le comportement est initié en l'absence de stress chronique comme la maladie, la prédation, la faim, etc.

Move your body

Il faut bien admettre qu'aujourd'hui encore, la présence du jeu chez les poissons reste en débat dans la communauté scientifique. Néanmoins, dans son ouvrage, Burghardt rapporte des observations étonnantes qui pourraient bien remplir ces cinq critères.

Tout d'abord, nous trouvons des exemples de jeux « locomoteurs », comme on peut l'observer chez les jeunes agneaux qui prennent un immense plaisir à sauter de partout.

Des poissons de différentes espèces, comme les aiguilles de mer ou les harengs, s'amuse à sauter par-dessus des obstacles : brindilles, manches de balai, autres animaux et même parfois par-dessus un congénère mort. Diverses techniques ont été observées : certains poissons font des sauts parfaits sans jamais toucher l'obstacle, d'autres s'appuient dessus pour prendre leur élan, d'autres sautent directement dessus, ça dépend des gens ! Plusieurs suggestions ont été avancées pour tenter d'expliquer ces comportements : « Les poissons se frottent pour enlever des parasites. » Soit, mais ces comportements ont été observés sur des poissons sans parasites, et il n'existe aucune étude évaluant la présence, et le retrait, de parasites lors de cette activité. Et quid des cas où les poissons ne touchent pas du tout l'obstacle ? D'autres hypothèses (manque d'oxygénation de l'eau, poursuite d'un prédateur, etc.) ne sont pas plus convaincantes. Les différentes observations semblent indiquer que ce comportement remplit bien les cinq critères requis. Il est à noter que, si ces actions ludiques laissent sceptiques au sujet des poissons, des conduites similaires chez les vertébrés terrestres recevraient la qualification de jeu avec bien moins de difficulté, sans que cette différence entre espèces soit vraiment justifiable.

Des balles et des bulles

Autre catégorie : le jeu avec des objets, observé notamment dans la famille des Mormyridés, qui comprend le merveilleux poisson-éléphant *Gnathonemus petersii*. En 1958, Meder, un médecin passionné d'ichtyologie, rédige plusieurs

1 Gordon M. Burghardt, *The Genesis of Animal Play: Testing the Limits*, Cambridge, Presses du MIT, 2005.

documents au sujet de l'un de ces poissons qu'il vient d'acquérir. Régulièrement, le petit *Gnathonemus petersii* prenait une feuille (et toujours la même : ces poissons ont souvent un jouet préféré) et la poussait du nez un peu partout dans l'aquarium. Il jouait aussi avec des escargots, qu'il mettait en équilibre sur son nez et, lorsque l'escargot tombait, il descendait le récupérer et le replacer en équilibre pour recommencer. Meder eut alors l'idée d'ajouter des petites balles en nylon. À sa grande surprise, le poisson-éléphant se comporta avec les balles comme avec les escargots. Lorsque plusieurs balles étaient mises simultanément dans l'aquarium, le poisson les

Des poissons de différentes espèces, comme les aiguilles de mer ou les harengs, s'amuse à sauter par-dessus des obstacles : brindilles, manches de balai, autres animaux et même parfois par-dessus un congénère mort.

prenait et les jetait dans le filtre, à 14 cm du fond, un peu à la façon d'un basketteur, obstruant ainsi le système de filtration de l'aquarium. À chaque fois que Meder les enlevait, le poisson se dépêchait de les y remettre. Cette famille de poisson est réputée pour ce genre d'espièglerie. Sur YouTube, vous pourrez voir l'un de ces poissons jouer avec un poisson-feuille, au grand dam de ce dernier.

Les squales ne sont pas en reste. De grands requins blancs ont été observés en train de jouer avec du matériel destiné à les attirer pour permettre aux touristes de les prendre en photo.

L'équipage accrochait un gros sac de poissons congelés, relié à une bouée sphérique, elle-même attachée au bateau. Des chercheurs et chercheuses, en visionnant la vidéo de cette « expédition », se sont aperçus que les requins adoptaient un « mode de jeu ». Ils se retournaient sur le dos (comportement inexistant dans les cas de prédation), jouaient parfois avec la bouée et semblaient aimer particulièrement que l'équipage

tire sur la corde en retour (jeu très apprécié des chiens... et des crocodiles). Parfois, les requins préféraient même jouer avec la bouée plutôt que d'essayer de manger les poissons congelés !

Des requins ont également été observés à attraper des manchots et à les relâcher sans (trop) de dommages, rappelant un peu un chat qui « joue » avec une souris.

Move your buddy

Quelques témoignages semblent également indiquer l'existence, chez certaines espèces, de jeu social. De jeunes saumons et barbetes brunes ont été observés en train de quitter le groupe, de se chasser derrière des rochers avant de revenir dans le groupe comme le font parfois les jeunes oiseaux. Néanmoins, les informations sont encore parcelaires et il est difficile de conclure avec certitude à la présence de ce jeu « social » chez les poissons.

Burghardt enfonce le clou

Plus récemment, en 2014, Burghardt a réalisé la première vraie étude sur l'existence du jeu chez les poissons². Dans ces travaux, il a observé trois poissons de la famille des Cichlidés, des *Tropheus duboisi*, en train de jouer avec un thermomètre lesté par le fond, qui se redresse après avoir été frappé, comme un punchingball. Non seulement les poissons ont joué exclusivement avec ce nouveau jouet, sans qu'aucun autre élément ne les influence, mais en plus ils avaient chacun leur façon bien personnelle de jouer avec. Alors que l'un frappait et attendait le rebond pour recommencer, un autre le projetait d'un bout à l'autre de l'aquarium en lui mettant franchement la misère. Cette étude donne, pour la première fois, la preuve qu'un comportement ludique observé chez des poissons remplit effectivement les cinq critères requis pour être considéré comme du jeu.

Malheureusement, aujourd'hui, le jeu chez le poisson reste encore un champ totalement délaissé. Il serait pourtant fascinant d'en apprendre plus sur ce qui amuse nos cousins aquatiques. Avis aux chercheurs et chercheuses !

Sébastien Moro est vulgarisateur dans le domaine de l'intelligence animale, conférencier, auteur de plusieurs articles, et vidéaste sur la chaîne YouTube *Cerveille d'Oiseau*.

2 Gordon M. Burghardt, Vladimir Dinets et James B. Murphy, « Highly Repetitive Object Play in a Cichlid Fish (*Tropheus duboisi*) », *Ethology*, n° 1, vol. 121, janvier 2015, p. 38-44.



Photo Same Ravenelle

Les villes en transition : on peut le faire, alors pourquoi pas ?

Mélissa de La Fontaine



Quand j'ai mis le pied dans le monde du zéro déchet, c'était sans me douter d'où me mènerait ce chemin. Je pensais tout simplement me limiter à la gestion de ma poubelle. Mais l'humain est ainsi conçu qu'il désire toujours des défis supplémentaires. Après le zéro déchet, le végéta*isme, le biologique, le local, et le seconde main, j'ai eu besoin de partager. De concrétiser un projet commun. D'échanger. J'ai eu besoin de participer à un changement de société en équipe.

Je ne pourrais dire lequel de la poule ou de l'œuf est venu en premier, mais plusieurs événements échelonnés sur quelques mois ont déclenché ce désir de créer un mouvement collectif.

Éco-système, collectif citoyen

Tous ces citoyens impliqués dans le mouvement zéro déchet, par leurs blogues, leurs actions quotidiennes ou leur désir de projets plus grands, m'inspiraient déjà beaucoup. Puis, je suis allée au Festival Zero Waste à Paris où j'ai pu participer à trois ateliers sur l'intelligence collective. En résumé, cette méthode permet de faciliter la discussion au sein d'un groupe afin que les décisions soient prises par consensus plutôt que par vote. Chacun des participants est important et tout le monde a un pouvoir décisionnel équivalent.

Peu de temps plus tard, j'ai partagé ce fameux café avec Laure Caillot (blogueuse zéro déchet sous le nom de Lauraki) pour discuter de la

création d'un groupe. Au départ, je rêvais d'une association zéro déchet, mais en échangeant, nous avons penché vers un mouvement citoyen tout simple. Ainsi, nul besoin de financement ni de structure administrative : seulement notre désir commun de changer le monde. Ce choix a d'ailleurs été confirmé par le groupe en question : en intelligence collective, c'est l'ensemble qui décide.

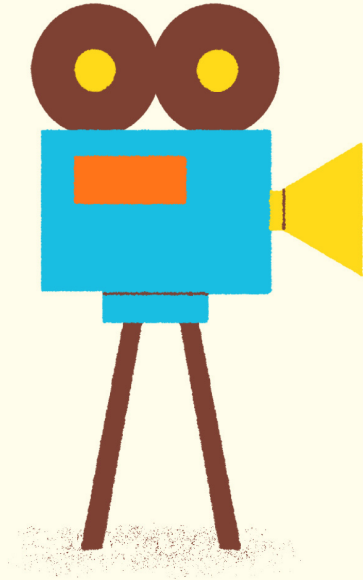
C'est alors que j'ai visionné le film *Demain*¹. Celui-ci m'a insufflé une dose de motivation indescriptible. Mais ce que j'y ai surtout déniché, c'est le mouvement des villes en transition. Ça, c'est une découverte ! C'était exactement de ce format que nous avions besoin pour notre groupe (qui se nomme aujourd'hui Éco-système, collectif citoyen). Sans être à proprement parler une ville en transition, notre regroupement a été dessiné à partir du même canevas.

¹ Cyril Dion et Mélanie Laurent, *Demain*, 2015.

Villes en transition

De quoi s'agit-il ? Il faut d'abord dire que c'est un mouvement pour et par la communauté. L'idée générale, c'est d'arrêter d'attendre après les gouvernements et les entreprises afin de changer notre milieu de vie. De s'y mettre tout de suite et maintenant. Grâce à ses projets, la localité impliquée gagne en résilience devant les crises économiques et environnementales en diminuant sa dépendance au pétrole et en reprenant son pouvoir citoyen.

Ce processus de transition a été initié en 2006 à Totnes, en Angleterre, par Rob Hopkins, un professeur de permaculture. C'est dans cette première ville en transition que sont nés une monnaie locale, des jardins pour gagner une plus grande autonomie alimentaire, ainsi que des projets axés sur le transport actif.



QUELQUES VILLES EN TRANSITION AU QUÉBEC :

- Sherbrooke en transition
- Rimouski en transition
- Villeray en transition
- Verdun en transition
- Transition NDG
- Transition Plateau
- Mouvement VeRT (sur la rive sud du Richelieu)
- Demain Waterville
- Alma en transition

Si ça vous donne envie de préparer vos valises pour aller vivre en Angleterre, attendez un instant : le mouvement de transition est aussi bien implanté au Québec. Alors que certains groupes ont été inspirés directement par Totnes, d'autres ont découvert le phénomène grâce aux films *Demain* et *En quête de sens*². Il existe d'ailleurs un Réseau Transition Québec qui rassemble les initiatives de la province. Peu importe où vous vivez, la transition est possible. Peut-être y a-t-il déjà un mouvement de transition dans votre ville ou... vous pouvez toujours l'initier !

Les projets émergents

Créer un mouvement de transition, c'est chouette, mais on n'a pas encore changé le monde ! Pour s'inspirer un peu, voici quelques exemples de projets souvent initiés par ces groupes.

Les ateliers et les projections

L'objectif ici est simple : partager le savoir de tous avec tous et s'informer de ce qui est accompli ailleurs. L'idée, est d'enrichir les connaissances de la communauté pour la rendre plus autonome et lui permettre de prendre ses décisions pour elle-même. Des ateliers de couture aux projections de documentaires en passant par des cours de mécanique, tous les savoirs sont les bienvenus.

Les Incroyables comestibles

Ce mouvement est lui aussi né en Angleterre, mais cette fois, dans la ville de Todmorden en 2008. Le concept est simple : s'approprier les espaces communs d'une ville pour y planter des aliments pour tous. Le tout est soutenu par des bénévoles et profite à tous les citoyens. C'est non seulement un moyen de verdir une ville, de partager, de créer des liens, mais c'est aussi une façon de retrouver une certaine autonomie alimentaire.

La monnaie locale

Probablement le projet le plus complexe, mais le plus passionnant à mes yeux ! Le nom décrit plutôt bien le projet qui est de créer une monnaie locale en parallèle de la monnaie nationale déjà existante. Celle-ci ne peut être échangée qu'au près des commerces locaux participants et elle n'a aucune valeur en dehors de la ville. Cette initiative encourage donc les citoyens à consommer localement et évite ainsi à l'argent local d'alimenter les grandes entreprises qui ne se préoccupent

² Marc de la Ménardière et Nathanaël Coste, *En quête de sens*, 2015.

pas réellement de la communauté. Au Québec, le groupe le plus avancé sur le sujet actuellement est sans doute Villeray en transition, du nom d'un quartier de Montréal.

Comment ça marche lorsqu'une ville se dote d'une monnaie locale ? Si un restaurateur, par exemple, a besoin de s'approvisionner en pain, il ira chez le boulanger. Ce dernier, pour sa farine, fera affaire avec un producteur local. Lorsque le producteur de farine voudra un sandwich, il ira au restaurant du début de la boucle.

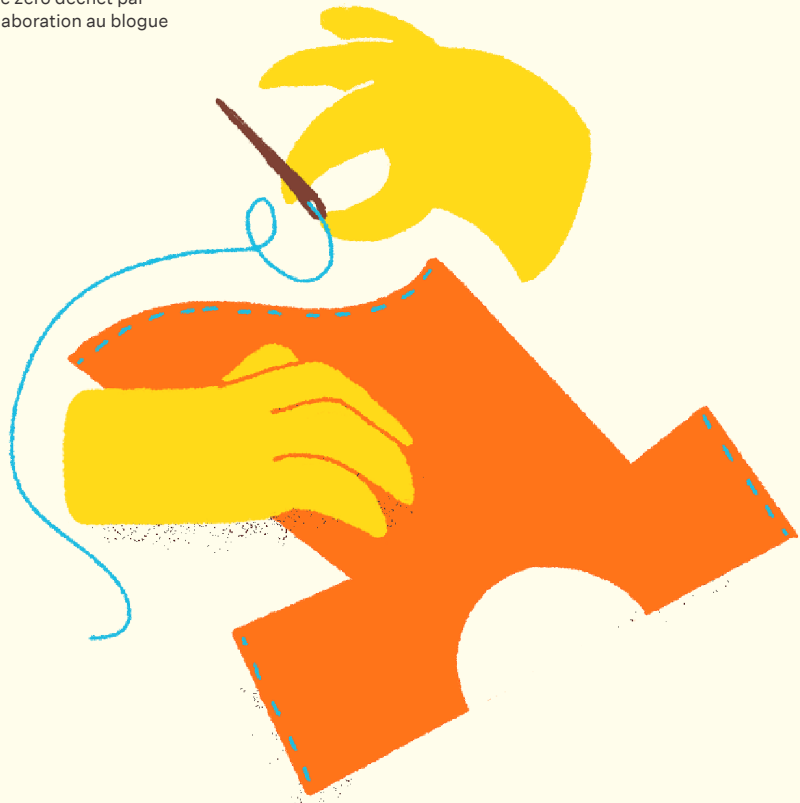
La motivation

Il y a tellement de raisons qui peuvent pousser les citoyens à participer au mouvement des villes en transition. Pour ma part, je m'y implique parce que ces groupes me remplissent de bonheur. Ils me redonnent foi en l'humanité. Ils me font réellement croire qu'ensemble, on peut changer le monde. Ils m'impressionnent par leur énergie et leur passion pour trouver des solutions créatives, mais surtout, surtout, c'est la cohérence avec mes valeurs personnelles qui m'amène, chaque dernier dimanche du mois, à ma rencontre avec le collectif !

Mélissa de La Fontaine milite pour le zéro déchet par ses conférences sur le sujet et sa collaboration au blogue *Les Trappeuses*.

Illustrations **Amélie Tourangeau**

Cette phrase de Rob Hopkins dans le documentaire *Demain* me fait sourire à tout coup : « Totnes a un billet de 21 livres. On peut le faire, alors pourquoi pas ? »



Pas fière

Catherine Brunet

Sérieusement, je ne suis pas fière. C'est ce qui me vient en premier lorsqu'on parle de transition. Je ne suis pas fière parce que je suis seulement végétarienne – depuis trois ans. Mais j'y travaille. Dans ma tête, c'est clair : je vais devenir végane. Ce qui me retient, c'est le fromage – oui, bon, je sais, je ne suis pas très originale non plus. Et quand je parle de fromage, je ne parle pas nécessairement de chèvre fin ou de bleu d'Auvergne, non, juste de fromage de supermarché, le orange, celui qu'on met sur la pizza, et les craquelins *cheap* « saveur fromage ». Voilà. En gros, pas de quoi être fière.

Bon, je ne salive plus pour la viande (parfois je fais des cauchemars dans lesquels j'en mange) et je suis même de plus en plus dégoutée par les œufs. Mais pour le fromage, il y a comme une connexion qui ne se fait pas. On m'a expliqué le truc, la dissonance cognitive. Je sais que c'est juste mon cerveau qui s'arrange pour oublier la souffrance des vaches, qui écoute plus mes papilles que mon cœur. Je sais que si je me plongeais à fond dans un livre ou un documentaire, j'en serais complètement retournée. Je suis dans cette zone grise où je sais ce que je devrais faire, je sais même que je vais le faire. Mais pas ce soir.

En même temps, j'ai fait des progrès. Je me revois il y a trois ans. C'était au resto, chez Leméac, avec mon ami de longue date, Frank. J'avais dû prendre un onglet de bœuf, et lui, un tian aux légumes, comme d'hab. Et voilà-t-il pas qu'il

commence à me faire la morale. Il me dit que ce n'est pas nécessaire de tuer des animaux, et puis l'empreinte environnementale, et puis la santé, et blablabla. La chicane pogne solide. Je me sentais même vaguement trahie : il avait choisi le camp des végés. Pour ma part, j'avais heureusement un argument béton : et Frank, d'abord, gros malin, est-ce que l'être humain n'a pas toujours mangé de la viande ? Alors, laisse-moi finir mon assiette tranquille – et ta nouvelle coupe de cheveux, je voulais te dire, c'est pas très beau.

Une semaine plus tard, je n'étais plus vraiment sûre de l'argument « parce qu'on a toujours mangé de la viande » (j'apprendrai plus tard qu'on appelle ça un sophisme naturaliste ou un appel à la tradition). Les propos de Frank, mine de rien, faisaient leur chemin dans ma petite tête dure. Surtout, je songeais de plus en plus à mon propre rapport aux



Photo Alex James

animaux. Je retrouvais une sorte de connexion perdue. Car j'ai toujours « aimé les animaux ». Je repensais à ma tristesse d'enfant lorsqu'on enterrait un poisson rouge dans le jardin. Je revoyais ce papillon monarque, recueilli blessé en sortant d'une crèmerie, à Terrebonne. Aimer les animaux prenait tout son sens. Peu à peu, mon horizon mental s'ouvrait à cette nouvelle possibilité : le végétarisme. En fin de compte, cette chicane avec Frank, c'était le pied dans la porte qui ne s'est jamais refermée.

Mais la véritable immersion dans le végétarisme, c'est un peu plus tard. Ça coïncide avec ma première scène de nudité. Je suis comédienne – je fais notamment du doublage et des séries télé. Je fais ça depuis longtemps, mais une scène de nu, ça reste particulier. Mon « partenaire de nudité » avait décidé d'arrêter l'alcool un mois avant la scène. Il voulait être au meilleur de sa forme physique. Je voulais bien jouer la *game*, mais un mois sans alcool, pour moi, ce n'était pas un défi réaliste. Je décidai donc de me lancer dans un mois *full végé* avant de montrer mes fesses dans *Marche à l'ombre*. Saison un, épisode huit.

Ensuite, il y a eu cette séance de *mush* à la Saint-Jean. La chimie opère et je me sens beaucoup plus sensible. Je suis en résonance avec les

palpitations de la Nature et les motifs réguliers du sofa. Ne pas manger d'animaux, les respecter comme les êtres sensibles qu'ils sont, tout cela m'apparaît soudain comme une évidence. Hélas, pas pour tout le monde. Mes amis qui n'ont pas eu de révélation antispéciste se bâfrent de hamburgers sous mes yeux tandis que je pense à Poutine, mon chien, en caressant un arbre.

Depuis lors, je découvre la cuisine, j'enrichis ma palette gustative végétale. Je tripe sur les tacos, les sautés et les fausses viandes. Ma transition est douce. Je le sens aussi dans mon corps, dans mon système digestif. J'ai définitivement plus d'énergie. Sur les plateaux de tournage, les cantiniers font de gros efforts. Ça change, ça se végétalise, ça devient normal.

Je suis privilégiée, aussi : j'ai le temps de me poser des questions, de réfléchir aux questions morales. J'ai la disponibilité. Je peux lire, m'informer, regarder des documentaires (*Terriens*, *Blackfish*, *Cowspiracy*). Et puis je suis bien entourée. Mes amis les plus proches sont tous végétariens. On se fait goûter des plats. On s'entraide. On se révolte. On s'ouvre de plus en plus aux autres solitudes, aux autres souffrances. On milite pour le féminisme, l'égalité. On va à la Gay Pride. On célèbre la fin du règne des *straight white males*.

Comme en toute chose, il y a des points d'interrogation : devrais-je porter le manteau de fourrure de ma grand-mère ? Et ce petit blouson en cuir super cher qu'on m'a si généreusement offert ? Où commence le véganisme ? Où finissent les sacrifices non nécessaires ? Et cette question bizarre : en tant que comédienne, est-ce que je serai un jour tenue de manger de la viande ? Je pense souvent à Keira Knightley, dans *Pirate des Caraïbes 1*, une scène de taverne où elle dévore un pilon de poulet. Est-ce qu'on me donnera le choix de ne pas piler sur mes principes ? En serais-je même capable ?

Car dans ma tête, c'est clair. Je vais devenir végane. Je sais pour le lait, pour les œufs. C'est une question de justice et d'empathie. En attendant, je suis en transition. Je me demande parfois quel type de végane je serai. Peut-être inflexible et cassante. Je pense à mes amis végétariens, à Frank, aux autres. Ils n'auront pas de quoi être fiers. Et moi, j'ai déjà hâte de pouvoir les « shamer ».

Catherine Brunet est comédienne. On peut notamment la voir dans *Marche à l'ombre* et *Féminin/Féminin*.

Zoopolis ou la justice dans les sociétés multiespèces

Christiane Bailey



Photos Maxime Caron

Un système de soins de santé public pour les animaux domestiqués ? La citoyenneté pour les chiens et les cochons ? La souveraineté pour les animaux sauvages ? La résidence permanente pour les pigeons et les écureuils ? Voilà l'audacieuse proposition de Sue Donaldson et Will Kymlicka dans *Zoopolis : une théorie politique des droits des animaux*, paru aux Presses universitaires d'Oxford en 2011 et récipiendaire du Prix du livre de l'Association canadienne de philosophie.

Déjà traduite en six langues (la traduction française est parue chez Alma éditeur en 2016), leur théorie fait l'objet de nombreux débats, à la fois dans le monde universitaire et chez les activistes. L'ouvrage soutient qu'on doit non seulement reconnaître les droits les plus fondamentaux aux animaux, mais aussi des droits politiques différenciés en fonction de leurs relations à nos communautés mixtes humaines-animales. Rencontre avec deux philosophes qui ont surpris le monde avec une théorie à la fois utopiste et étrangement réaliste.

Christiane Bailey : Vous défendez la «version forte» ou «radicale» des droits des animaux. Qu'entendez-vous par là ?

Sue Donaldson et Will Kymlicka : Notre théorie des droits des animaux peut être dite forte sous deux aspects. D'abord, dans notre conception, les droits fondamentaux des animaux sont inviolables. Certaines personnes pensent que les animaux ont certains droits fondamentaux (à ne pas être tués, torturés ou réduits en esclavage, par exemple), mais que ces droits peuvent être bafoués ou écartés lorsque les humains ont un intérêt suffisamment fort. Dans cette conception plus faible, il est mal de tuer ou de faire du mal aux animaux simplement parce qu'on aime le goût de leur chair ou la beauté de leur fourrure. Mais il n'est pas mal de leur causer du tort ou de les tuer pour la recherche médicale. Dans notre

conception, en revanche, les droits des animaux sont aussi inviolables que les droits humains. Tout comme il serait mal de tuer un humain pour ses organes afin de sauver cinq personnes, il est mal de tuer un animal afin d'utiliser ses organes pour sauver des vies humaines. Leur corps et leur vie leur appartiennent ; ils n'existent pas au bénéfice des humains. Ce sont des individus inviolables qui ne devraient pas être sacrifiés au bénéfice des humains, peu importe le bien utilitaire [*utilitarian good*] que cela pourrait produire.

Ensuite, nous pensons que les animaux ne méritent pas seulement des droits négatifs (comme le droit de ne pas être tués), mais aussi des droits positifs qui dépendent de la nature de leurs relations avec une société donnée. Les animaux domestiqués, par exemple, devraient être considérés comme faisant partie de notre société. En tant que membres, ils ont droit aux services publics, comme le système de soins de santé, les pensions, les services de protection d'urgence, le transport collectif, etc.

Nous défendons donc une théorie des droits des animaux à deux niveaux : tous les animaux sensibles devraient être protégés par certains droits négatifs, mais divers groupes d'animaux peuvent aussi avoir des droits positifs en vertu de leurs relations à nos sociétés. La théorie traditionnelle des droits des animaux qui s'est concentrée sur le premier niveau de droits a largement ignoré le second.

CB : Vous pensez donc qu'on doit aller au-delà des théories des droits qui se concentrent sur le statut moral intrinsèque des animaux (considérés comme des individus sensibles et vulnérables) pour développer une théorie réellement politique des droits des animaux. Mais qu'est-ce qu'une approche politique apporte ?

SD et WK : Mettre l'emphasis sur le statut moral intrinsèque est évidemment important, mais cela sous-détermine la façon dont on doit traiter les animaux. Reconnaître le statut moral intrinsèque des animaux comme des soi individuels vulnérables et inviolables nous donne des raisons de

**En tant que membres,
ils ont droit aux services
publics, comme le système
de soins de santé, les
pensions, les services de
protection d'urgence, le
transport collectif, etc.**

ne pas leur faire du mal, de ne pas les exploiter ou les tuer. Mais cela ne nous dit pas comment on *devrait* interagir avec eux. Quels genres de relations avec les animaux sont justes et désirables ? Afin de répondre à cette question, on doit penser au-delà de la capacité des animaux individuels à souffrir. On doit savoir où et comment cet animal particulier vit. Comment cet individu, et la communauté écologique dont il fait partie, interagissent-ils avec les humains ? Comment nous affectons-nous mutuellement et quels types de responsabilités découlent de ces interactions ? Quelle est l'histoire de nos relations et quelles sont les responsabilités qui s'ensuivent ? Peut-on vivre en relations mutuellement bénéfiques ou devrait-on garder nos distances ?

Or, on ne peut répondre à ces questions sans entrer dans le domaine du politique. On doit se demander comment vivre ensemble, comme membres de sociétés coopératives ou comme sociétés existant côte à côte. Et cela soulève des questions sur la façon dont on sollicite et répond aux préférences des animaux. Quels types de relations veulent-ils avoir avec nous et comment reconnaître leurs préférences ?

Comment donner une voix aux animaux pour déterminer ces relations ? La théorie politique

offre un ensemble très riche de concepts et de ressources pour penser différents modèles de coopération et de coexistence ainsi que des modèles pour favoriser l'expression et la représentation des préférences.

CB : La plupart des gens pensent qu'exiger des droits fondamentaux (ou négatifs), c'est déjà assez demander dans le monde actuel. Les questions concernant les droits politiques et la participation démocratique des animaux ne devraient-elles pas être remises à plus tard, pour un monde meilleur ?

SD et WK : George Orwell a imaginé l'avenir comme « une botte piétinant un visage humain – éternellement ». On espère que ce n'est pas une vision du futur humain, mais c'est une représentation assez juste de nos relations actuelles avec les animaux. Étant donné l'ampleur effarante des violences qu'on inflige aux animaux, il pourrait sembler qu'on doive concentrer tous nos efforts à faire cesser la tyrannie et arrêter ce que Dinesh Wadiwel appelle « la guerre contre les animaux ». Mais une façon de cesser la guerre est justement de montrer aux gens qu'une autre société est à la fois possible et désirable. Il ne suffit pas de dire aux gens d'enlever leur doigt de la gâchette ou d'abandonner leurs valeurs actuelles, leur identité, leurs engagements – on doit leur montrer des alternatives positives. Prenons une analogie. Les gens se retrouvent souvent dans de mauvaises relations amoureuses. Ils savent qu'ils devraient passer à autre chose, mais la peur du changement ou de perdre leur identité et leurs habitudes les retiennent de poursuivre une vie meilleure. Souvent, c'est seulement lorsqu'ils rencontrent quelqu'un de nouveau et commencent à voir une vie meilleure de façon très concrète qu'ils sont prêts à faire le changement.

Dans notre vision, encourager les gens à changer implique des dimensions à la fois théoriques et pratiques. Théoriquement, on peut tenter de conceptualiser et d'articuler de nouveaux modèles de relations humaines-animales, comme on l'a fait dans *Zoopolis*. Mais cela implique aussi des expérimentations concrètes de vie comme on les voit émerger dans les sanctuaires, l'économie végane, l'écologie de la conservation compatissante et les projets de coexistence avec les autres animaux. Un monde meilleur et plus juste n'émergera pas de nulle part. On doit le bâtir dès maintenant, communauté par communauté. On espère que *Zoopolis* pourra inspirer de telles expérimentations, mais on tente aussi, dans nos récents travaux, d'apprendre de ces expérimentations et



Photo Jo-Anne McArthur

Il ne suffit pas de dire aux gens d'enlever leur doigt de la gâchette ou d'abandonner leurs valeurs actuelles, leur identité, leurs engagements – on doit leur montrer des alternatives positives.

d'adapter et de raffiner notre théorie à la lumière de ces développements.

CB : Vous reconnaissez que la domestication des animaux a été injuste. Dans ce cas, pourquoi croyez-vous qu'il serait injuste de mener les animaux domestiqués à l'extinction ou au réensauvagement [*rewilding*] ?

SD et WK : On s'oppose effectivement au réensauvagement lorsqu'il est imposé aux animaux par les humains, comme dans le cas du Oostvaardersplassen aux Pays-Bas, où des bovins ont été expulsés de la société, abandonnés et forcés à se débrouiller pour se rétablir comme une horde sauvage. Évidemment, ce processus imposé a été la cause de beaucoup de souffrances et de morts. En revanche, on n'a rien contre le réensauvagement lorsqu'il vient du choix et de l'initiative des animaux eux-mêmes. Dans notre modèle de concitoyenneté, certains animaux domestiqués pourraient décider eux-mêmes avec le temps et en tant que communautés intergénérationnelles de quitter la société qu'ils partagent avec nous pour faire la transition (et évoluer) vers une existence plus indépendante. On soupçonne que plusieurs chevaux et cochons, par exemple, pourraient choisir cette option.

Nous ne pouvons pas prédire comment ces relations se développeront avec le temps. Mais pour le moment, nos relations avec les animaux domestiqués doivent partir du fait qu'ils sont membres de nos sociétés et que nous les avons sélectionnés de façon à ce qu'ils puissent difficilement vivre indépendamment de nous. Nous avons bâti nos sociétés sur leur corps et leur travail. Les richesses et les ressources accumulées par nos sociétés leur appartiennent autant qu'à nous. Ils ont le droit de partager pleinement les bénéfices d'une société multiespèce et de contribuer à la définir par le processus démocratique.

Les animaux domestiqués ont donc le droit de quitter nos sociétés s'ils le veulent, dans des conditions raisonnables de sécurité et en gérant

bien la transition. Mais cette possibilité ne peut en aucun cas être invoquée pour nier leurs droits d'appartenance à nos sociétés.

CB : Vous soutenez que le but du mouvement pour les droits des animaux ne peut pas être de cesser toute forme d'exercice du pouvoir sur les animaux, il y aura toujours des inégalités de pouvoir. Comment faire en sorte que notre pouvoir sur les animaux soit exercé de façon juste et responsable ?

SD et WK : Dans le contexte humain, une des façons de tenir responsable le pouvoir se fait par le consentement ou l'autorisation. On donne au médecin notre consentement pour prendre des décisions de vie ou de mort face à de graves problèmes de santé. Mais ce modèle ne fonctionne pas pour tous les membres de la société : les très jeunes enfants, par exemple, ne peuvent consentir ou autoriser en ce sens. On a donc besoin de mécanismes alternatifs pour s'assurer que le pouvoir est exercé de façon juste et responsable. Si les enfants ne peuvent donner leur consentement informé, ils peuvent approuver [*assent*] ou contester [*dissent*] certaines décisions ou activités. Ils peuvent aussi donner des indications claires à propos des humains (ou des non-humains) à qui ils font confiance pour les guider et les soutenir et, lorsque nécessaire, pour prendre des décisions en leur nom.

Des stratégies similaires existent pour s'assurer que le pouvoir que les humains exercent sur les animaux domestiqués doit rendre des comptes. Pensons à une chèvre née dans une communauté de chèvres et de moutons vivant sur une propriété publique de la ville et qui passe son temps à brouter en contrôlant la végétation. Elle pourrait prendre d'innombrables décisions par elle-même et de façons significatives pour elle. Elle sait avec qui elle aime passer du temps, quelles activités elle apprécie, quel pâturage est le plus délectable, sur quoi elle aime grimper pour tester ses aptitudes et exhiber ses prouesses, comment prendre soin de son bébé, quelle étendue de terrain elle aime explorer, si elle se sent plus en sécurité avec des chiens dans sa communauté ou si elle les trouve un peu trop agités ou agaçants. Structurer l'environnement de façon à ce que la chèvre comprenne ces choix et prenne des décisions qu'on puisse interpréter correctement : voilà un défi à la fois énorme et excitant.

Bien sûr, il y aura des situations où la chèvre ne pourra prendre des décisions pour elle-même. Peut-être a-t-elle développé une maladie grave qui pourrait facilement être traitée par des

antibiotiques. Elle ne comprend pas sa condition et les traitements possibles et ne peut donc pas consentir à des traitements essentiels à sa survie. Dans ce cas, les humains devront exercer un pouvoir sur elle sans participation de sa part. C'est un cas de paternalisme justifié. Mais même dans ces cas-là, comme avec les jeunes enfants, on peut chercher des indices qu'elle fait confiance à la personne qui prend la décision. Si l'animal a peur ou ne fait pas confiance aux humains qui exercent un pouvoir sur elle, il devrait y avoir un tiers ayant le droit et la responsabilité de questionner et de contester ces décisions.

CB: Pourquoi est-ce important de reconnaître que plusieurs animaux ne sont pas seulement des individus qui peuvent souffrir, mais aussi des agents sociaux qui peuvent suivre des normes?

SD et WK: Les animaux sont, comme nous, des agents dotés de volonté et d'intentionnalité – ils veulent que certaines choses se produisent et s'efforcent de les faire advenir. Ils reconnaissent aussi d'autres agents intentionnels (c'est-à-dire qui ont des intentions), ils sont capables d'être réceptifs aux autres et de négocier leurs interactions et les normes de la coopération. Malheureusement, dans le cas des animaux domestiqués, leur agentivité rencontre un mur parce que les humains ont sévèrement limité leur liberté et leur capacité d'atteindre des buts; et nous avons globalement échoué à les reconnaître comme des agents intentionnels qui tentent de nous communiquer ce dont ils ont besoin et ce qu'ils veulent. Dans ces conditions de domination, la justice – ou même savoir ce que la justice requiert – est impossible.

Pour permettre aux animaux de s'orienter dans la société complexe que nous avons créée, il est nécessaire de les libérer en plusieurs sens, mais aussi de guider, d'encourager et de structurer leur agentivité dans un monde social qui est actuellement construit pour encourager l'agentivité humaine, pas la leur. Voici un exemple. En Amérique du Nord, on a drastiquement limité la mobilité des chiens de compagnie. Ils ne peuvent pas se promener librement. Ils ne peuvent pas utiliser les transports collectifs. Ils sont interdits dans plusieurs bâtiments et entreprises. Dans

ces conditions, comment est-il possible d'apprendre ce que veulent les chiens et ce dont ils sont capables lorsqu'il s'agit de partager l'espace public avec nous?

À l'inverse, pensons aux communautés de chiens errants à Moscou. Ces chiens ont une vie difficile – on ne veut pas romancer leur situation. Cependant, ils ont aussi beaucoup de liberté de mouvement et certains chiens ont appris à utiliser le métro. Ils vivent dans des quartiers industriels abandonnés dans les banlieues. Le jour, ils sautent dans le métro et font le voyage vers le centre-ville où la nourriture est disponible. Le soir, ils reprennent le métro et retournent chez eux. Personne ne leur a appris à utiliser le métro ou à identifier les arrêts. Ils ont aussi appris les normes sociales du transport collectif – ils se recroquevillent tranquillement et attendent leur arrêt sans déranger les autres voyageurs. La relative liberté

des chiens de Moscou nous a permis d'apprendre quelque chose d'important: ils peuvent naviguer dans une société multiespèce et être sensibles à ses normes. Cela soulève des questions stimulantes sur ce qui serait possible si on portait attention et si on structurait nos interactions avec les animaux dans des conditions de plus grande liberté et spontanéité.

Nous avons bâti nos sociétés sur leur corps et leur travail. Les richesses et les ressources accumulées par nos sociétés leur appartiennent autant qu'à nous.

CB: Vous pensez que le mouvement pour les droits des animaux a échoué non en raison des limites structurelles des démocraties libérales, mais plutôt parce qu'on n'a pas encore su tirer avantage des possibilités de la théorie politique libérale. Quels changements sont nécessaires à notre système politique et économique actuel pour rendre justice aux animaux?

SD et WK: Notre théorie s'inscrit dans la tradition sociale-démocrate ou libérale-démocrate au sens large, mais nous sommes bien conscients du caractère inadéquat des structures politiques existantes dans les soi-disant démocraties libérales. Les États occidentaux ont été libéraux pour une minorité, mais souvent antilibéraux [*illiberal*] et antidémocratiques pour la majorité (humains et animaux). On vit actuellement dans des temps plutôt sombres en raison des injustices infligées par l'économie néolibérale, l'impérialisme militaire, le colonialisme de peuplement [*settler colonialism*] et le retrait des engagements des



Photos Jo-Anne McArthur



Lumières envers le pluralisme, la tolérance, la solidarité et les sociétés ouvertes. Tout cela est exacerbé par la dégradation environnementale et les changements climatiques. Donc, le type de théorie politique libérale que nous défendons est bien loin du statu quo. Si elle était mise en pratique, le résultat serait une profonde révolution, non seulement dans les relations humaines-animales et la restauration écologique, mais aussi de la structure fondamentale de nos économies et du fonctionnement de nos démocraties.

Certain.e.s voient ces problèmes comme endémiques au libéralisme, comme s'il était toujours déjà engagé dans le fondamentalisme du marché ou dans le néocolonialisme. Mais en fait, nous pensons que plusieurs de ces problèmes sont le résultat de 40 ans de retrait du libéralisme face aux mobilisations réactionnaires. Nous avons grandi dans les années 60 et 70 lorsque la politique était beaucoup plus ouverte et progressiste, précisément en raison d'une impressionnante libéralisation de la société qui a combattu les héritages hiérarchiques basés sur la race, le genre, l'orientation sexuelle ou les handicaps. Si ce mouvement avait continué, nous pensons que cela aurait également pu mener à repenser la hiérarchie des espèces.

Malheureusement, la trajectoire libérale fondée sur les droits a été bloquée, et partiellement renversée, par les tendances de droite initiées par Thatcher et Reagan dans les années 80. Pas

**En Amérique du Nord,
on a drastiquement limité
la mobilité des chiens de
compagnie. Ils ne peuvent
pas se promener librement.
Ils ne peuvent pas utiliser
les transports collectifs.**

entièrement renversée, cependant : les récentes avancées en ce qui concerne l'autodétermination des peuples autochtones témoignent du pouvoir durable de la mobilisation politique dans le cadre libéral des droits pour combattre les hiérarchies héritées. Il ne faut pas laisser les 40 dernières années de politique réactionnaire nous faire oublier la longue histoire de cycles de progrès et de réactions. Évidemment, nous espérons qu'envisager un monde nouveau de justice multiespèce

puisse contribuer à une nouvelle ère de mobilisation progressiste.

CB : Vous octroyez différents statuts politiques (citoyenneté, souveraineté et résidence permanente) aux animaux en fonction de leurs relations avec nous. Si les relations sont moralement et politiquement pertinentes, ne devrions-nous pas faire une distinction entre les animaux citoyens qui ont été historiquement utilisés pour la compagnie et ceux qui ont été traditionnellement exploités dans les élevages pour leur viande, leurs œufs, leur lait et leur laine ?

SD et WK : Au contraire, une tâche centrale du mouvement est de dépasser la distinction entre « les animaux de ferme » et « les animaux de compagnie ». Cette distinction définit les animaux par leur usage désigné, par la façon dont les humains les ont utilisés. C'est une façon complètement incorrecte de penser les relations éthiques qui devraient être définies par les besoins, les intérêts et les préférences de tous les partis. Nous partons donc de la question de ce que les animaux domestiqués désirent et de ce dont ils ont besoin.

Tous les animaux domestiqués sont (pour le moment) dépendants des humains, parce que c'est ainsi qu'on les a sélectionnés [*bred*]. On les a amenés dans nos sociétés et leur épanouissement dépend des relations sociales qu'on a développées avec eux. De plus, tous les animaux domestiqués sont capables d'avoir des relations sociables avec nous : ils vivent à nos côtés et s'impliquent dans des activités coopératives avec nous, de façon mutuellement bénéfique – ce n'est pas le cas des vipères et des hippopotames qui font bien mieux de garder une distance.

Ces dimensions morales, empiriques et prudentielles s'appliquent à tous les animaux domestiqués, peu importe les différentes façons dont les humains ont exploité les poules, les chiens, les chevaux, les chèvres, les cochons d'Inde et les autres. La distinction entre les animaux de ferme et les animaux de compagnie est une imposition humaine et non une réponse aux besoins ou aux intérêts des animaux eux-mêmes.

Une des tendances récentes les plus intéressantes dans les relations humaines-animales, c'est le développement des microsanctuaires, où les gens vivent en compagnie de cochons, de chèvres, de poulets et d'autres animaux rescapés. Les cochons peuvent être des compagnons de maison, tout comme les chiens et les chats peuvent être des collègues au travail. En fait, tous les animaux domestiqués sont capables d'être nos

**Une des tendances récentes les plus intéressantes
dans les relations humaines-animales, c'est le
développement des microsanctuaires, où les gens vivent
en compagnie de cochons, de chèvres, de poulets et
d'autres animaux rescapés. Les cochons peuvent être
des compagnons de maison, tout comme les chiens
et les chats peuvent être des collègues au travail.**

compagnons, nos voisins, nos collègues et nos concitoyens, de façons qui correspondent à leurs intérêts et leurs inclinations. Par conséquent, les réformes légales et politiques nécessaires s'appliquent à tous les animaux domestiqués : ils ont tous besoin de droits négatifs et de droits d'appartenance, incluant le droit d'avoir leurs intérêts représentés dans notre société multiespèce.

CB: Au-delà de votre travail intellectuel prolifique, vous êtes aussi impliqués concrètement pour faire changer le sort des animaux dans votre communauté. Pouvez-vous nous en dire plus sur vos projets et vos engagements ?

SD et WK : Nous sommes effectivement impliqués dans différents projets. À l'Université Queen's [dans la ville de Kingston, en Ontario, au Canada], nous avons établi le groupe de recherche APPLE (Animals in Philosophy, Politics, Law and Ethics). Le but est de développer une communauté intellectuelle pour les chercheur.euse.s travaillant sur des enjeux liés aux animaux, de faire de la sensibilisation et de l'éducation du grand public et aussi de participer aux débats publics. On veut aussi donner l'opportunité aux étudiant.e.s et aux chercheur.euse.s de passer du temps avec les animaux, de les observer et de développer leurs aptitudes à la perception morale et l'attention critique. (Cela rejoint l'idée de reconnaître les animaux comme des agents et de penser aux façons dont on peut répondre à cette agentivité dans nos sociétés multiespèces.) On a la chance d'avoir un partenariat avec un petit sanctuaire privé à Kingston où les chercheurs peuvent passer du temps et en apprendre davantage sur les défis de développer une société multiespèce juste et respectueuse. Ils peuvent ainsi contribuer à cette communauté et réviser leurs biais sur les animaux domestiqués. En ce qui concerne plus concrètement l'activisme, on est membres de Queen's Animal Defence qui se consacre à faire avancer la justice sociale pour les animaux sur le campus de l'Université Queen's – que ce soient les animaux

détenus dans les laboratoires, consommés dans les cafétérias ou ceux qui habitent sur le campus. Notre but, c'est que les animaux soient reconnus comme membres de la communauté de Queen's, des membres qui méritent autant d'attention que les autres. On a du chemin à faire !

CB: Avec le récent développement de cours et programmes en études animales et avec la publication de livres et de journaux spécialisés sur les droits des animaux, la justice envers les animaux semble désormais être prise au sérieux dans les universités. Avez-vous espoir que ce « tournant animal » dans le monde académique change bientôt les choses pour les animaux ?

SD et WK : C'est vrai que le monde universitaire se réveille. Le « tournant animal » est bien réel. Mais n'est-ce pas trop tard ? Au cours de notre vie, la population des animaux sauvages a été réduite de moitié. La sensibilisation à propos des droits des animaux augmente lentement dans la population générale et commence à influencer la consommation et les choix politiques. Pourtant, parallèlement, les gouvernements comme ceux du Canada augmentent leurs investissements dans l'élevage, les biotechnologies et les autres industries qui exploitent les animaux. Nous sommes tous deux pessimistes à court et moyen terme lorsqu'il s'agit de changer la trajectoire du Titanic. Nous travaillons plutôt sur le changement à long terme.

CB: Merci à vous deux pour ce passionnant exercice d'imagination morale et politique ! Il ne reste plus qu'à espérer que ce monde devienne bientôt une réalité.

Christiane Bailey est doctorante en philosophie à l'Université de Montréal. On peut retrouver ses textes et conférences sur christianebailey.com.



MONDE

Melbourne, Mumbai, Portland, Turin

Éléphanton orphelin avec sa nouvelle famille au sanctuaire
Elephant Nature Park à Chiang Mai en Thaïlande

Photo Christine Drouin



Le mouvement des droits des animaux à Melbourne est distinct du reste de l'Australie, car il est décentralisé. Il y a cinq ans, les gens prenaient surtout part aux manifestations et aux actions de plus grande envergure, mais aujourd'hui, l'activisme est mené par de plus petits groupes. C'est entre autres grâce à cela que l'activisme a pu s'étendre dans la région. Les gens organisent des événements de façon plus autonome au lieu d'attendre les manifestations plus achalandées. Il y a des actions tous les weekends.

Presque chaque mois, un nouveau commerce végane voit le jour à Melbourne. Dans la région, il y a environ 40 restaurants végétaliens et des milliers de restaurants ayant des options végétaliennes. Notre ville compte 30 entreprises et 50 fournisseurs de produits véganes. Des lieux comme notre magasin, The Cruelty Free Shop, rendent le véganisme plus excitant et plus amical. Les entreprises ne s'installent pas qu'en ville, mais aussi sur les côtes, comme Appolo Bay ou Anglesea.

À Melbourne, nous avons la chance d'avoir de nombreux événements comme le festival World Vegan Day, qui attire environ 20 000 personnes, le Big Vegan Market ou encore The Cruelty Free Shop's Vegan Day Out, sans compter la demi-douzaine d'autres événements annuels. Des célébrités locales militent pour la cause, notamment le philanthrope Philip Wollen ou la directrice d'Animals Australia, Lyn White. Des célébrités comme l'acteur Liam Hemsworth permettent aussi d'attirer l'attention sur le véganisme.

Les choses progressent aussi sur le front juridique. L'État est en train d'implanter des restrictions pour les éleveurs, ce qui mettra fin aux usines à chiots. De plus, il sera interdit de vendre des chiots et des chatons dans des animaleries, à moins qu'ils ne viennent d'un refuge. Ces changements sont le résultat d'une longue campagne d'action menée par les activistes et les organisations comme Oscar's Law et Animal Liberation Victoria. Ces derniers sont connus notamment pour avoir fermé un abattoir durant quatre heures grâce à des activistes enchaînés à l'intérieur pendant la diffusion simultanée en ligne des images d'infiltration. Cette action était locale, mais elle a atteint une envergure devenue nationale, puis finalement internationale. Les vidéos sur Facebook ont touché plusieurs millions de personnes. Cela a mis l'attention sur le fait qu'il n'existe pas de technique d'abattage dite « humaine ».

Le modèle d'actions décentralisées des activistes à Melbourne est très efficace et donne de meilleurs résultats que celui des autres États australiens. Ce qu'il faut en retenir, c'est que pour changer les choses, il n'est pas nécessaire d'être un grand groupe ou d'avoir un gros budget. Si vous avez une idée d'action, sortez tout simplement et réalisez-la.

Jessica Bailey
The Cruelty Free Shop

Illustrations **Cassandra Caron**



En Italie, 2500 chiens ont été libérés de l'emprise des laboratoires scientifiques Green Hill. Cette campagne a attiré l'attention des Italiens. Toutefois, entre la fourrure, le foie gras ou les cirques, nous avançons d'un pas, puis reculons, sans vraiment parvenir à stabiliser les progrès dans de nouvelles normes juridiques. Il n'empêche que plusieurs célébrités sont maintenant véganes, notamment le joueur de rugby Mirco Bergamasco, le chanteur du groupe Pooh Red Canzian, la journaliste de télévision Giulia Innocenzi et la VJ Paola Maugeri. Sur la scène locale, de nombreux leaders de diverses organisations de défense des animaux se démarquent.

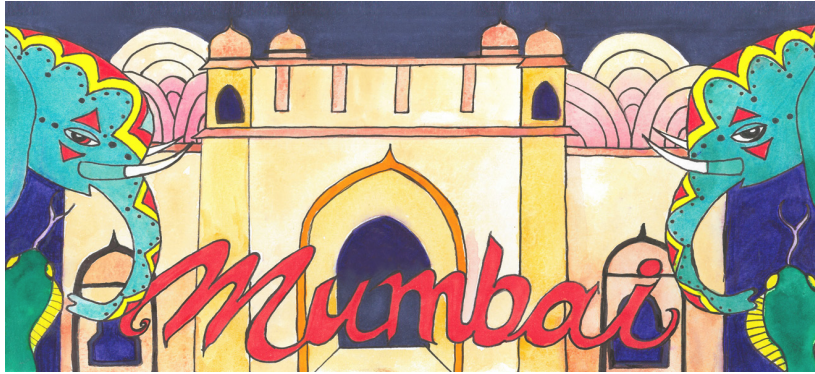
Depuis quelque temps, une grande attention médiatique a été portée à Chiara Appendino, mairesse de Turin. Elle a décidé de faire de sa ville « la première cité végane » au monde. Malheureusement, la mairesse est omnivore et certains estiment qu'elle surfe sur l'aspect « tendance » du mouvement plutôt que d'en faire une priorité politique. Elle appuie par exemple la reconstitution du Jardin zoologique de Turin, fermé il y a plus de dix ans, un projet auquel s'opposent bon nombre d'activistes des droits des animaux.

Le « Mouvement animaliste » a été fondé par Michela Vittoria Brambilla,

principale figure de Forza Italia, le parti de Berlusconi. Ce dernier a été le porte-parole médiatique de cette opération. Il a avancé des chiffres issus de sondages indiquant que le poids électoral potentiel des animalistes était de 20 %. Mais en fait, il a confondu le nombre de personnes qui vivent avec des animaux de compagnie avec les éventuels militants d'un parti pour les droits des animaux ! Au final, même s'il est important que la question animale entre en politique et que des politiciens travaillent sur ce dossier, à l'heure actuelle, tout cela ressemble davantage à une stratégie pour recueillir les votes d'un électorat déçu par la chose politique qu'à un projet politique concret.

L'approche qui semble le mieux fonctionner dans notre stratégie de communication est de souligner la normalité et la simplicité sous-jacentes au choix du véganisme. Je crois que le moment est maintenant venu de non seulement organiser des festivals, des diners et des conférences, mais aussi des programmes universitaires à proprement parler, en vue de développer de nouveaux modèles sociaux, économiques et politiques.

Antonio Monaco
Éditeur de *Vegan Italy*



L'Inde compte de nombreux végétariens, mais le véganisme y demeure malgré tout méconnu. Il y a 50 à 60 ans, avant l'arrivée de la réfrigération, les plats étaient généralement végétaliens, bien que le lait était utilisé dans le thé ou les yogourts. Aujourd'hui, il y a du fromage (paneer) partout. Autrefois, les animaux n'étaient mangés que le dimanche et l'Inde ne produisait pas beaucoup de lait. De nos jours, la viande est présente dans tous les repas et le pays est le deuxième plus grand producteur laitier ainsi que le principal exportateur de viande de bœuf dans le monde. Ce sont les Anglais qui ont apporté le premier secteur laitier organisé ici, et depuis, l'industrie n'a fait que se développer.

Le mouvement végane demeure bien en retard en Inde par rapport à d'autres pays. Chez SHARAN (Sanctuary for Health and Reconnection to Animals and Nature), on tente de promouvoir le végétalisme du point de vue de la santé. Une fois devenus végétaliens, les Indiens reconnaissent rapidement l'implication éthique de leur choix. Notre action a commencé avec quelques personnes il y a 11 ans, et aujourd'hui, nous avons des groupes dans toutes les villes, bien que le maximum de notre énergie se concentre à Mumbai. Bon nombre

d'organisations travaillent à changer les choses et SHARAN n'en est qu'une parmi tant d'autres. Les restaurants qui offrent des plats végétaliens sont également de plus en plus nombreux.

On ne connaît pas les statistiques exactes, mais il est clair que le mouvement grandit vite. De plus en plus de personnes s'impliquent. Récemment, un grand festival, le Ahimsa Fest, a rassemblé de nombreux groupes autour de la question animale. Des célébrités indiennes font la promotion du véganisme, comme l'acteur Amir Khan, mais celles-ci n'en parlent pas assez et ce n'est pas le moyen de communication le plus efficace.

L'État travaille aussi sur les questions animales. En 2013, les tests effectués sur les animaux pour les produits cosmétiques ont été interdits en Inde. De façon générale, notre pays compte des lois exceptionnelles sur le bien-être animal. Dans la constitution, par exemple, tout.e Indien.ne doit respecter les animaux. Malheureusement, cela ne reflète pas la réalité. Dans un aussi grand pays, tout le monde ne connaît pas les lois et elles ne sont pas toujours appliquées.

D^{re} Nandita Shah

Directrice, section santé
SHARAN



À Portland, la tendance végane est en plein essor. La ville est connue pour ses *food trucks*, qui permettent aux chefs d'expérimenter des concepts qu'ils développeront par la suite dans leurs restaurants. Ainsi, on a des sushis végétaliens, un bar punk végane, des épiceries de fauxmages, un bar tiki et deux *diners* végétaliens. Happy Cow répertorie plus de 30 restaurants 100 % végétaliens pour un peu plus de 600 000 habitants.

Dernièrement, je suis allée dans une crêperie où une page entière du menu était dédiée aux crêpes végétaliennes. Être végane à Portland est facile. La plupart des établissements nous accommodent.

Le Northwest VEG est notre organisme local. Il organise des *potlucks* mensuels, des conférences, et propose des formations et des programmes de mentorat. C'est aussi là que l'on prépare le VegFest annuel de Portland, un rendez-vous très agréable, même si on y mange toujours trop à cause des nombreuses dégustations ! En 2016, on y accueillait plus de 6 000 visiteurs et une foule d'intervenants intéressants et de démonstrations culinaires. L'un des événements favoris du VegFest est le marathon « Tofurky Trot » à Thanksgiving, sponsorisé par la compagnie du même nom. Les gens peuvent s'inscrire au 5 km ou au 10 km et certains se déguisent en légumes. Les coureurs les plus rapides gagnent un rôti Tofurky. Beau temps, mauvais temps, c'est toujours très amusant.

Parmi les personnalités de Portland figure le chef Aaron Adams (voir sa

recette de kéfir dans ce numéro de *Véganes*). Il dirige l'incroyable restaurant haut de gamme Farm Spirit. Il apporte un appui à une foule d'entreprises véganes. Son talent est reconnu et il a toujours de belles histoires à raconter.

Enfin, l'État de l'Oregon travaille actuellement sur une nouvelle loi. La Humane Society de l'Oregon explique que sous la loi actuelle, une personne ne peut être jugée pour maltraitance, sauf si elle cause des blessures physiques. La nouvelle législation rendrait criminels les mauvais traitements en général, qu'ils soient physiques ou non. Une autre loi qui fait actuellement débat concerne la mise en application des confiscations de poules et de poussins issus du réseau des batailles de coqs. Les poules servent à la reproduction, mais ne combattent pas. Pour l'instant, il n'y a que les mâles qui peuvent être saisis. Les membres de la communauté végane espèrent que ces deux lois entreront en vigueur.

Le plus dur, c'est que les omnivores trouvent parfois les personnes véganes contrariantes. Cela est souvent dû au fait qu'ils se sentent coupables, ce qui peut créer des réactions violentes, surtout dans des villes très libérales comme Portland. Plus des gens veulent protéger les intérêts des cochons, plus les omnivores veulent agrémenter leur nourriture de bacon. Alors je m'efforce d'être une végane aimable et bienveillante.

Teresa Bergen

Auteure végane tourisme et santé physique



CUISINE

spécial fermentation

Illustration Maude Bouchard



Kéfir

Aaron Adams

Aaron Adams est le propriétaire du Farm Spirit, à Portland en Oregon (États-Unis). Dans un cadre très intime, il propose une gastronomie moderne, végétale et locale à 14 convives assis.es autour du comptoir du chef cuisinier.

Ingrédients et ustensiles :

- 1 grand récipient en verre, de type bocal (avec joint en caoutchouc)
- 1 tasse jus de canne évaporé (sucre non raffiné)
- 1 grand récipient d'eau de source (non chlorée)
- 1 paquet de grains de kéfir
- 1 tasse jus de pomme
- 1 c. à t. jus de citron ou de vinaigre
- 1 gros brin de thym frais (facultatif)

La préparation de la boisson de kéfir s'effectue en deux étapes.

La première consiste à produire le kéfir lui-même, la seconde à ajouter des arômes. Pour réaliser la recette de base de kéfir à l'eau, il vous faut des grains de kéfir, composés de petits amalgames de cultures bactériennes qui absorbent l'eau sucrée et produisent des probiotiques. J'ai particulièrement bien réussi ma recette, ayant commandé ce produit en ligne chez Cultures for Health.

- 01 Faites fondre le sucre dans l'eau, ajoutez les grains de kéfir et recouvrez le récipient d'une serviette en papier fixée par un élastique afin de permettre aux gaz de s'échapper – cela éloigne aussi les mouches.
- 02 Placez le récipient à l'abri des rayons du soleil, à température ambiante. Au bout de trois jours environ, vous devriez obtenir un mélange aromatisé légèrement sucré, presque crémeux, qui diffuse une agréable odeur de mousse. Vous pouvez apprécier le kéfir à ce stade ou bien attendre la seconde fermentation si vous souhaitez que le goût soit plus relevé.
- 03 Filtrez les grains à l'aide d'une passoire en plastique à fines mailles. Vous pouvez utiliser ces grains dans un autre bocal d'eau sucrée pour la journée suivante si vous souhaitez les utiliser rapidement ou bien stocker ces cultures bactériennes dans une nouvelle journée d'eau sucrée, dans le réfrigérateur pendant un mois maximum afin de mettre ces grains en hibernation.
- 04 Réservez un litre (quatre tasses) de kéfir comme base de votre boisson aromatisée. Ajoutez le jus de pomme et le jus de citron au liquide filtré et mélangez bien le tout. Dégustez ! Pour apporter une petite note végétale, laissez infuser un gros brin de thym frais (la tige ainsi que les feuilles) pendant environ sept minutes dans de l'eau chaude. Filtrez, laissez refroidir et ajoutez à votre mélange.
- 05 Une fois prêt, le kéfir doit être conservé au réfrigérateur et vous pourrez le déguster pendant plusieurs semaines. Prévoyez deux litres (huit tasses). Vous pouvez utiliser ce qui reste de kéfir pour créer des boissons spécifiques et personnalisées. Commencez par une portion de jus pour une portion de kéfir, puis modulez en fonction de vos goûts.

Tepache (boisson mexicaine fermentée à base d'ananas) Odile Joly-Petit



Photo Odile Joly-Petit



Photo Kéven Poisson

Ingrédients

- 1 ananas bien mûr, biologique de préférence
- ½ tasse sucre de canne brut
- 4-8 clous girofle
- 4-8 grains quatre-épices (aussi appelé piment de la Jamaïque)
- 1 bâton cannelle
- 1-2 grains cardamome (facultatif)
- 6 tasses eau

Équipement

- 1 pot en verre d'au moins 8 tasses (2 litres) de type pot Mason, bien nettoyé
- 1 bout de tissu
- 1 élastique
- 1 passoire
- 1 entonnoir
- plusieurs petites bouteilles hermétiques* bien nettoyées

* Assurez-vous que les bouteilles tiennent bien la pression. Vous ne voulez pas que la pression s'échappe ou, au contraire, que le verre éclate si la pression est trop forte. Si vous avez de vieilles bouteilles de kombucha ou de bière de type Grolsch, utilisez-les.

† Découpez l'ananas de façon généreuse, c'est-à-dire en laissant un peu de chair avec la peau. Cela augmentera la teneur en sucre de votre tepache tout en lui donnant plus de gout.

* Même au frigo, la fermentation n'est pas arrêtée complètement. Il n'est donc pas impossible qu'une bouteille soit plus pétillante que les autres si elle est entreposée depuis plus longtemps.

Préparation

- 01 Laver grossièrement l'ananas sous l'eau, puis couper l'ananas selon votre méthode préférée tout en récupérant la peau et le cœur pour le tepache. Garder la chair d'ananas pour d'autres usages.[†]
- 02 Mettre les épiluchures et le cœur de l'ananas dans le pot en verre, de même que le sucre et les épices. Verser l'eau et mélanger à l'aide d'une cuillère de bois.
- 03 Recouvrir avec le bout de tissu et l'élastique puis entreposer dans un endroit à l'abri de la lumière directe et suffisamment aéré (bref, pas sur le bord d'une fenêtre ou dans le fond d'une armoire).
- 04 Laisser fermenter trois à six jours en vérifiant l'état du tepache quotidiennement. Après deux ou trois jours, goutez au tepache. Vous recherchez un léger pétillant sur la langue. Vous verrez également de petites bulles, en surface et dans le tepache. Lorsque vous avez un joli collet de mousse en surface et suffisamment de pétillant au gout, le tepache est prêt à être embouteillé pour la seconde fermentation. Plus il fait chaud, plus le tepache sera prêt rapidement. En hiver par contre, cela peut prendre jusqu'à une semaine. Cette première fermentation est dite aérobie, c'est-à-dire avec l'air.
- 05 Filtrer le tepache tout en conservant les épices, la peau et le cœur de l'ananas.
- 06 Verser le tepache dans les bouteilles à l'aide de l'entonnoir, fermer hermétiquement et disposer dans un endroit à l'abri de la lumière directe. Laisser fermenter une seconde fois, cette fois-ci un à trois jours, selon la température ambiante (plus il fait chaud, plus cette période sera écourtée). Cette seconde fermentation est dite anaérobie (c'est-à-dire sans air) et cherche à créer davantage de pétillant. Vous pouvez toujours sauter cette étape si vous trouvez le tepache à votre gout.
- 07 Entreposer les bouteilles au frigo. Déguster bien frais!* Vous pouvez répéter l'opération jusqu'à trois fois avec la peau et le cœur du même ananas en ajoutant simplement le sucre et l'eau (et quelques épices si désiré). Chaque nouvelle production sera bien entendu légèrement moins gouteuse.

À noter que le tepache peut contenir un faible niveau d'alcool, au même titre que n'importe quel autre breuvage fermenté (kombucha, kvass ou kéfir d'eau).

Kimchi végétarien

Odile Joly-Petit



* Assurez-vous d'avoir les légumes les plus frais possible. Un légume défraîchi a déjà perdu une partie de son eau, mais également de son croquant. Si vous avez la chance de les acheter en saison et localement, choisissez cette option. Il n'y a pas mieux qu'un légume fraîchement cueilli pour la réalisation de fermentations.

† Si vous avez un pot à clip, simplement le refermer. S'il s'agit d'un couvercle vissable, déposer le couvercle sans nécessairement le visser complètement.

* Plus il fait chaud, plus le kimchi fermentera rapidement. En été, la fermentation peut être aussi rapide que 36 ou 48 heures. En hiver, cela peut prendre sept jours ou plus.

Ingrédients

- | | |
|---------|---|
| 1 | chou nappa/chinois de grosseur moyenne (environ 2 lb ou 1 kg) |
| 2-3 | belles carottes de grosseur moyenne, coupées en julienne ou tranchées mince (environ 300 g) |
| ¼ à ½ | racine de daikon, coupée également en julienne ou tranchée mince |
| ½ tasse | ognons verts, coupés petit (environ 4-5 oignons verts) |
| sel | 1,5 % du poids total des légumes (chou, carotte, daikon, oignon vert) |

Pâte de piment

- | | |
|-------------|--|
| ½ tasse | piment coréen, en flocons (recherchez la marque Wang, facilement trouvable dans la plupart des épiceries asiatiques) |
| 2 à 3 po | racine de gingembre frais, épluché |
| 1 tête | complète d'ail (les gousses seulement) |
| 1/2 | pomme ou poire asiatique (optionnel) |
| 2-3 c. à t. | miso ou de mélange d'algues séchées (nori, goémon, wakamé, etc.) (optionnel) |

Équipement

- | | |
|---|---|
| 1 | grande jarre en verre refermable, d'au moins deux litres (de type pot Mason par exemple), bien nettoyée |
| 1 | large entonnoir |
| 1 | cuillère en bois |

Préparation

- 01 Retirer les feuilles extérieures du chou et les nettoyer. Réserver.
- 02 Couper grossièrement le chou : couper en deux sur la longueur, puis de nouveau en deux, retirer le cœur, puis hacher grossièrement (des morceaux d'environ trois à quatre centimètres).
- 03 Dans un grand bol, mélanger le chou, les carottes, le daikon et les oignons verts. Peser l'ensemble et calculer la quantité de sel (un ratio de 1,5 %). Ajouter le sel et bien masser jusqu'à ce que les légumes commencent tranquillement à suinter et à relâcher leur eau (saumure naturelle). Mettre de côté.
- 04 Pour la pâte de piment : dans un petit robot culinaire ou mélangeur, réduire en purée le piment coréen, le gingembre, les gousses d'ail et, si utilisés, la demi-pomme/poire et le miso/algues.
- 05 Ajouter la pâte de piment aux légumes et bien mélanger. Vérifier qu'un peu de liquide se retrouve au fond du bol avant de remplir la jarre. Si aucun liquide n'est présent, laisser reposer une trentaine de minutes en massant de temps en temps.
- 06 Avec l'aide de l'entonnoir à large embouchure, remplir la jarre de kimchi. Avec une cuillère de bois ou directement avec vos mains, tasser le kimchi de façon à éliminer autant que possible les bulles d'air présentes, mais également de façon à submerger le kimchi de son propre liquide en surface. Pour vous aider, recouvrir le kimchi avec les feuilles extérieures du chou réservées initialement. Elles créeront une barrière pour empêcher des morceaux de kimchi de se retrouver en surface, mais également contre certaines moisissures qui seraient susceptibles de se former en surface. Vous pourrez tout simplement les jeter une fois la fermentation terminée.
- 07 Refermer le pot[†] et entreposer dans un endroit à l'abri de la lumière directe et suffisamment aéré. Laisser fermenter de trois à sept jours, selon la température et votre goût^{*}. Assurez-vous d'ouvrir quotidiennement le pot afin que la pression (CO₂) puisse s'échapper et que le kimchi soit suffisamment submergé par sa propre saumure (aidez-vous d'une cuillère de bois ou de vos mains pour pousser le kimchi). Avec la fermentation, le kimchi deviendra plus acidulé et presque pétillant sous la dent. Découvrez votre propre gout et arrêtez la fermentation lorsque vous serez satisfait.
- 08 Entreposer au réfrigérateur. Une fois au frigo, le kimchi peut se conserver pendant plusieurs mois.

Photo Odile Joly-Petit

Le tempeh

Melle Pigut

Le tempeh est une spécialité indonésienne à base de fèves de soja cuites puis fermentées. Cousin éloigné du tofu, sa saveur est plus marquée et sa texture plus ferme. Ses arômes de champignons et de noix séduisent de plus en plus de gourmand.e.s.



Portrait Morgane Ruiz

Tempeh umami

- 01 Dans un saladier, mélanger l'ail avec le sucre, la sauce soja, l'huile de sésame et le poivre. Déposer le tempeh dans le saladier, mélanger délicatement pour bien imbiber chaque tranche. Laisser mariner au moins dix minutes.
- 02 Dans une poêle, faire revenir le tempeh avec sa marinade pendant deux minutes à feu moyen. Ajouter l'eau et cuire quelques minutes jusqu'à évaporation du liquide.
- 03 Hors du feu, ajouter un filet de jus de citron, un peu de son zeste et du gingembre haché pour parfumer.
- 04 Parsemer les tranches de graines de sésame grillé et les accompagner d'une portion de céréales et de légumes. Vous pouvez aussi les incorporer dans un sandwich avec une petite sauce au yaourt de soja citronnée et des feuilles de nori.

Quelques idées pour cuisiner le tempeh

- Spaghetti sauce tomate avec lamelles de tempeh légèrement poêlées
- Riz et champignons à la sauce blanche parfumée de muscade avec tempeh bouilli
- Salade composée surmontée de tempeh mariné émietté
- Brochettes de tempeh caramélisé, sauce saté et petite salade asiatique à la citronnelle
- Curry de légumes et cubes de tempeh au lait de coco
- Soupe miso aux algues, ciboule et tempeh citronné
- Tranches de tempeh glacé à l'orange et concombre à la coriandre
- Nouilles asiatiques aux légumes et tempeh sauté à la sauce soja sucrée
- Tempeh fumé pané et chou-fleur vapeur
- Burgers de tempeh écrasé au paprika avec sauce cocktail, tomate et salade
- Nuggets de tempeh frit accompagnés de guacamole et crudités

Ingrédients pour 10-12 tranches

250 g	tempeh coupé en tranches épaisses
100 ml	eau

Marinade:

1 gousse	ail hachée finement
1 c. à s.	sucre de canne (complet)
2 c. à s.	sauce soja salée (tamari)
½ c. à s.	huile de sésame grillé
	poivre au goût

Assaisonnement

1	filet de jus de citron + un peu de zeste
1	bonne pincée de gingembre frais haché (facultatif)



Photo Kéven Poisson

Faire son tempeh maison

Melle Pigut

Melle Pigut est une créatrice culinaire végane. On peut notamment retrouver ses recettes sur son site web et dans son dernier livre, *L'heure du petit déjeuner végane a sonné!* (L'Âge d'Homme, 2017).

Illustrations **Delphie Côté-Lacroix**



DIY – L'incubateur et la boîte à tempeh

Incubateur à tempeh

Un incubateur simple est constitué d'une boîte isolée munie d'une ampoule économique. Prendre une simple boîte en carton et la tapisser de papier d'aluminium ou d'un autre matériau isolant non toxique. On peut aussi isoler la boîte de l'extérieur avec une simple couverture. Dans un coin de la boîte, placer une ampoule économique munie d'un interrupteur. Une grille sur pieds viendra compléter l'incubateur pour une bonne ventilation. Idées d'alternatives simples à réaliser : une glacière fermée avec une bouillotte (gardée bien chaude) une marmite norvégienne (caisse traditionnellement utilisée pour une cuisson sans énergie)

Boîte à tempeh

Traditionnellement, le tempeh était formé dans des feuilles d'hibiscus. Aujourd'hui, il est généralement fabriqué dans des sacs « congélation » en plastique. Cette dernière méthode étant très polluante, il est possible de fabriquer une « boîte à tempeh » réutilisable. Sélectionner une boîte en plastique facilement nettoyable et avec un couvercle (cela peut être une boîte de margarine, de glace, un Tupperware, etc.). Percer chaque paroi (côté, dessous, dessus) de trous à l'aide d'une grosse punaise. Effectuer de très nombreux trous à intervalles réguliers d'environ un centimètre. Nettoyer toujours soigneusement la boîte avant et après chaque utilisation.

Ingrédients pour plus de 500 g de tempeh

- 300 g fèves de soja jaune dépelliculé
eau
3 c. à s. vinaigre de cidre
½ c. à c. ferment *Rhizopus oligosporus*

Récapitulatif des différentes étapes de la fabrication du tempeh

- | | |
|----|-------------------------------|
| 01 | Trempage
8 à 12 heures |
| 02 | Cuisson
45 à 60 minutes |
| 03 | Séchage
10 minutes |
| 04 | Refroidissement
30 minutes |
| 05 | Ajout du ferment
2 minutes |
| 06 | Incubation
20 à 30 heures |



Note sur les ingrédients :
En cas d'utilisation de soja non dépelliculé, il faudra enlever la pellicule à la main après la cuisson. Le ferment est une rareté, mais il s'achète facilement en ligne sous forme de poudre et se conserve au réfrigérateur pendant des mois.

Préparation

- 01 **Trempage.** Faire tremper les fèves en les immergeant dans une grande quantité d'eau pendant toute une nuit.
- 02 **Cuisson.** Égoutter les fèves de soja. Les déposer dans un faitout, recouvrir d'eau à température ambiante et ajouter le vinaigre de cidre. Porter à ébullition, puis cuire à petit bouillon pendant trente minutes à une heure, jusqu'à ce que les fèves s'attendrissent (le temps de cuisson dépend de l'âge des fèves de soja et du temps de trempage).
- 03 **Séchage.** Cette étape est importante : lors de l'incubation, le taux d'humidité est un facteur déterminant. Égoutter les fèves de soja, puis les remettre dans le faitout. Reprendre la cuisson à feu doux quelques minutes en mélangeant afin de faire évaporer l'excès d'humidité, sans chercher à dessécher totalement les grains.

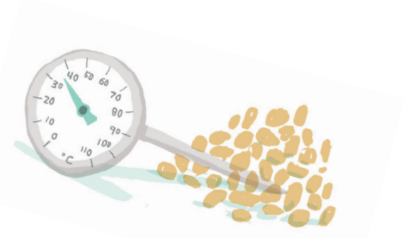
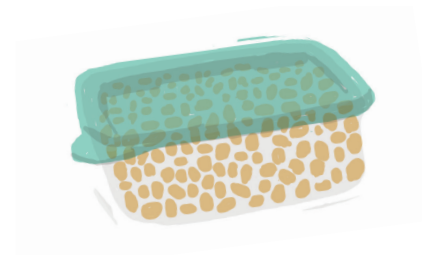


- 04 **Refroidissement.** Éteindre le feu et transférer les fèves dans un saladier. Attendre que la température des grains redescende à environ 35 °C, c'est-à-dire qu'ils ne brûlent plus au toucher. Il est possible d'accélérer le processus de refroidissement en mélangeant régulièrement.
- 05 **Ajout du ferment.** Saupoudrer uniformément le ferment en poudre. Bien mélanger avec une cuillère propre pendant au moins deux minutes. Une bonne répartition du ferment est importante.

→



- 06 **Incubation.** Cette étape est la plus longue et elle est fondamentale. Placer vos grains de soja dans la boîte à tempeh. Veiller à ce que la boîte soit bien remplie sur les côtés en pressant légèrement les fèves de soja. Refermer la boîte sans presser sur les fèves. Placer la boîte sur la grille dans l'incubateur pendant environ une journée. Deux paramètres sont à surveiller au cours de l'incubation : le taux d'humidité et la température. L'environnement idéal étant l'air ambiant indonésien !
- 07 **Température.** La température idéale de fermentation se situe entre 28 et 32 °C, jamais plus. Cette température peut être déterminée à l'aide d'un thermomètre à sonde, ladite sonde étant placée directement dans la boîte pour déterminer la chaleur du tempeh lui-même. À défaut, cela peut être évalué au jugé, mais alors le bon déroulement... n'est pas garanti. Au bout d'un moment, le processus de fermentation dégage sa propre chaleur, si bien qu'après quatre à cinq heures, il peut être nécessaire d'ouvrir légèrement l'incubateur afin de réguler la température. Après 8 à 12 heures d'incubation, stopper la source de chaleur, éteindre l'ampoule. Poursuivre alors la fermentation pendant 10 à 24 heures dans l'incubateur, jusqu'à ce que le tempeh soit prêt.
- 08 **Le taux d'humidité.** Ce dernier dépendra d'abord de l'humidité ambiante chez vous et de celle des grains de soja. Il est possible de surveiller l'humidité à l'œil en ouvrant la boîte à tempeh de temps en temps. Dans un environnement trop sec, le tempeh aura tendance à être cassant ou à ne pas fermenter du tout. Trop d'humidité amènera au contraire à développer de « mauvaises » moisissures.



Comment savoir que le tempeh est prêt ?

Le tempeh ressemble à une sorte de fromage bien ferme. Le champignon qui se développe est blanc, il pousse entre les grains de soja et vient recouvrir complètement le bloc de tempeh d'une couche cotonneuse de plusieurs millimètres. Un bon tempeh dégage une odeur douce très agréable, parfois fruitée ou rappelant l'odeur des sous-bois. Il est possible d'affiner un tempeh pour qu'il développe des saveurs plus franches en poursuivant simplement la fermentation jusqu'à une journée de plus. Quelques points noirs peuvent apparaître, sans danger pour la santé. Conserver au réfrigérateur dans un contenant en verre fermé, pendant environ une semaine.

Attention : l'hygiène est primordiale, toujours utiliser du matériel bien propre et manipuler avec des mains bien lavées. Pour le tempeh, si la couleur noire est abondante, si d'autres couleurs apparaissent ou si l'odeur (d'ammoniac) est agressive, n'hésitez pas à jeter votre tempeh dans le compost pour recommencer.

Une crèmerie végétale à Paris

Catherine Derieux

« Je ne pourrai jamais devenir végane, j'aime trop le fromage ! »

Combien de fois avons-nous entendu cette phrase (quand nous ne l'avons pas prononcée nous-même) ? Comté, chèvre, emmental, parmesan constituent souvent le dernier rempart à franchir dans une transition vers un régime végétalien. Cependant, Jay & Joy, la première crèmerie végétale de France, pourrait bien changer la donne.

Cette boutique-atelier lumineuse et minimaliste, qui a ouvert ses portes en avril 2015 dans une rue calme du 11^e arrondissement de Paris, fait exception dans le paysage actuel des produits végétaliens. Avec ses fromages artisanaux, sans gluten ni huile de palme et loin des fauxmages industriels aux airs de blocs de plastique et aux arrière-goûts souvent déplaisants, la petite entreprise familiale attire évidemment les végétaliens, mais pas uniquement. Jay & Joy rassemble aussi des omnivores et des végétariens curieux, des personnes allergiques ou intolérantes, des gourmands du coin ou d'ailleurs venus parfois de loin pour une dégustation. Tous sont accueillis

chaleureusement, écoutés, renseignés et accompagnés par une équipe clairement passionnée. C'était l'un des objectifs de Mary Jähne Iriarte, la fromagère qui se cache derrière Jay & Joy : selon elle, il est primordial de « créer un espace de partage et d'inclusion » au-delà du produit. Il s'agit en effet d'une façon de rendre à la communauté végane et végétarienne le soutien, la patience et la générosité qu'elle et ses associés ont reçus lors de leur propre parcours vers le véganisme. « Le projet est né en 2014 d'un besoin personnel de changer notre alimentation. Végétariens depuis plusieurs années, nous voulions faire le pas vers le végétalisme et avons décidé de travailler sur la barrière mentale qui nous empêchait d'avancer : le fromage. Les premiers essais n'étaient pas ce que l'on attendait », raconte-t-elle en riant. « Mais à force d'expérimenter, on est arrivés à obtenir des textures et des goûts qui nous convenaient. »

La gamme comprend des fromages frais et fondants à base de lait d'amande (façon chèvre ou feta, cendré ou au piment d'Espelette) ainsi que de noix de cajou (façon fromage à tartiner qui rime avec du pain, du vin, etc.). Sont également disponibles des fromages fermentés et affinés pendant dix jours, un peu plus corsés (chanvre, curcuma,

spiruline et ail des ours), mais aussi des « Joyourts », des « Jeese cakes » et un foie gras version happy, le « Joie Gras », plutôt bluffant et parfait pour des fêtes de fin d'année sans cruauté. Au rayon épicerie, on trouve également des mueslis, des chips tortillas, des confitures, ainsi que diverses gourmandises à marier avec un José spiruline ou un Jack cumin.

Rencontrant déjà un succès retentissant, la joyeuse équipe de Jay & Joy ne compte pas s'arrêter en si bon chemin. Au menu : tester de nouvelles recettes, développer les techniques d'affinage, proposer des plats à emporter et, cerise sur le... fromage, peut-être ouvrir une autre crèmerie l'année prochaine !

La crèmerie végétale Jay & Joy est située au 5, rue Paul-Bert dans le 11^e à Paris. Les produits de la gamme sont également disponibles dans de nombreux supermarchés de la région parisienne, chez Naturalia et Biocoop notamment.

Catherine Derieux

Livres de cuisine

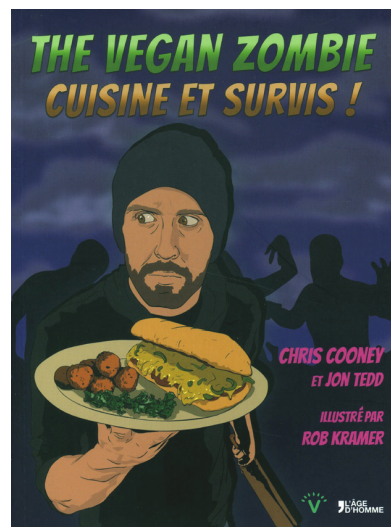
The Vegan Zombie: cuisine et survie!

Chris Cooney et Jon Tedd
L'Âge d'Homme, 2016

Livre de recettes ou guide de survie en cas d'apocalypse zombie ? Lorsqu'on regarde la couverture et la bande dessinée introductive, on peut réellement se poser la question. Il s'agit en fait d'un recueil de recettes faciles, rapides et à la portée de tou.te.s, mais également d'un ouvrage atypique et rafraîchissant à mi-chemin entre bande dessinée et livre de cuisine. *The Vegan Zombie* est bien à l'image de la chaîne YouTube du même nom, une websérie de cuisine au ton humoristique qui se déroule dans un

monde postapocalyptique envahi par les zombies. Les quelque 80 recettes – qui comptent notamment un burrito petit-déjeuner, d'appétissantes croquettes de risotto cajun, des doigts de zombie au fromage (!), des *corn-dogs* et une pizza fourrée – sont à la fois faciles à réaliser et gourmandes. Il y a même de quoi gâter son compagnon canin. Bien que le petit bouquin aurait pu profiter de photos mettant mieux en évidence les divers mets, il s'agit d'un ouvrage sans prétention dans lequel on retrouve du vrai de vrai *comfort food*, préparé avec des ingrédients simples et accessibles.

Ariane Bilodeau



Isabelle complètement vedge

Isabelle Gélinas
Perro Éditeur, 2016

En toute honnêteté, si je n'avais pas entendu de tous côtés combien le livre *Isabelle complètement vedge* est génial, je n'aurais peut-être pas eu le réflexe de l'acheter. Le look ultra chargé, l'utilisation de l'orthographe rectifiée et les photos parfois étranges et versant dans l'autodérision ne m'inspiraient pas tant. Puis j'ai commencé à lire les commentaires élogieux fusant de toute part sur les médias sociaux, et j'ai entendu parler encore et encore du « fromage à poutine qui fait couic couic ». La curiosité piquée, j'ai décidé de donner une meilleure chance à l'ouvrage d'Isabelle Gélinas, traductrice

et blogueuse. Dans le livre grand format, on retrouve près de 150 recettes gourmandes, bien expliquées et, pour la plupart, simples et rapides à réaliser. Les cubes de tofu croustillants, si faciles à préparer, sont un véritable délice, et je craque pour les boulettes suédoises, les quesadillas, les tacos ultra simples et gouteux, les rouleaux printaniers et le pouding délicieux au chocolat. En plus, l'ouvrage est parsemé de passages informatifs sur divers sujets liés au végétalisme (que faire en visite ou au resto, végétalisation de plats, protéines, ingrédients inusités), en plus de trucs et de conseils. On peut aussi retrouver toutes les valeurs nutritives sur le site de l'auteure. *Isabelle complètement vedge* est une belle découverte, un livre rempli



de recettes simples et alléchantes qui ne risquent pas de faire peur aux néophytes – la preuve qu'il ne faut pas se fier aux apparences !

Ariane Bilodeau

L'heure du petit déjeuner végétane a sonné!

Melle Pigut

L'Âge d'Homme, 2016

En vous aidant à bien démarrer votre journée, ce livre très complet deviendra vite votre meilleur ami ! Il convient à tous les goûts et à tous les niveaux culinaires, car si les 65 recettes alléchantes se veulent simples et à la portée des débutant.e.s, il est également possible d'en imaginer des variations pour y apporter sa touche personnelle.

L'auteure nous explique comment faire des basiques comme le beurre de pomme, le granola, le yaourt et le fromage frais de soja, et différents laits végétaux maison. Elle propose aussi des smoothies, des boissons chaudes et, dans la catégorie « à emporter », des barres, des boules d'énergie ou de petits cakes salés.

Viennent ensuite des recettes plus élaborées qui conviennent au brunch : des pancakes aux brioches, en passant par le pain perdu et le gâteau chinois.

En testant les plats de ce livre, j'ai bénéficié de plusieurs matinées bien gourmandes. Fan de petits déjeuners salés, j'ai d'abord réalisé les pains nordiques de pommes de terre et la quiche aux champignons, tous les deux absolument délicieux. Et en cédant à la curiosité, j'ai également préparé le bacon à base de feuille de riz, étonnamment ressemblant par l'aspect et par le goût à la version traditionnelle. Ensuite, place aux palmiers de l'écureuil, qui doivent leur nom adorable à la pâte à tartiner choco-noisette et sont diaboliquement bons.



Coup de cœur pour la petite case « approuvé » en haut de chaque page, que l'on peut cocher après avoir testé et apprécié une recette, et les listes d'écoute pour créer une ambiance matinale douce ou tonique.

Elisabeth Lyman

Ma cuisine vegan pour tous les jours

Stéphanie Tresch-Medici

La Plage, 2017



Premier livre de la blogueuse derrière *La Fée Stéphanie*, cet ouvrage constitue une vraie encyclopédie de la cuisine végétale. Avec près de 400 recettes, tout y est, ou presque : apéritifs, boissons, pâtes, sauces froides et chaudes, salades, quiches, soupes, burgers et autres viandes végétales, gâteaux et tartes sucrées, pains et viennoiseries, même plusieurs variétés de fromage. Les sources d'inspiration sont assez diverses, avec des plats des quatre coins du monde, mais une bonne place est naturellement réservée à des créations venant de l'Italie, le pays d'adoption de l'auteure depuis de nombreuses années. On y trouve donc grand nombre de pâtes fraîches, de pizzas et de pestos, de bruschette, d'amaretti...

Ce livre constitue une très bonne ressource pour toute amatrice ou amateur de la bonne cuisine, mais surtout pour

celles et ceux qui sont en train de découvrir l'alimentation végétale. Il s'ouvre sur la préface d'une biologiste-nutritionniste qui explique les avantages de cette alimentation, permettant d'enlever tout doute à cet égard, et enchaîne avec une introduction fascinante où l'auteure raconte son parcours et les différentes étapes de son adoption du végétalisme. Les recettes sont également conçues pour être accessibles aux débutant.e.s en cuisine.

J'ai mis à l'essai la terrine d'aubergine et câpres, que j'ai adorée, les *gnocchi* de pois chiches à la tomate et aux olives pour m'imaginer sous le soleil italien, et les chaussons aux pommes qui m'intriguaient parce qu'ils contiennent une crème pâtissière. Tout a été succulent. Seule petite déception, le livre est assez peu illustré, mais cela est largement compensé par les explications détaillées et complètes.

Elisabeth Lyman

Aquafaba

Sébastien Kardinal et Laura
Veganpower

La Plage, 2017

On se souvient bien de la découverte, il y a quelques années, de l'aquafaba, ce jus de cuisson des pois chiches qui peut monter en neige comme les blancs d'œufs. Permettant de faire de nombreuses préparations qui étaient jusque-là hors de portée, elle a révolutionné la cuisine végétale. Il fallait toutefois expérimenter un peu pour confirmer ses différentes applications, car cette matière présente quand même certaines limitations. Heureusement pour nous, les auteur.e.s de ce nouvel ouvrage ont fait le travail à notre place. Le livre s'ouvre sur une présentation de l'aquafaba et une courte histoire de sa découverte par le blogueur et

artiste lyrique français Joël Roessel. On apprend ensuite d'où elle vient, comment la faire soi-même et le matériel utile pour cuisiner avec. La section principale est composée d'une série de recettes salées et sucrées, toutes illustrées par de superbes photographies sur des fonds gris ou foncés qui mettent en valeur les belles créations colorées.

Parmi les recettes, on trouve certains grands classiques, mais aussi des mets innovateurs et ludiques. J'ai mis à l'essai les savoureux muffins pesto basilic, parfaits en petit-déj, ainsi que la bluffante mousse au chocolat et l'élégant *pavlova amarena* (un nid de meringue garni de chantilly et de fruits). J'ai hâte de tester prochainement la *cappuccino soup*, les gaufres parisiennes et la pâte de marshmallow!

Enfin, celles et ceux ayant été très enthousiastes en cuisinant et se retrouvant avec un surplus de pois chiches apprécieront les dernières pages



consacrées aux recettes salées dont cette humble légumineuse est l'ingrédient principal.

Elisabeth Lyman

Mais je ne pourrai jamais devenir végane!

Kristy Turner

L'Âge d'Homme, 2017

Un livre qui annonce la couleur dès la couverture : l'auteure a bel et bien envie de contrecarrer tous les arguments qui vous empêchent de passer au mode 100 % végétal. Le discours se veut encourageant pour les véganes débutant.e.s et rassurant pour celles et ceux qui s'interrogent sur leur régime alimentaire.

Dans ce gros livre (plus de 300 pages), on trouve de jolies photos, très colorées et appétissantes, des recettes pour toutes les occasions (brunch, dessert, fromages...) et pour toutes les « excuses » (« Je ne pourrai pas vivre sans mon pavé de bœuf », etc.). Avec beaucoup d'humour et sans aucun complexe, Kristy Turner nous fait part de son parcours, celui qui l'a menée au

véganisme (alors qu'elle travaillait autrefois dans une fromagerie). Ayant ainsi, dès les premières pages, « légitimé » sa position, l'auteure nous montre qu'elle est passée par ce chemin de remise en question et qu'elle comprend parfaitement les obstacles à franchir. Comme tou.te.s les véganes, elle s'est heurtée aux remarques des omnivores, celles qui tombent comme des couperets : « Impossible de vivre sans fromage ! » ou encore « La cuisine végane utilise des ingrédients bizarres. », etc. Turner s'amuse à les reprendre une à une et préfère, plutôt qu'un argumentaire solidement ficelé, apporter une réponse... sous forme de recette ! Convaincre les estomacs et non les esprits, tel est le choix de l'auteure dans ce livre.

C'est ainsi qu'elle nous propose de découvrir des plats « pour en



mettre plein la vue » à nos invités, de la *junk food* pour les véganes qui en ont marre de manger *healthy* ou encore des recettes qui rendent le tofu sexy et irrésistible. Bref, vous l'aurez compris, un livre à tester absolument.

Stéphanie Bartczak

Vegan pour débutant

Marie Laforêt
La Plage, 2017

Ce livre est une vraie petite pépite pour les véganes débutant.e.s comme pour les plus expérimenté.e.s. Non seulement Marie Laforêt, comme à son habitude, nous régale de recettes toutes plus alléchantes les unes que les autres, mais elle a ici concocté un guide précieux pour apprivoiser pas à pas le monde parfois intimidant du véganisme.

Vous êtes un peu perdu.e dans la jungle de ces nouveaux produits aux noms plus ou moins barbares qui vont désormais composer votre alimentation ? Pas de panique ! Ici, tout est détaillé point par point, à commencer par les produits de base à avoir toujours dans vos placards. Vous découvrirez leurs avantages ainsi que leur intérêt nutritionnel et gustatif et ne serez plus jamais à court de matière première pour vos repas.

Vous avez peur de vous ruiner à force d'acheter des produits véganes prêts à consommer ? Rassurez-vous. Dans ce livre, vous découvrirez comment préparer votre propre mayonnaise sans

œufs, un délicieux fromage végétal et même du seitan, le tout pour une somme modique et un temps de préparation record.

Vous craignez de ne pas vous alimenter correctement et de vous retrouver carencé.e ? Là aussi, Marie Laforêt fait un topo exhaustif des différents groupes alimentaires, du lait végétal aux protéines texturées, en passant par la levure ou la fécule. De quoi vous constituer une alimentation équilibrée qui satisfera tous vos besoins. Vous l'aurez compris, *Vegan pour débutant* est un guide pratique, intelligent et très didactique qui saura vous accompagner pas à pas pendant votre transition, et même longtemps après.

Car une fois les bases assimilées, restent les recettes, et celles de Marie Laforêt ont toujours ce petit je-ne-sais-quoi qui rend complètement accro dès la première bouchée. Mention spéciale au *red burger* avec son steak écarlate si appétissant, à la pizza aux légumes d'été pour mettre un peu de soleil dans votre assiette, ou encore à la terrine rustique aux lentilles, champignons et aubergines. Vous êtes plutôt bec sucré ? Les desserts n'ont rien à envier aux plats. Le plus compliqué sera de choisir entre les cookies maison, les crêpes véganes, la mousse au chocolat, les tartes aux fruits



ou encore les crumbles. De quoi combler tous les appétits et tous les goûts.

Une fois de plus, Marie Laforêt déboulonne les clichés du ou de la végane qui ne mangerait que des graines et de la salade. Les photos sont belles, la cuisinière pédagogue et les recettes gourmandes. Tout, dans ce livre qui se dévore, vous conforte dans l'idée que renoncer à la cruauté dans son assiette n'est pas renoncer au plaisir de la dégustation.

Ingrid Desjours

Pâtisserie sans gluten et végane

Cara Reed
L'Âge d'Homme, 2017

Quiconque a déjà tenté de faire de la pâtisserie ou de la boulangerie sans gluten et végétalienne sait que cette entreprise pose tout un défi. Toutefois, avec des recettes simples et bien expliquées, ainsi que des mélanges de farines légers qui leur sont adaptés, Cara Reed (fondatrice du populaire blogue *Forks and Beans*) montre que c'est non seulement possible, c'est aussi délicieux. Après une courte introduction bien à l'image de son blogue, soit plus personnelle qu'informative, l'auteure enchaîne avec plus d'une

centaine de recettes gourmandes à souhait et pauvres en allergènes. Magnifiques chaussons glacés à la fraise, biscuits fins au gingembre, barres façon *cheesecake* au citron vert, des beignes et encore des beignes, petits « soufflés » au chocolat, tiramisu – on retrouve tant des classiques végétalisés que des créations décadentes. Il y a aussi quelques idées pour les dents salées (craquelins au fromage, focaccia à la tomate et aux herbes, petits pains bière et romarin) et des recettes de base pour éviter les produits transformés (colorants alimentaires et paillettes). Au fil des pages, on découvre un ouvrage épuré et élégant, avec de superbes



photos donnant envie de tout, tout, tout tester.

Ariane Bilodeau



DELPHIE

DOSSIER

Animaux de compagnie

Illustration Delphie Côté-Lacroix

Des membres de la famille

Lora Zepam



Je me souviens qu'Archie était encore vivant quand sa famille *magasinait* le chien qui allait le remplacer. La décision était sans appel : Archie allait être « euthanasié », parce qu'il était devenu agressif. On achèterait un vrai bon chien de qualité. Cette fois, pas un bâtard, mais un spécimen pure race, provenant d'un éleveur réputé. Pas comme Archie, qui provenait d'une fourrière de chiens usagés. Je me souviens encore du petit chiot souriant, tout roux et sympathique. Avec le temps, à force de se faire agacer par un peu tout le monde, Archie avait commencé par grogner et montrer les dents. Puis, n'obtenant pas de résultats – comme « avoir la maudite paix » –, il s'était mis à « snapper » les mains. Il ne tolérerait plus les enfants. Qui veut d'un chien qui n'accepte pas d'être malmené par les enfants ?

La famille a fait piquer Archie. Elle est revenue avec un petit chiot tout neuf, 100 % bouvier bernois. Malgré le gros prix, Zira avait une légère défectuosité : sa mâchoire inférieure était trop courte. Pas une once d'agressivité dans cette grande chienne souriante ; par contre, Zira souffrait d'anxiété de séparation, un problème assez répandu chez les chiens. Dès que la famille s'absentait, peu importe la durée, Zira paniquait et rongait les cadres de fenêtres, la gueule en sang. La solution ? L'enfermer dans une cage lorsqu'on la laissait seule à la maison.

Zira aussi a été euthanasiée. Elle a eu un blocage intestinal. Bien sûr, elle aurait pu être sauvée, mais l'opération coûtait cher. Et ses problèmes d'anxiété lui enlevaient des points. À quoi bon déboursier autant d'argent quand on peut acheter un chien neuf ? Parce que oui, vouloir – ou pouvoir – payer les soins de santé de son animal de compagnie, ça fait parfois toute la différence entre la vie ou la mort de ce dernier. C'est cette question que développe Émilie-Lune Sauvé dans « Le prix de l'amitié ».

Après Zira est arrivé Tattoo, le croisé berger australien. Irréprochable. Mais les enfants ont fini par quitter le nid familial, et la femme du foyer s'est

fait un chum. Bien sûr, c'est le chien qui a pris le bord, et quand son nouveau gardien est devenu inapte à s'en occuper, Tattoo s'est fait piquer lui aussi. Fin de l'histoire.

Ou peut-être pas. Peut-être que cette famille n'a pas encore fini de consommer des animaux. Tout le monde a le droit d'acheter et de jeter des animaux. L'animal est-il un objet de consommation comme un autre ?

Dans ma famille, on a collectionné les petits animaux exotiques : perruches, tortues, lézards, serpents, poissons, rongeurs, lapins. J'ai même eu un scorpion. On les prenait presque tous à l'animalerie. Ma mère pensait que les petites tortues allaient durer quelques mois ; on les a gardées 13 ans, jusqu'à ce qu'on les donne à un voisin qui avait un étang. Je voulais avoir tous les animaux. Quand ma perruche est morte durant sa première nuit à la maison, on m'en a acheté une autre pour me consoler dès le lendemain. Qui a été remplacée quand mon chat l'a tuée. Je voulais avoir tous les animaux, jusqu'à ce que je lise l'essai de Charles Danten *Un vétérinaire en colère* (VLB éditeur, 1999).

Dans ce nouveau numéro de *Véganes*, on a invité des humain.e.s de qualité à aborder différentes questions relatives à ces animaux que l'on qualifie souvent de *membres de la famille*. Sophie Lecompte se demande si la zoothérapie est compatible avec le véganisme, des écrivain.e.s tracent le portrait d'un compagnon non humain marquant, et nous avons interviewé un animal rare : une vétérinaire végane ! Quant aux animaux sauvages de compagnie, on en pense quoi ? Le reportage de Maude Lefebvre sur un écureuil handicapé pourra nous éclairer. Les chats errants, eux, sont-ils des animaux sauvages ? Avons-nous des devoirs envers eux ? C'est ce à quoi je réfléchis dans « Les chats de personne ». Et puisqu'on propose toujours des recettes, il n'était pas question qu'on oublie nos amis non humains : Roxanne Proulx nous offre une recette de biscuits végés pour chiens.



Vivre avec un écureuil, un engagement militant

Maude Lefebvre

Véganes convaincus et militants pour les droits des animaux, Christelle Baccigotti et Frédéric Thériault viennent en aide à des écureuils orphelins. L'an dernier, par l'entremise de l'organisme montréalais Écureuil Land, ils ont accueilli chez eux quatre bébés sciuridés, parmi lesquels Peter, qui n'a pu être relâché en raison d'un handicap. Retour sur cette expérience de cohabitation avec un animal sauvage.

L'équipe d'Écureuil Land ne manque jamais de travail. Mais deux fois par an, après les périodes de reproduction et de gestation des mamans écureuils, au printemps et à l'été, les bénévoles peinent à s'occuper de toutes les portées en danger. Les mères sont souvent tuées par des voitures ou des prédateurs, les nids emportés par de grands vents, et les portées, comptant généralement entre trois et six petits, sont alors en péril. C'est pourquoi l'organisme s'efforce de trouver

des familles d'accueil prêtes à encadrer le sevrage des orphelins et à leur fournir des soins à court terme jusqu'à ce qu'ils deviennent autonomes et puissent être réintroduits dans leur milieu naturel. C'est dans ce contexte que Christelle et Frédéric se sont portés volontaires pour aider quatre écureuils gris dont la mère avait été tuée en essayant de les protéger des attaques d'un chat domestique. À peine quelques jours plus tard, Peter, son frère et ses deux sœurs débarquaient à la maison.

Photo Christelle Baccigotti

Des soins à court terme qui font toute la différence

Les familles d'accueil collaborant avec Écureuil Land peuvent compter sur l'appui de vétérinaires partenaires et se référer à leur guide de soins complet. La tâche est relativement simple, mais cruciale : garder les petits au chaud et les nourrir à la seringue les premières semaines, puis ajouter progressivement légumes, fruits et noix au menu des rongeurs. À partir de la neuvième semaine, la cage doit être transportée à l'extérieur afin d'habituer les jeunes écureuils aux bruits et au climat, et vers douze semaines, ceux-ci sont prêts à être relâchés. Malheureusement, certains cas de handicaps peuvent empêcher la remise en liberté. C'est pourquoi Peter doit être gardé à l'intérieur, ses pattes avant ne lui permettant pas d'acquérir l'agilité nécessaire pour grimper aux arbres. Si l'idée de vivre avec un écureuil adulte peut paraître séduisante, Christelle et Frédéric confirment que la cohabitation n'est pas de tout repos et fortement déconseillée pour tout animal sans problème particulier.

Des animaux sauvages à relâcher

Christelle et Frédéric sont catégoriques : « Peter n'est pas un animal de compagnie, mais un animal *sauvage non relâchable*. » Et la nuance est importante.

Bien sûr, le couple ne se passerait pour rien au monde de sa « petite furie », mais il trouve important de faire comprendre au public que vivre avec un tel animal au quotidien n'est pas une mince affaire. « Il est très difficile de garder des écureuils en captivité. Ils auront toujours 10 000 fois plus d'énergie que toi et ce sont des rongeurs qui grignotent absolument tout : les meubles, les fils électriques, les murs, même l'ordinateur de mon chum ! », blague Christelle. « Peter met tout sens dessus dessous dans le garde-manger et dans le frigo, partout où il passe les choses se renversent. »

Au Québec, selon le Règlement sur les animaux en captivité, il est autorisé de garder sans permis l'écureuil roux, l'écureuil gris et le tamia rayé¹. Cela facilite grandement le placement des orphelins, mais peut aussi inciter certaines personnes à tenter une cohabitation à long terme, ce qu'Écureuil Land déconseille vivement : « Lorsqu'ils sont plus vieux, ils deviennent imprévisibles : presque

toutes les familles qui les ont gardés ont dû les abandonner suite à des morsures. L'écureuil domestique n'existe pas. » Il est donc important de comprendre que même si un écureuil côtoie des humains dès la naissance et semble montrer des signes de domestication, il conservera toujours son instinct sauvage. Et pour Christelle et Frédéric, le défi est de taille : « Quand nous sommes en compagnie de Peter, nous portons désormais des lunettes de sécurité et nous nous protégeons bras, jambes et pieds ; nous portons une vraie tenue de combat !

Il nous a plusieurs fois sauté au visage parce qu'il ne sait pas que ses griffes sont dangereuses et douloureuses pour nous. Les écureuils sont territoriaux et possessifs avec les noix, donc ils peuvent mordre (très fort !), notamment en période de reproduction où ils deviennent agressifs. »

Respecter les besoins physiologiques des écureuils en captivité

Cela étant dit, la garde d'un écureuil sevré à la maison ne présente pas que des inconvénients pour l'humain, elle peut également causer beaucoup de tort à un animal en bonne santé. Chez Écureuil Land, on explique qu'une mauvaise gestion de la captivité peut occasionner des problèmes physiques graves, notamment des carences nutritives extrêmement dommageables. Malgré de bonnes intentions, il est difficile pour l'humain de fournir une nourriture adéquate : « L'alimentation de l'animal doit permettre aux dents de s'user. En captivité, les écureuils ont tendance à sélectionner, dans l'abondance de nourriture qui leur est fournie, ce qu'ils préfèrent et pas nécessairement ce qui est meilleur pour leur santé. » Un écureuil non relâchable comme Peter, ou gardé en captivité à des fins récréatives, risque notamment de développer des lésions très douloureuses de la muqueuse buccale. En effet, la croissance des dents des rongeurs est continue et celles-ci doivent être usées en permanence. Écureuil Land met donc en garde : « Ces lésions peuvent être très graves, puisque les racines dentaires montent très creux au niveau de la mandibule et du maxillaire. Elles peuvent occasionner une invasion bactérienne et la formation d'abcès très difficiles à traiter. » L'écureuil a également besoin d'énormément d'espace pour bouger et reproduire son comportement naturel. Christelle et Frédéric doivent par conséquent prévoir un enclos de grande dimension pour que Peter puisse se déplacer à sa guise. Si ces conditions sont respectées et que l'animal ne présente pas de trouble

1 Espèce de la famille des sciuridés présente essentiellement en Amérique du Nord, sorte de petit écureuil rayé.



Illustration Arnold

**Quand nous sommes
en compagnie de Peter,
nous portons désormais
des lunettes de sécurité
et nous nous protégeons
bras, jambes et pieds ;
nous portons une vraie
tenue de combat !**

particulier, son espérance de vie en captivité peut atteindre 15 à 20 ans, alors que dans la nature, elle est d'environ 6 ans. Il faut donc être prêt à vivre une relation à long terme et ne pas prendre la tâche à la légère.

Partager le territoire

Christelle, Frédéric et les bénévoles d'Écureuil Land sont tous d'accord sur l'importance d'apprendre à partager le territoire avec nos voisins sciuridés. Il faut comprendre que les problèmes qu'ils subissent sont majoritairement causés par l'humain, que ce soit par la coupe des arbres ou par l'omniprésence des véhicules et des chats. Et bien que certains voient à tort l'écureuil comme un animal nuisible qui fouille les poubelles, mange

les légumes des jardins et vole la nourriture des piqueniques, il ne faut pas oublier qu'il joue un rôle essentiel dans notre écosystème. C'est un jardinier hors pair qui participe au reboisement et à la dispersion des espèces par les noix et graines qu'il enterre. Christelle le rappelle : « Une forêt sans écureuils n'est pas une forêt en santé ». C'est d'ailleurs avec ce même souci de préserver les milieux naturels qu'Écureuil Land s'assure de varier ses lieux de relâche pour éviter les déséquilibres dans les populations. L'organisme espère aussi peu à peu conclure des partenariats solides avec les villes et les services d'émondage.

Il n'y a d'ailleurs pas qu'avec les écureuils que nous devons apprendre à partager le territoire, mais avec tous les animaux sauvages de nos villes, ces animaux « liminaux »² dont font partie les rats laveurs, les marmottes, les pigeons, les chauvessouris et bien d'autres. Plusieurs organismes leur viennent aujourd'hui en aide, mais limiter les dégâts ne suffit plus, il faut repenser notre façon de vivre avec ces espèces que nous côtoyons chaque jour. Mais pour l'organisme Écureuil Land, chaque petit geste compte. Si toutes les familles d'accueil qu'il encadre portaient un regard différent sur les animaux sauvages et le partage du territoire, il considérerait avoir atteint son objectif. Espérons que l'histoire de Peter et de sa famille contribuera à éveiller quelques consciences de plus.

² À ce sujet, voir Sue Donaldson et Will Kymlicka, *Zoopolis : une théorie politique des droits des animaux*, Alma éditeur, 2016, et Sue Donaldson, « Comment vivre avec les blaireaux ? », dans le précédent numéro de *Véganes*.

Maude Lefebvre est candidate à la maîtrise en histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal. Elle s'intéresse à la question des droits des animaux non humains depuis l'adolescence.

Photo Christelle Baccigotti



Cantin

François Blais

**Cantin, chaton à tuxedo
encore trop léger pour être
détecté par les balances.**

Avant Cantin, les animaux étaient arrivés en paire dans notre vie. Il y a eu d'abord Blais et Cossette, fils de Clochette, trouvés via une annonce remplie de fautes, crayon plomb sur feuille lignée, punaisée sur le babillard de l'IGA de Limoilou, à l'été 2011, le même jour où Anders Breivik massacrait 77 personnes en Norvège. J'avais un faible pour le tabby, ma sœur a craqué pour le roux. On est partis avec les deux, c'était écrit dans le ciel.

Puis sont arrivées Utah et Texas, filles de Mimi, conçues à Anjou, nées à Limoilou. Le plan était de les donner en adoption dès qu'elles seraient sevrées, parce que deux chats, c'est suffisant, non ? Notre annonce ne s'est bien sûr jamais rendue sur le babillard de l'IGA. Au printemps 2014, nous vivions avec quatre chats : le tabby, le roux et deux petites noires que j'ai encore de la difficulté à distinguer l'une de l'autre dès qu'il fait un peu sombre.

Nous venions tout juste de quitter Québec pour nous installer à la campagne quand nous avons entendu parler du démantèlement d'une usine à chiots à Sainte-Anne-des-Plaines. En cette période des déménagements, la SPCA de Laurentides-Labelle ne fournissait pas à la demande, et les chiots risquaient d'être euthanasiés si on ne leur trouvait pas rapidement des foyers. Nous sommes revenus de Sainte-Anne-des-Plaines avec Achille, fils de Charlotte, gros crétin sympathique collectionneur de bouts de bois, gourmand et têtu, se prenant excessivement au sérieux, mais doux et loyal ; ainsi qu'avec Firmin, fils de Gigote, rouquin efflanqué aux oreilles tombantes et au regard honnête, amical et joueur, passionné de course et de natation. Cantin, chaton à tuxedo encore trop léger pour être détecté par les balances, est le premier à arriver dans notre famille seul de son clan, sans frère ou

sœur sur qui se blottir pour atténuer le traumatisme d'être séparé de sa mère et d'atterrir dans un lieu inconnu. Et pourtant, il ne semblait pas du tout traumatisé quand il a mis la patte chez nous pour la première fois. Simplement soulagé d'avoir échappé à la petite voisine, qui s'en servait comme d'une poupée. (Il faut voir dans quel état sont les poupées de la petite voisine pour comprendre à quel point Cantin vivait dangereusement avant qu'on le connaisse.) Et s'il était heureux d'avoir trouvé un endroit où il fait chaud et où la nourriture tombe du ciel – lui qui est né dehors en plein hiver et qui a passé les deux premiers mois de sa vie sous une galerie –, il cachait bien son jeu. Après une heure passée dans la maison, il agissait comme s'il n'avait jamais connu autre chose. Il vaquait à ses petites affaires, mangeait, dormait, piquait des sprints, explorait les armoires et luttait contre des cordons de souliers, pas intimidé une miette par les géants qui l'entouraient, affichant la même curiosité effrontée devant les feulements hostiles de Cossette et l'amour encombrant d'Achille. À la fin de sa première journée parmi nous, il avait déjà assimilé le principe de la litière et trouvait le moyen d'escalader la fontaine des chiens pour y boire.

Peut-être s'agissait-il de sa stratégie pour se faire adopter : faire comme s'il avait toujours été là, en espérant que nous n'y verrions que du feu. Si c'est le cas, ça n'a pas exactement fonctionné, on n'est pas si caves, n'empêche que le résultat est le même : Cantin est un Blais pour la vie.

François Blais est écrivain et traducteur. Il habite à Charette, en Mauricie, avec un humain, deux chiens et cinq chats.

Mon ami, mon gamin, ma muse

Ingrid Desjours

Vous croyez aux coups de foudre sur internet, vous ? Moi oui. Enfin, pour les humains, je ne sais pas, mais avec un animal, je peux vous certifier que ça existe. C'est comme ça que j'ai rencontré Lojong, un chat bleu de deux ans qui n'avait pas eu de bol jusque-là.

Je traversais moi-même une sale période, j'étais aussi seule et brisée intérieurement qu'on peut l'être. Un soir, alors que je surfais sur internet, je me suis retrouvée sur le site d'une association proposant des chats à l'adoption. Je cliquais, cliquais, envoyant à chaque fois ce que je pouvais d'ondes positives à ces pauvres créatures abandonnées des humains, à la manière de celles et ceux qui espèrent sauver le monde avec leurs prières.

Et puis soudain le choc. Là, devant mes yeux, apparut un chat dont le regard me bouleversa. Il s'appelait Lojong et il était superbe, mais s'il avait été borgne ou à moitié pelé, je l'aurais tout de même trouvé magnifique. Et alors que j'habitais un studio minuscule et que je ne voulais plus de chat – la mort du précédent m'ayant déchiré le cœur –, j'ai contacté l'association afin de le rencontrer. Ça, je l'ai rencontré ! Du moins, j'ai essayé... Car à chacune de mes visites, ce petit saligaud prenait un malin plaisir à m'éviter, me fuir, se planquer, comme s'il s'amusait à tester ma motivation.

Mais motivée, je l'étais, et, un jour, nous sommes repartis ensemble. Entre temps, j'avais appris que ce petit chat sauvage était, lui aussi, cabossé de l'intérieur et que malgré le travail formidable de sa famille d'accueil, l'humain le

terrorisait. Il existait un risque qu'il ne se lie jamais à moi.

J'avais accepté cette éventualité, me disant qu'à défaut de pouvoir le cajoler, je lui fournirais un refuge ainsi que des bons soins jusqu'à son dernier souffle.

Mais Lojong me réserva bien des surprises ! De jeux en caresses volées, à force de patience et de douceur, nous avons tout de même fini par nous apprivoiser. Je dis *nous* parce qu'en acceptant de me donner sa confiance et de m'aimer inconditionnellement, comme seuls les animaux en sont capables, s'il s'est guéri de sa peur des humains, Lojong m'a aussi recollé le cœur. Il m'a donné une raison de rentrer chez moi le soir, a brisé ma carapace, s'est fait une place dans ma solitude et m'a gavée d'amour.

Il est devenu mon ami, mon gamin, ma muse, puisque je suis écrivaine. Et cela fait neuf ans que ça dure. Les années passant, je prie le dieu des chats pour avoir encore au moins autant à partager avec lui. Au diable la vieillesse qui lui fera perdre souplesse et autonomie, je serai là pour prendre le relai ! De même, son pelage peut bien se ternir, ses dents se gâter, moi je m'en fiche, car à mes yeux, Lojong est et restera toujours le sublime chat pour qui j'ai craqué sur internet, et lui aussi sera toujours gavé d'amour.

Ingrid Desjours est l'auteure de nombreux thrillers et romans Young Adult. Son dernier livre est *La prune de ses yeux* (Robert Laffont, 2016).

La zoothérapie est-elle compatible avec le véganisme ?

Sophie Lecompte

À première vue, la zoothérapie n'est pas compatible avec l'antispécisme. Toutefois, l'éthologie et l'écoféminisme nous permettent une réflexion sur des relations thérapeutiques possibles et saines pour toutes les espèces concernées. Une étude du comportement des animaux et de leurs émotions exempte de biais spéiciste apparaît être fort pertinente pour aborder un tel sujet. Qui plus est, l'écoféminisme nous aide à mieux cerner l'importance des relations que nous entretenons les uns avec les autres, ainsi que la nécessité de mettre au cœur de nos préoccupations éthiques la subjectivité des individus et leur ressenti.

La zoothérapie, ou thérapie assistée par l'animal, existe au moins depuis le XVIII^e siècle. En 1796, des patients d'un hôpital psychiatrique avaient l'opportunité d'être en présence des animaux de ferme à l'extérieur. On dit aussi que Freud était souvent accompagné de son chien lors des séances de psychanalyse pour permettre à ses patients de s'ouvrir plus facilement. Depuis longtemps, l'humanité a compris que la présence des animaux non humains aide, apaise et permet de progresser plus rapidement dans des processus de guérison physique ou psychologique, en plus d'être stimulante et réconfortante dans la vie de tous les jours. Évidemment, dans une perspective antispéciste, ces exemples ne démontrent en rien que de tels rapports pourraient être positifs et acceptables moralement pour les individus non humains utilisés dans ces approches. Le problème se situe dans la définition de la zoothérapie : celle-ci fait la promotion de l'utilisation des animaux comme *outils de travail*.

Les animaux produits ou utilisés à des fins thérapeutiques ou d'assistance n'ont de valeur qu'en fonction de ce qu'ils sont ou font pour les humains, ce qui pose un énorme problème. Sans nier l'attachement, l'amour et la bonne volonté que peuvent ressentir les thérapeutes, les patients ou les personnes ayant un animal d'assistance, le bien-être des humains passe bien devant celui des animaux ainsi instrumentalisés. Les chiens pour les non-voyants (comme ceux de Mira, au Québec) en sont un triste exemple. La fabrication des chiots de « choix », les techniques de dressage non axé sur le renforcement positif, l'inhibition presque complète de leurs comportements naturels et de leur personnalité et, finalement, la mise au second plan de presque tous leurs besoins sociaux sont une triste démonstration de l'utilisation de ces chiens comme outils. Perçu socialement comme un programme positif pour des humains accompagnés de leur chien heureux et dévoué, la réalité est loin de ce beau portrait.

D'autres formes de zoothérapie peuvent sembler plus acceptables, par exemple l'utilisation d'animaux pour des thérapies physiques ou psychologiques afin d'aider des enfants, des personnes âgées, des détenus, des personnes esseulées, etc. Certains centres d'aide psychologique pour des enfants ont des animaux sur place pour aider ces jeunes personnes à s'ouvrir, à gagner confiance en elles et plus encore. D'autres vont aider des enfants ayant des handicaps physiques à développer certaines habiletés par le toilettage, la promenade et les caresses d'animaux de toutes sortes. Dans toutes ces situations, le bien-être et

l'autodétermination de ces animaux ne seront pas toujours priorités, surtout lorsqu'il s'agit de vendre un service. On peut aussi se demander ce que deviennent ces animaux quand ils cessent d'être utiles. Et c'est sans compter la captivité ou la restriction des mouvements qu'ils doivent endurer pendant ou en dehors de leur service. Bref, autant l'avouer, la zoothérapie telle qu'on la pratique actuellement, ce n'est pas très végane.

Une zoothérapie éthique ?

Un article du *New York Times*¹ présentait récemment le Serenity Park, où vivent de nombreux perroquets avec des traumatismes importants. Ayant été privés des liens sociaux nécessaires à leurs besoins et vivant avec des humains incapables de compenser cette énorme soif relationnelle, ces oiseaux qui peuvent vivre de nombreuses décennies ont des symptômes très similaires à ceux observés chez les humains vivant avec un syn-

**Si la zoothérapie telle
qu'on la connaît n'est
généralement pas végane,
en la redéfinissant et
en faisant toujours une
priorité du bien-être
entier des animaux, elle
pourrait le devenir.**

drome posttraumatique. Le Serenity Park, dans lequel peuvent se retrouver humains et oiseaux aux prises avec de grandes souffrances psychologiques, est un endroit de progrès, de guérison, de confiance et de respect mutuel. L'article décrit cet endroit comme un lieu de rétablissement, tant pour les personnes atteintes d'un syndrome post-traumatique que pour les perroquets. Le travail est commun et se fait à travers des relations saines. Ainsi, il ne s'agit pas de zoothérapie à proprement parler, mais plutôt ce que l'on pourrait nommer des *relations thérapeutiques*.

Cela suppose évidemment d'admettre que des animaux peuvent être atteints d'un syndrome de choc posttraumatique ou souffrir de dépression, par exemple. C'est précisément ce qu'expose

le livre de Barbara J. King, *Le chagrin des animaux*. Du suicide de dauphins ou de celui d'une ourse exploitée pour sa bile à l'automutilation des suites de traumatismes ou de dépression, l'autrice se détache des approches behavioristes traditionnelles en éthologie. Pourquoi, demande King, devrions-nous toujours expliquer un comportement sans tenir compte de l'aspect subjectif et émotionnel des individus ? Cette approche n'est d'ailleurs pas sans rappeler notre regard sur les bébés et les jeunes enfants au courant du XX^e siècle. Là aussi, l'approche behavioriste s'est avérée déficiente. On le sait aujourd'hui, les bébés vivent une réalité subjective, des relations avec leurs proches et des émotions complexes. Ils n'agissent pas seulement en réaction à des mécanismes d'apprentissage de renforcement ou de punition. Pourquoi, dès lors, persister à dresser cette barrière métaphysique entre eux, les animaux, et nous, les humains ?

Par peur de l'anthropomorphisme. Cette crainte est, semble-t-il, le résultat du regard spéciste et hiérarchique que l'on porte sur les autres animaux : il teinte la majorité des relations que nous entretenons avec eux. Marc Bekoff, une figure importante dans l'étude des animaux, présente très bien les problèmes de l'approche traditionnelle : nous devrions changer de paradigme, repenser nos hypothèses et réviser nos stéréotypes. C'est à cette condition seulement que nous pourrions comprendre ce qu'ils vivent, ce qu'ils ressentent et, par là même, mieux nous comprendre nous-mêmes :

« Nous avons besoin des animaux comme de l'air que l'on respire. Nous vivons dans un monde blessé, souvent coupés des animaux et de la nature. Les animaux sont de parfaits compagnons qui nous aident au fil des jours. L'absence de relations étroites et réciproques avec d'autres créatures animales nous exclut de ce monde riche, divers et magnifique. C'est pourquoi nous nous tournons vers les animaux pour trouver un soutien affectif. [...] Grâce à eux, nous parvenons à saisir ce que nous sommes dans le grand ordre des choses. »²

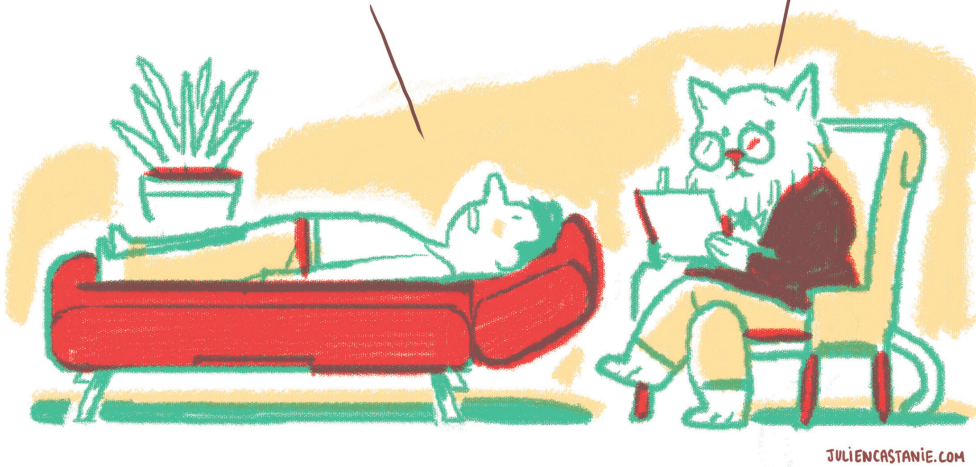
Il faut aussi voir que certaines relations thérapeutiques pourraient nous permettre d'étudier les réponses émotives et les besoins relationnels et sociaux des animaux sociaux. Car ils ont bien des structures cérébrales semblables aux nôtres,

1 Charles Siebert, « What does a parrot know about PTSD? », *The New York Times*, 31 janvier 2016.

2 Marc Bekoff, *Les émotions des animaux*, Rivages, 2013.

Je vois des chats partout!
J'ai besoin d'aide.

Intéressant...



permettant l'attachement, l'attention, l'amitié. Plus encore, ils peuvent bénéficier de rapports positifs et sains avec des individus d'autres espèces. De ce fait, prioriser leur bien-être nécessite certainement de respecter leurs besoins individuels, leurs limites et d'être particulièrement attentifs à leur envie de participer — ou pas — au travail demandé.

Il est temps de repenser entièrement la zoothérapie et de comprendre la signification plus profonde des relations entre humains et non-humains. Dans un contexte social et politique où la plupart des animaux ont vécu ou vivent les sévices et les conséquences de notre rapport utilitaire aux autres espèces, il serait possible de créer des environnements dans lesquels leur présence et leurs capacités relationnelles pourraient aider de nombreux humains tout en étant bénéfiques pour eux. Peut-être qu'un programme comme les Copains de livres, où des enfants vont lire aux animaux d'un refuge, pourrait servir de modèle. Les bienfaits sont doubles : une présence réconfortante pour les animaux, et un contexte d'apprentissage non évaluatif et agréable pour les enfants.

De même, des chats abandonnés en refuge peuvent être adoptés par des centres de personnes âgées ou de soins de longue durée et vivre sur place tout en ayant une entière liberté de mouvements et de fréquentations.

Toujours en considérant le bien-être psychologique et physique des animaux en question,

imaginer diverses situations similaires n'est pas difficile si la volonté de ces derniers est respectée. Des chiens ou d'autres animaux abandonnés peuvent devenir des compagnons de vie de bénévoles ou thérapeutes qui vont visiter des prisonniers, des victimes d'actes criminels, des enfants malades, et plus encore. Dans de telles circonstances, ces relations apparaissent compatibles avec la volonté de ne pas exploiter, utiliser ou objectifier les animaux.

Si la zoothérapie telle qu'on la connaît n'est généralement pas végane, en la redéfinissant et en faisant toujours une priorité du bien-être entier des animaux, elle pourrait le devenir. Ce type de relations avec les animaux peuvent certainement apporter une meilleure compréhension de leur subjectivité, de leur capacité émotionnelle et cognitive et, par le fait même, ouvrir les horizons des gens quant à la nécessité de ne pas les exploiter et les utiliser. En ce sens, il serait certainement pertinent d'offrir des espaces de rencontres thérapeutiques en présence d'animaux de ferme ayant été sauvés, toujours en laissant le choix à ces derniers de participer ou non aux séances. Car on ne voudrait certainement pas les retirer de la filière viande pour les exploiter d'une autre manière.

Sophie Lecompte a fait ses études en philosophie à l'Université de Montréal, en s'intéressant à l'écoféminisme et à nos relations avec les autres animaux. Elle a été zooanimatrice en milieu hospitalier durant sept ans et est consultante en comportement félin.

Le prix de l'amitié

Repenser la prise en charge vétérinaire des animaux de compagnie

Émilie-Lune Sauvé



«Tu existes et ça n'a pas de prix.»
 – Yasmina Khadra,
L'Olympe des infortunes.

La médecine vétérinaire et l'éventail de traitements de pointe offerts aux animaux dits « de compagnie » ont fait des bonds prodigieux dans les dernières décennies. Avec un meilleur arsenal pharmacologique, un plus grand souci de la gestion de la douleur et l'émergence de spécialités en médecine vétérinaire telles que l'oncologie et la médecine interne, certains animaux non humains ont maintenant d'autres solutions que l'euthanasie face à la maladie. Mais comme plusieurs autres aspects de la domestication des animaux pour notre compagnonnage, cette prise en charge n'est pas sans soulever un lot d'enjeux éthiques.

Si les animaux qui partagent nos maisons ont théoriquement accès à un rempart contre la souffrance physique, l'absence de filet social pour assumer une part de ces coûts vétérinaires laisse une bonne partie des animaux souffrants à la merci des choix (et des limitations financières) des humains qui en sont responsables.

Des dispositions légales, mais pas nécessairement morales

Bien que la loi¹ ait récemment stipulé que l'animal est un être sensible et non une chose, la qualité des soins qui sont offerts aux animaux de compagnie demeure entièrement à la discrétion de ceux qu'on considère encore comme leurs

« propriétaires ». Le libellé de la loi précise que les impératifs biologiques de l'animal doivent être pris en compte et que ceux-ci incluent la nécessité pour l'animal de « recevoir les soins nécessaires lorsqu'il est blessé, malade ou souffrant ». Cette exigence reste toutefois si floue qu'elle semble difficile à encadrer dans le contexte actuel.

Pour le moment, chacun est libre de disposer de la vie de son animal de compagnie par une mise à mort effectuée par un vétérinaire (appelée dans ce cas, à tort, *euthanasie*), même si celui-ci ne souffre d'aucun problème de santé. Il va sans dire que la mise à mort par injection est donc une

¹ Le statut juridique des animaux a été modifié en 2015, d'abord en France et quelques mois plus tard au Québec.

Pour le moment, chacun est libre de disposer de la vie de son animal de compagnie par une mise à mort effectuée par un vétérinaire (appelée dans ce cas, à tort, *euthanasie*), même si celui-ci ne souffre d'aucun problème de santé.

option possible lorsque survient un problème de santé, quelle qu'en soit la gravité. Dans le cas d'une condition bénigne, mais souffrante, cette mise à mort peut-elle faire partie de ces « soins nécessaires » ? Aux termes de la loi, oui.

Une personne humaine pourrait par exemple, en toute légalité, décider de faire euthanasier son chien adulte qui commence à montrer des signes de diabète et de s'acheter un chiot le lendemain sans qu'on la questionne sur ses choix. Sachant que la prise en charge rapide du diabète peut offrir à l'animal de longues années de vie de qualité, la notion de « soins nécessaires » est ici excessivement subjective. Les dispositions légales actuelles invitent à ne pas laisser souffrir un animal, mais il semble que l'intérêt à vivre de l'individu ne fasse pas encore partie des impératifs biologiques reconnus.

L'humain responsable et soucieux de la vie de son animal est par ailleurs fort susceptible d'être confronté à des situations d'urgence où il constatera l'ampleur des coûts des soins de santé dans un système privé. Bien souvent, rien n'aura préparé l'adoptant à anticiper les frais qu'il devra déboursier pour son compagnon.

Dans le cas de maladies chroniques, les traitements les plus coûteux offrent souvent les options les moins invasives et avec des taux de succès beaucoup plus élevés. Lors d'un cancer, c'est un diagnostic précis qui permet la prise en charge la plus efficace de la maladie. Le fait d'identifier où se trouve la tumeur oriente les décisions et peut changer radicalement l'espérance de vie de l'animal, mais surtout la qualité de celle-ci. Sans diagnostic, on ne peut que déclarer forfait ou traiter à l'aveuglette. Or le coût du diagnostic à lui seul dépasse parfois 1000 \$.

Nombreux sont ceux qui blâment les vétérinaires d'exiger de pareilles sommes. La vérité est

que nous ignorons bien souvent le coût réel des actes médicaux effectués en médecine humaine dans un système de santé subventionné. Par exemple, une personne non résidente du Québec devra prévoir 3870 \$ pour une chirurgie d'un jour dans un centre hospitalier ; pour une hospitalisation aux soins intensifs, la facture s'élèvera à 11019 \$ par jour. Si la médecine vétérinaire actuelle souhaite traiter l'animal non humain comme une personne, réduire les risques postopératoires et la douleur, les coûts seront proportionnels. Maintenant, comment se positionner face à ces nouvelles options ?

Entre le désarroi de l'humain qui n'a tout simplement pas la possibilité de faire soigner son chien en douloureuse torsion gastrique et celui qui déclare qu'une prise de sang est au-dessus de ses moyens, les attitudes les plus diverses se côtoient.

Les gens qui vivent dans une situation de précarité réelle peuvent éprouver une détresse importante à devoir abandonner leur compagnon à sa souffrance. Cohabiter avec des animaux devrait-il être un privilège de personnes riches ? Il serait injustifiable de refuser à des humains moins fortunés de nouer des liens interspécifiques, surtout s'ils ont accueilli généreusement des animaux abandonnés à titre de réfugiés dans leur foyer. Par ailleurs, d'autres, mieux nantis, auront acheté à grands frais des animaux « produits » par des éleveurs, mais déclareront déraisonnables des interventions pourtant nécessaires à la santé de leur animal. Finalement, certaines personnes prêtes à des sacrifices importants pour leur compagnon non humain feront parfois face au jugement de leur entourage. Si nul ne se prononce sur le budget des autres lorsqu'il est question de s'offrir une voiture ou un voyage de plusieurs milliers de dollars, le même montant accordé à la santé de son compagnon suscite souvent des débats non sollicités. Pourtant, accorder un souci à la qualité de vie des animaux de compagnie et les considérer au point de vue de leur santé comme des personnes et non comme des biens meubles permettent de transformer le regard que l'on porte sur l'ensemble des animaux.

Des pistes de solutions

Les humains responsables d'animaux domestiques peuvent souscrire à une assurance privée. Si on fait un calcul rapide, on peut conclure qu'en mettant de côté durant dix ans le même montant que celui investi chez l'assureur, on accumule en banque un montant substantiel permettant de prendre soin de notre animal une fois âgé. Par

Des couts à prévoir

Frais à prévoir

entre 400 et 700 \$* entre 200 et 350 €	stérilisation, micropuce, vaccins, antiparasitaires	Première année
entre 200 et 500 \$* entre 120 et 300 €	examen, rappels de vaccins, antiparasitaires, prise de sang	Années subséquentes

Situations d'urgence (à anticiper)

entre 1000 et 2500 \$	sans soins : toujours mortel avec soins : excellent pronostic	Blocage urinaire (chat)
entre 1500 et 6000 \$	le pronostic dépend souvent de la qualité des soins d'urgence	Opération à la suite d'un accident de voiture (chien)
entre 500 et 1500 \$	sans soins : souvent mortel avec soins : pronostic variable	Stase digestive (lapin)

* Ces montants n'incluent pas de fonds de réserve pour les urgences.

contre, l'assurance offre une sécurité financière en cas d'accident survenant tôt dans son parcours.

L'inconvénient, c'est que l'argent investi chez l'assureur et qui n'est pas réclamé pour soigner son animal contribue simplement à enrichir une compagnie privée. Une option intéressante à considérer serait l'élaboration d'une coopérative d'assurance pour animaux constituée de membres prêts à investir un montant plus élevé afin d'assurer une sécurité à un plus grand nombre d'individus animaux. D'un point de vue végane, l'idée que l'argent investi pour son propre animal puisse servir à minimiser la souffrance chez d'autres individus dans le besoin est très séduisante. Cependant, la mise en place d'un tel système nécessiterait un bassin important de personnes responsables et engagées à investir dans la santé des membres d'une espèce sous tutelle.

En attendant que la notion de propriété des animaux domestiques soit revue et qu'un système de santé gratuit soit envisagé pour les créatures qui évoluent à nos côtés, il faut prendre conscience du rôle que joue la surproduction animale dans la problématique globale de leurs soins de santé.

La charge financière qui pèse sur les refuges, les organismes et les individus qui font du sauvetage d'animaux domestiques est énorme si l'on considère le nombre impressionnant d'animaux de compagnie étant abandonnés au milieu de leur vie sans aucune « dot » pour leurs soins éventuels. Sans compter que les gens qui se lancent dans ce

genre de sauvetage ne jouissent souvent d'aucune subvention.

Une solution légitime serait de chercher également à faire contribuer à ces couts ceux qui font encore impunément l'élevage intensif de chiots, de chatons et d'autres petits animaux. Il serait aussi envisageable d'empêcher les gens qui ont abandonné des animaux faute de pouvoir subvenir à leurs besoins de s'en procurer d'autres à peu de frais.

Il est enthousiasmant de se permettre de rêver à une société où les animaux ne sont pas invités au monde pour des raisons financières et où une fois nés, leur intérêt à vivre est respecté. L'un des premiers droits à leur être accordé pourrait être l'accès à des soins de santé. Or, il subsiste des questions importantes quant à leur autonomie et à la façon dont ils pourraient s'exprimer sur les soins qu'ils souhaitent ou non recevoir. Pour le moment, nous sommes responsables non seulement de payer, mais également de *choisir* à leur place, et c'est une question extrêmement délicate. Chacun y avance à tâtons, gardant en tête la volonté de vivre et d'échapper à la douleur que nous partageons avec tous les êtres sensibles.

Émilie-Lune Sauvé est une militante végane. Elle s'intéresse aux solutions politiques pour une gestion responsable des animaux domestiques depuis 2007.

Ragondin, jeune lapin lacanien

Stéphanie Hochet

Je ne connaissais pas les lapins, ou si peu. Enfant, j'avais reçu un lapin blanc que ma mère avait acheté dans une animalerie et qui s'est révélé souffrir d'une maladie obscure. Nous devions désinfecter sa plaie sur le ventre chaque jour et la pauvre bête subissait, timide et quasi amorphe. C'est le premier être dont j'ai pleuré la mort. Ensuite, surtout des chats dans ma vie.

Et puis, il y a trois ans, j'aperçois un petit lapin gris dans une cage posée sur le rebord de la fenêtre du bar en bas de chez moi. Pressée, je ne m'arrête pas les premières fois puis je finis par entrer dans le bar et demande au barman *ce que c'est que ce lapin*. C'est un bar du 20^e arrondissement. Je connais la plupart des consommateurs et le patron. On me raconte l'histoire de ce lapin qu'une famille a acheté pour deux enfants turbulents qui se sont vite lassés de la peluche vivante. Le lapin est arrivé en sale état au café, apporté par le père de famille qui a pensé qu'au bout d'un moment de maltraitance, il valait mieux le donner. Une cliente a fondu quand elle a vu le petit animal qui perdait ses poils et qui n'avait rien à ronger, elle s'est occupée de lui, mais ne pouvait pas le prendre chez elle. Alors le lapin restait dans sa cage.

À force de passer devant cet animal, je me suis dit que je devais faire quelque chose, et j'ai demandé au propriétaire du café si je pouvais l'adopter. Il me connaissait bien, il a accepté.

C'était l'époque où des agriculteurs « manifaient » en lançant des êtres vivants, des ragondins, sur les grilles du ministère de l'Agriculture. Images ignobles qui étaient censées

se justifier, car les ragondins étaient désignés comme « animaux nuisibles ». Comble de la bêtise égocentrique et de la cruauté spéciste. Un jour que je donnais du persil au lapin, je me suis surprise à l'appeler *Ragondin*, et ce nom lui est resté.

Ragondin a repris du poil de la bête. Sa vivacité, sa façon de communiquer avec moi me ravissent. Le voir tourner autour de mes jambes en courant, se lever sur ses pattes arrière pour gratter mon jean avec ses minuscules pattes avant à une vitesse sidérante, faire des bonds sur le lit, tout ça est un spectacle irrésistible dont je ne me suis pas lassée.

J'ai découvert un jour que Ragondin s'installait devant un miroir posé sur le sol et qu'il observait

ce qu'il se passait dans la pièce. Nul doute qu'il savait qu'il était le lapin dans le miroir, il le confirmait par son attitude, son regard. Un lapin aurait-il accès au stade du miroir cher à Lacan ? J'affirme que oui.

Ragondin est particulièrement photogénique et

il est devenu une célébrité sur sa page Facebook. Il n'oublie jamais de se coucher sur le sol, les pattes arrière allongées, le fessier rebondi bien visible, l'œil espiègle, comme s'il posait.

Je pourrais parler longtemps du plaisir physique et sentimental d'avoir un lapin, du petit son de ses dents quand il apprécie les caresses, de sa joie au réveil. Mais ne serait-ce pas trop intime ?

Un caractère bien trempé, une bouille juvénile, ronde, joufflue avec de petites oreilles, un corps « très nain ».

Stéphanie Hochet est une romancière née en 1975. Auteure de 12 romans et d'un essai littéraire, elle a récemment publié aux éditions Rivages *L'animal et son biographe*.

La Fouine

Patrick
Brisebois

Elle allait dans sa litière
quand je faisais caca. Une
sorte d'osmose s'était créée.

Il y a eu Moustache, Bébert, Minoune, Chatoune, Chechou, Po, Clint et j'en oublie. Aujourd'hui, il y a Oreo Moisi. Mais avant, il y avait la Fouine, une chatte blanche hyperactive qui a vécu 12 années avec moi. Sophy était allée la chercher à Québec et la bête avait vite pris possession de notre appartement de Baie-Saint-Paul. Elle n'avait peur de rien et terrorisait nos autres chats. Elle aimait se promener en voiture, elle restait assise sur le tableau de bord pour regarder la route défiler. La Fouine s'intéressait à la goutte d'eau qui fuyait du robinet du bain. Elle restait dans celui-ci pour y boire. Avec le temps, un marécage brunâtre s'était formé sur sa tête à cause des gouttes.

J'ai déménagé à Louiseville avec la Fouine et Sophy est partie à Québec. Je n'avais pas de bain dans ma maison et la Fouine ne voulait pas boire dans son bol, alors je devais l'arroser avec un verre et elle se léchait le poil. Sophy n'était pas toujours là pour surveiller son alimentation et la Fouine a pris du poids. On l'a surnommée la Madame. Elle ne pouvait plus se nettoyer le derrière, alors je devais m'en occuper avec une débarbouillette tiède. Je l'apercevais au fond de la cour et l'appelais pour la faire rentrer. Elle courait en direction de la maison avec son gros ventre ballotant, comme au ralenti, et je pouvais presque entendre *Chariots of Fire* de Vangelis. Sophy venait de moins en moins souvent chez moi. La Fouine est devenue ma seule compagne. Elle dormait auprès de moi à côté de l'oreiller. Elle se couchait sur mes jambes lorsque j'étais allongé sur le divan pour lire.

Quand j'étais triste et déprimé, je l'entendais miauler dans la maison comme une âme en peine. Je ne pouvais pas m'imaginer qu'elle pouvait disparaître un jour. Je croyais que nous allions passer toute notre vie ensemble. Le monde pouvait s'écrouler autour de nous, elle serait toujours

là, avec son poil blanc et son odeur, et je me réveillerais toujours le nez dans son gros ventre de grosse Madame.

Un jour, son comportement a changé. Elle restait plus longtemps couchée. Elle avait mauvaise haleine et elle bavait un liquide noir. Je croyais que ce n'était pas grave, que c'était une simple réaction à de la mauvaise herbe ou quelque chose du genre. La vétérinaire lui a prescrit des antibiotiques et elle s'est mise à mieux aller, mais pas pour longtemps. Lors de la deuxième visite chez la vétérinaire, cette dernière a dit que la nécrose s'était installée dans la gueule de la Fouine et qu'il n'y avait rien à faire. J'ai compris que les jours heureux avec ma vieille compagne étaient terminés. Je devais la tenir de force pendant l'injection, elle tremblait de peur et tentait de se sauver. Elle ne voulait pas mourir. Son cœur a pris dix minutes avant de cesser de battre. J'ai songé à l'enterrer dans la cour, mais je n'avais pas de pelle. La vétérinaire l'a prise dans ses bras pour aller la porter dans la salle des animaux morts. La Fouine serait transportée quelque part et incinérée avec d'autres animaux morts. Pendant que je réglais les frais d'euthanasie avec la secrétaire, *Everybody Hurts* jouait à la radio de la clinique. Je suis revenu chez moi à pied avec la cage vide. Il faisait très beau. Un soleil splendide de fin d'été. J'étais le gars avec les larmes aux yeux qui marchait dans les rues de Louiseville avec une cage vide. Revenu à la maison, je m'attendais à voir la Fouine surgir ou la trouver dans le lit, ou sur le balcon, mais elle n'était nulle part.

Patrick Brisebois est un auteur vivant en Mauricie, au Québec. Il a publié des romans et de la poésie aux éditions Le Quartanier, L'Écrou et Alto.



Les chats de personne

Lora Zepam

En les domestiquant, nous avons rendu les chats vulnérables, dépendants. Puis, nous les avons abandonnés. Les chats peuplent nos villes, nos banlieues et nos régions, ils meurent dehors ou dans les fourrières, et le commun des mortels s'en lave les mains. Pourtant, ce sont nos chats : nous les avons abandonnés.

Moe est né dehors. Il est ce qu'on appelle un chat *féral*, c'est-à-dire un membre d'une espèce domestiquée retourné à l'état sauvage. Il a connu la faim, les blessures, les maladies, les parasites. À son arrivée à la clinique, il était plein de surprises : une rhinotrachéite, une conjonctivite, des puces, des poux, une otacariose (ce qu'on appelle « mites » d'oreilles), des parasites intestinaux, et une dent cassée. Il a le FIV et le FeLV¹, deux virus qui affectent son système immunitaire et diminuent son espérance de vie. Le plan de départ, c'était de le retourner dans son environnement après l'avoir soigné et stérilisé. Mais comme il est porteur de virus transmissibles, il n'a pas été relâché, pour protéger les autres chats errants.

Moe est donc allé en pension trois fois à la clinique vétérinaire, il a fait deux foyers d'accueil, et on lui en cherche un troisième. C'est un paria. *Homo sapiens* veut bien partager sa demeure et

ses ressources avec une autre espèce, mais à une condition : l'animal conquis lui devra obéissance et affection. Moe n'offre rien de ça. Il a peur des humains. Et avec raison.

Un record en Amérique du Nord

Au Québec seulement, on tue 500 000 animaux de compagnie chaque année². Les refuges et fourrières qui ont les moyens — et la décence — de payer les services d'une vétérinaire optent pour l'injection létale, la seule méthode d'euthanasie

1 Respectivement, le virus de l'immunodéficience féline et le virus de la leucémie féline.

2 Majoritairement des chiens et des chats. On ignore combien de poissons, rongeurs, lapins, reptiles, oiseaux et arthropodes de compagnie y passent : certains sont abandonnés dans la nature ou « flushés » dans la toilette, et la plupart ne voient jamais de vétérinaire.

LES ARGUMENTS LES PLUS ENTENDUS CONTRE LA STÉRILISATION :

1. « La stérilisation, c'est pas naturel. » Sais-tu ce qui est pas naturel ? Les animaux domestiques.
2. « La stérilisation rend les chats dépressifs et gros. » Une vie plate et sans stimulation et la suralimentation, c'est ça qui rend les chats dépressifs et obèses. Les félins ne sont pas des ruminants. Ils ont besoin de chasser leurs repas. Chasser une gogosse au bout d'un bâton fait la job. Leur fournir des jouets alimentaires aide beaucoup. Faisons un petit effort pour rendre leur vie intéressante.
3. « Ça coute bin trop cher ! » Si tu trouves qu'investir 150\$ dans la santé de ton chat c'est trop cher, essaie : un pyomètre ; des tumeurs mammaires ; entretenir une portée de sept chatons trois fois par année. La stérilisation est probablement l'intervention chirurgicale la moins chère pour ce qu'elle implique en termes de temps et de complexité. Et les bénéfices en valent largement le coût.

acceptable. Mais la chambre à gaz est encore trop souvent utilisée — on l'a même joliment rebaptisée *cabinet d'euthanasie*, ça rassure. La chose est bannie dans plusieurs États américains car jugée cruelle ; or, le ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec (MAPAQ) — à qui on a étrangement confié la tâche de veiller à la sécurité et au bien-être des animaux — autorise les fourrières à tuer leurs animaux non seulement en les gazant, mais aussi en leur mettant une balle dans la tête. Oui, c'est légal.

Tandis qu'on tue un demi-million de chiens et chats par année, il y a des gens qui font la file pour acheter des animaux de race. Ils donnent un acompte à l'éleveuse, avec promesse d'achat. Payer pour un animal qui n'existe pas encore.

Des animaux en bonne santé, souvent jeunes, des *membres de la famille*, morts pour un caprice. Faut-il empiler des cadavres dans une fourrière pour bien saisir la gravité de la situation ?

Aux chats féraux comme Moe s'ajoutent les chats errants qui ont été abandonnés, ou perdus et jamais retrouvés. Ensemble, ils seraient environ 400 000 dans la région métropolitaine de Montréal. Ces chats ne sont pas des animaux sauvages : s'ils sont là, c'est à cause de nous. Je vais pas citer Saint-Exupéry, là, mais il me semble que la bonne chose à faire, c'est de se partager cette responsabilité collectivement.

Celles qui font partie de la solution

À l'heure actuelle, en plus des quelques organismes non subventionnés, il n'y a qu'une poignée d'humaines³ qui s'impliquent personnellement, au risque de leur santé physique, mentale et financière. Comment devient-on une *crazy cat lady* ? Tu commences par t'occuper du premier petit chat qui se pointe sur ton balcon un soir de novembre. T'as pas le cœur de le laisser mourir dehors. D'autres arrivent. Au début, le voisinage, les amies et la famille les adoptent. Bien vite, ton réseau devient saturé, et tu te retrouves avec 38 chats chez toi. Si tes finances vont bien, ça peut aller. Mais ça peut finir en catastrophe. Celles qui arrivent à garder le contrôle peuvent sauver des dizaines de vies par année.

Les *rescues* et les petits organismes d'adoption demeurent trop rares pour le nombre d'animaux sans foyer. Et sauver des chats errants qui se reproduisent sans fin, ça donne un peu l'impression d'essayer de vider l'océan avec une cuillère. Les fourrières municipales ramassent la plupart d'entre eux, mais les animaux qui ne sont pas adoptés sont exécutés. Et je ne parle même pas des fourrières à but lucratif qui pellètent la marde par en avant en vendant des animaux fertiles. Celles-là, on ne peut pas dire qu'elles font partie de la solution.

Alors, que faire ? Parce que le jour où les animaux ne seront plus traités comme de la marchandise n'est pas pour demain, on peut dès aujourd'hui faire des réformes pour limiter les dégâts.

Proposer des solutions

L'éducation et la sensibilisation sont certes essentielles, mais elles ne suffisent pas. Il faut légiférer.

1. Les animaux ne devraient jamais pouvoir être achetés comme des biens de consommation.
2. L'adoption ne devrait se faire que via des refuges, après un processus de sélection et d'éducation des adoptantes, et tous les animaux devraient être stérilisés et microchipés.

3 J'emploie souvent le féminin par défaut, mais dans ce cas, c'est aussi parce que pratiquement toutes les personnes qui s'impliquent pour sauver des chats sont des femmes (pourquoi, donc ?).

4 Au Québec, SOS Félines, de Prévost, est un modèle à suivre en matière de CSRM et propose son expertise aux villes et municipalités qui voudraient emboîter le pas en instaurant une gestion éthique des populations félines.

3. En Suisse, pour adopter un chien, il faut suivre une formation qui mène à l'obtention d'un permis. On pourrait s'en inspirer, et ce, pour toutes les espèces.
4. La stérilisation à prix réduit devrait être offerte à une clientèle ciblée.
5. Des cliniques de stérilisation mobiles pourraient stériliser des colonies de chats errants efficacement et offrir l'opération à prix modique pour les personnes à faible revenu.
6. Toutes les municipalités devraient avoir un solide programme de CSRM (capture-stérilisation-retour-maintien), plus connu sous son acronyme en anglais TNRM (trap-neuter-release-manage).
7. La clause d'interdiction d'animaux sur un bail devrait être interdite.

On peut agir tout de suite

Pendant que des usines à chiots et chatons font de l'argent en vendant des animaux non stérilisés, Bela Lugosi et Siouxsie, deux vieux chats que je connais bien, risquent de finir leurs jours dans leur foyer d'accueil parce qu'ils sont vieux. Oh, ça pourrait être pire! Au moins, Bela ne va pas mourir sur un comptoir en *stainless*, maintenu par une technicienne qu'il ne connaît pas, pendant que la vétérinaire cherche sa veine dans sa patte avant. Au moins, Siouxsie ne va pas agoniser dans une chambre à gaz, entassée parmi d'autres animaux en détresse.

Pendant qu'untel magasine un chat à l'animalerie, Jem attend son tour dans son foyer d'accueil, parce qu'elle a le défaut d'être timide. Oh, mais au moins, elle n'est pas en train de geler dehors à -30 °C. Et pendant que tu donnes de l'argent à une éleveuse pour le prochain qui naîtra, il y a des citoyennes qui ramassent des canettes vides pour soigner et stériliser les chats de personne.

Et pendant qu'on lutte pour mettre en place de nouvelles lois, on peut aussi agir sur le terrain en stérilisant des colonies de chats féraux⁴ et en trouvant des foyers pour les plus sociables d'entre eux. Et toi, veux-tu t'impliquer pour venir à la rescousse des chats de tout le monde?

Lora Zepam a dirigé le numéro 144 de la revue *Moebius* sur le thème Animaux et écrit des fanzines sur des arthropodes malaimés. Elle habite une grotte à Montréal avec des *Felidae*, un *Mustelidae* et une armée de scutigères véloces.

In memoriam



À Montréal, le 12 avril 2017, est décédée Janine «Madagne» Suppo. Elle laisse dans le deuil sa gardienne Sophy, ses compagnons Frédéric-Démon et Whitney ainsi que de nombreuses amies et admiratrices. La famille a fait une cérémonie privée lors de l'inhumation, qui a eu lieu le samedi 22 avril à Saint-Urbain.

La famille désire remercier les D^{rs} Marku, Jaramillo, McNeil et Gaudet pour les bons soins prodigués, de même que les proches pour leur soutien indéfectible lors du départ de Janine. Votre appui peut être manifesté par un don à la Fondation Po (www.fondationpo.com).

Remerciements spéciaux à Virginie S., Sophie M., Claudine P., Daniela et Dominic.

Chère Janine, tu as eu une longue vie parsemée d'obstacles, et ta résilience remarquable est inspirante pour nous toutes. La seule chose qui puisse nous apaiser est la pensée que tu as pu connaître le confort et l'amour durant tes deux dernières années de vie. Nous ne t'oublions pas. Merci pour tout.



La vétérinaire qui ne mange pas ses patients

Entrevue avec D^{re} Josianne Arbour, MV

Exerçant le métier sur la Rive-Sud de Montréal depuis 2005, Josianne Arbour a toujours su qu'elle allait être médecin vétérinaire. C'est une fois sa carrière bien entamée qu'elle est devenue végane, il y a cinq ans. Elle nous explique la réalité d'une vétérinaire végane, et pourquoi elle ne reviendra pas sur sa décision.

Véganes: Qu'est-ce qui t'a poussée à devenir végane?

Josianne Arbour: Une amie m'a prêté le livre *Le rapport Campbell*, que j'ai lu avec scepticisme, mais sans faire de dissonance cognitive. J'ai alors réalisé que le véganisme était la meilleure chose pour ma santé, puis toutes les informations présentes sur les bienfaits sur l'environnement et le bien-être animal ont fini de me convaincre.

V: *Le rapport Campbell* aborde les arguments de la santé. Étais-tu déjà convaincue par les arguments éthiques?

J A: Oui et non. Je les connaissais, mais je ne les réalisais pas. Comme la plupart des gens, je pense. Ce qui fait que je ne reviendrais jamais en arrière, c'est l'éthique animale. Je ne pourrais jamais regarder un animal dans les yeux et lui dire que le plaisir temporaire de quelques secondes que j'aurais pu avoir en le mangeant vaut toute la souffrance qu'il vit pour me l'apporter.

V: Est-ce que le fait d'être végane a une influence sur ta pratique?

J A: Non. J'ai toujours considéré mes patients comme des individus, même avant d'être végane. Malheureusement, ce n'est pas possible d'éviter d'utiliser des médicaments parce qu'ils ont été testés sur les animaux.

V: Quelle souffrance des animaux de compagnie rencontres-tu le plus souvent dans ta pratique?

J A: Il y a beaucoup de gens qui considèrent leurs animaux comme des objets qui bougent. On dit toujours « ah, c'est comme mon enfant », mais malheureusement, pour plusieurs — et pas tous, certains donneraient leur vie pour leurs animaux —, oui, c'est « mon enfant », mais jusqu'à ce que ça me coûte 500 \$, ou jusqu'à ce que j'aie à lui donner une pilule quotidiennement. Je me rappelle même d'un chat super gentil... La dame m'a dit: « Ce chat m'a sauvé la vie, il nous a réveillés quand la maison a pris en feu. » J'ai diagnostiqué chez son chat une maladie facile à traiter. Et la dame a répondu: « Ah non, on s'était dit que s'il tombait malade, on l'euthanasierait. »

V: Comment gères-tu les histoires qui brisent le cœur comme celle-là?

J A: Quand je suis sortie de l'école, je disais tout ce que je pensais. Et ça sortait assez cru. Puis, je me suis rendu compte que je n'aidais pas mes patients en faisant ça. Parce que quand les gens se sentent jugés, ils se bloquent et ne réagissent pas bien. Et parfois, tu ne connais pas toutes les raisons pour lesquelles une personne prend une certaine décision. Alors j'ai changé mon discours, j'explique toutes les options aux gens et je les aide ensuite à prendre la meilleure décision pour tous. Et parfois, quand ils ne font pas ce qu'ils doivent faire tout de suite, ils le font plus tard, quand ils ont eu le temps d'y penser. Je dirais que la grande majorité des gens veulent faire de leur mieux pour leurs animaux. Mais ils n'ont pas toujours l'argent pour tout traiter. Et en tant que vétérinaires, que ce soit en urgence ou pas, il faut constamment aider les gens à prendre des décisions. On peut très rarement faire tout ce qu'on voudrait faire comme si c'était la carte soleil [la carte d'assurance maladie au Québec] qui payait tout.

V: Que peux-tu faire en tant que vétérinaire? Tu es dans une position où tu dis à ta clientèle: «Tu paies, ou ton animal meurt.»

J A: Moi, je suis experte du plan F [quand on a épuisé les plans A, B, C, D et E]. Je pense que c'est

correct de donner une chance. Je dis toujours aux gens: « Sois honnête avec toi, regarde ce que tu peux faire, en termes d'efforts et d'argent. Si c'est suffisant pour donner une chance acceptable à ton animal, alors on y va! Sinon, il vaut mieux l'euthanasier. » Ce n'est pas souhaitable de lui donner des soins inadéquats, de dépenser de l'argent et de le faire souffrir, pour finalement arriver au même résultat, soit l'euthanasie.

V: Que penses-tu des personnes qui voient les vétérinaires comme des rapaces qui veulent juste faire de l'argent sur le dos de leur animal?

J A: J'en vois de moins en moins, surtout depuis que je travaille avec mes clients pour prendre les décisions. Je propose les options de traitement, on discute du pronostic. Et quand ils ont des doutes, je les rassure: que vous fassiez le traitement ou non, ça ne change *rien* à mon salaire.

V: Comment expliques-tu que tant de professionnel.le.s de la santé animale consomment des animaux ou endossent certaines pratiques violentes ou douloureuses?

J A: Ils ne font pas le lien. J'en parlais avec ma grand-mère de 84 ans, qui me disait « Josianne, ça n'a pas de sens que tu sois vétérinaire et que tu ne manges pas d'animaux. ». Je lui ai répondu: « Non, grand-maman, je ne mange pas mes patients. » Pour moi, ça a beaucoup de sens!

V: Quand on étudie en médecine vétérinaire ou en santé animale, il peut arriver qu'on fasse un stage dans le domaine des productions animales. Quel pourrait être l'impact sur les étudiant.e.s?

J A: Je dirais que certains cours peuvent nous désensibiliser à certaines situations. On apprend, par exemple, que durant le transport du bétail, une perte de 10 % est normale. Tout est fait pour essayer de nous convaincre que c'est correct. Heureusement, les nouvelles générations d'étudiant.e.s semblent beaucoup plus conscientisées. Il y a eu des avancées, comme l'interdiction de l'essorillement [couper les oreilles] et de la caudectomie [couper la queue]. Ce qui est en train de se développer, c'est interdire le dégriffage des chats. Les plus gros progrès chez les vétérinaires viennent des plus jeunes.

V: Selon toi, quand en aura-t-on fini avec le dégriffage?

J A: D'ici cinq à dix ans, je pense. Avant de travailler à l'urgence, j'étais toujours en conflit avec la politique de l'endroit où j'exerçais. Chaque

fois qu'un client me demandait un dégriffage, je l'informais sur ce que c'est. Un chat, ça vient avec des griffes. Si tu ne veux pas de griffes, n'aie pas de chat. Mes meubles sont tous griffés, mais mes chats vivent bien.

V: Es-tu activiste ?

J A : Oui et non. Je me suis impliquée de différentes façons. J'ai traduit des textes pour la SPCA, et j'étais membre du groupe Challenge 22+ [un défi végétarien de 22 jours]. Je fais de l'activisme en discutant avec les gens.

V: Si tu devais faire une campagne de sensibilisation, ce serait sur quel sujet ?

J A : Ce que je trouve le plus urgent, ce sont les conditions de vie des animaux de ferme. Ils sont considérés comme des objets, comme du matériel. Toute individualité leur est complètement retirée. Quand je parle de ces animaux, un de mes bons amis, qui est l'une des personnes les plus équilibrées que je connaisse, me répond : « They're just food. »

V: C'est décevant quand ça vient des gens qu'on aime, hein ?

J A : C'est difficile. Ceux qui pensent qu'on est trop sensibles n'ont aucune idée de la force de caractère que ça prend pour être végétarien et le rester. Le plus difficile, ce n'est pas de faire des changements au quotidien, c'est de vivre avec les gens autour de toi qui n'ont pas réalisé les mêmes choses. L'effort que ça demande est tellement minime par rapport aux bienfaits que tu causes pour ta santé, pour l'environnement et pour les animaux.

V: Que dirais-tu à une personne végétarienne qui voudrait devenir vétérinaire ?

J A : Plus les végétariens seront nombreux dans tous les domaines, plus ça va changer. Mais je dirais que, végétariens ou pas, les étudiant.e.s en médecine vétérinaire sont de plus en plus conscientisé.e.s au bien-être animal. À la Faculté, j'étais présidente du GPEE (Groupe pour la promotion d'un enseignement éthique), fondé par Jean-Jacques Kona-Boun. Et je dirais que même avec les animaux de ferme, durant les stages où il y a des procédures qui étaient auparavant faites sans anesthésie, sédation ou analgésie pour sauver des coûts, les étudiant.e.s disaient aux professeur.e.s que ça ne se fait pas, que ce n'est pas correct. Les jeunes professeur.e.s sont aussi plus sensibilisé.e.s.

V: Beaucoup de végétariens trouvent difficile de nourrir leurs chats avec de la viande et se tournent vers les croquettes végétariennes. Qu'en penses-tu ?

J A : Tout ce qu'on sait, c'est que le chat est un carnivore obligatoire. C'est un fait établi. S'il n'a pas tous les nutriments dont il a besoin – et aucune diète commerciale ou recette n'a fait ses preuves à ce jour –, il peut développer des problèmes de cœur ou de rétine sévères et devenir malade. Les gens ne s'en rendront pas nécessairement compte. Et si leur chat tombe malade, ils ne sauront pas nécessairement que c'est à cause de l'alimentation végétarienne. Pour moi, ça ne vaut pas la peine de mettre son animal en danger. Je considère que quand j'ai des animaux avec moi – j'ai quatre chats –, c'est mon devoir de m'assurer qu'ils ont les meilleurs soins possible. Et malheureusement, si ça inclut de leur donner de la viande, je vais leur en donner. C'est sûr que s'il y avait des compagnies qui offraient des produits à base de *roadkills* ou de viande cultivée in vitro, j'irais vers ça, absolument.

V: Comment ça se passe avec tes collègues non végétariens ?

J A : Parmi les choses les plus conflictuelles à mon travail, il y a une collecte de fonds pour une fondation pour le bien-être animal, et c'est un souper de homards. Pour moi, c'est un non-sens total de faire bouillir des animaux vivants pour ramasser des fonds pour le bien-être animal. Mais je pense que ça peut changer si les gens qui vont à ce souper demandent autre chose.

V: Pour terminer, dirais-tu que tu as confiance en l'avenir de la médecine vétérinaire ?

J A : Oui. Je pense que les étudiant.e.s montrent que ça s'en va dans la bonne direction pour ce qui est du bien-être animal.

Penny Lane, chat extraordinaire

Coline Pierré

D'aussi loin que je me souviens, j'ai presque toujours vécu en compagnie de chats. En grandissant à la campagne, j'ai grandi chez les chats. Ils passaient d'un jardin et d'une maison à l'autre, celui du voisin venait faire un tour dans notre salon tandis que le nôtre n'hésitait pas à aller s'empiffrer chez la voisine. Parfois ils mouraient et quelques mois après, un autre chat faisait son entrée dans notre vie, recueilli errant dans la rue, ou adopté chez des amis.

Campagne oblige, nous considérons les chats comme des animaux à demi sauvages et il ne venait à l'idée de personne d'agir pour les protéger. Ils vivaient la vie que leur offrait le hasard des maladies, de la génétique et des chauffards, celui de la chance et de la malchance, de la *Nature*.

Quand mon compagnon et moi avons quitté Paris pour Nantes, nous avons adopté une petite chatte grise que nous avons nommée Penny Lane. Vers l'âge de deux ans, elle s'est mise à aller mal. Vomissements, perte d'appétit et d'énergie. Après quelques visites chez le vétérinaire, nous avons découvert qu'elle souffrait d'une maladie grave et rare chez le jeune chat : l'insuffisance rénale, sans doute due à une malformation du rein. Alors nous avons acheté de la nourriture adaptée et nous lui avons donné son médicament tous les jours, nous nous sommes renseignés sur sa maladie et avons appris à repérer les premiers signes de déshydratation. Elle était malade et nous prenions soin d'elle. Par chance, nous avons les moyens de le faire.

Sa maladie m'a révélé quelque chose de la singularité de notre chatte.

Elle était cette chatte à la personnalité vive et amicale que j'aimais, cet être entêté, bavard et indépendant, cette chatte qui aimait boire au robinet de la baignoire au petit matin, marcher sur le rebord du balcon, dormir au fond des placards et dans le lavabo, se doucher, prendre le train. Elle était unique.

Entre deux crises, Penny Lane allait bien. Mais régulièrement tout se détraquait, son taux d'urée explosait, elle se déshydratait et nous devions la laisser, le cœur lourd, passer quelques jours sous perfusion chez le vétérinaire. Chaque fois le diagnostic était plus pessimiste, la rémission moins probable, chaque fois on nous préparait à sa mort imminente, et chaque fois elle retrouvait sa vigueur admirablement vite et bien.

Malgré tout, ses crises se sont petit à petit rapprochées et intensifiées, et elle est morte le 30 décembre dernier. Notre vétérinaire excentrique lui avait prédit une espérance de vie de quatre ou cinq années, tout au plus. Elle a vécu cinq ans et demi, et j'aime à croire que si elle a dépassé cette prédiction d'une légère tête, c'est grâce à son bel esprit de contradiction.

On l'a enterrée dans notre jardin au pied d'un jeune pommier. Sur la stèle en ardoise, on a écrit : Penny Lane, chat extraordinaire.

Coline Pierré est écrivaine et musicienne. Elle publie principalement des livres pour la jeunesse.

Elle n'était plus un chat dans
mon continuum de chats, elle
était Penny Lane, un individu.



Photo Katya Konioukhova

Les droits des animaux de compagnie dans le monde

L'onychechтомie, communément appelée dégriffage, est interdite depuis 2011 en **Israël**. La pratique de cette chirurgie constitue une infraction pénale susceptible d'une peine d'emprisonnement d'un an ou d'une amende de 75 000 shékels.

En **Suisse**, depuis 2008, tout animal de compagnie d'espèce sociable doit avoir des contacts sociaux appropriés avec des congénères. Ceci comprend notamment les lapins, les cochons d'Inde, les rats et même les poissons rouges.

En 2015, la Haute Cour de Delhi, en **Inde**, a déclaré illégal le commerce des oiseaux exotiques. Ces derniers ont, selon la Cour, les droits fondamentaux de vivre avec dignité, de voler dans le ciel et de ne pas être gardés en cage.

La *Convention européenne pour la protection des animaux de compagnie*, en vigueur à travers l'**Union européenne**, interdit les interventions chirurgicales visant à modifier l'apparence d'un animal de compagnie ou à d'autres fins non curatives.

Garder un chien enchaîné en permanence est interdit en **Autriche**, en **Allemagne**, en **Suisse**, ainsi que dans **une vingtaine d'États américains**, dont la Californie, le Delaware, le Nevada, l'Oregon, le Rhode Island et le Texas. La pratique est également interdite au **Nouveau-Brunswick** et en **Nouvelle-Écosse**.

Dans plusieurs grandes métropoles nord-américaines, dont **Toronto** et **San Francisco**, les chiens et chats vendus en animalerie doivent provenir de refuges.

Aux **États-Unis**, plus de vingt États interdisent aux municipalités situées sur leur territoire

d'adopter certaines formes de législation visant certaines races de chiens.

La **France**, la **Belgique** et l'**Ontario** ont tous jugé que les clauses interdisant la possession d'animaux de compagnie dans les baux résidentiels sont déraisonnables, abusives et contraires à l'ordre public. Ces clauses sont par conséquent considérées comme nulles et sans effet dans ces juridictions.

En 2016, l'**Alaska** est devenu le premier État américain à permettre aux tribunaux de tenir compte du bien-être des animaux de compagnie lors de l'attribution de leur garde dans le contexte d'instances de divorce. La législation en question prévoit également expressément la possibilité de garde partagée d'animaux.

Dix-huit États américains interdisent aux fourrières et refuges de vendre des animaux de compagnie abandonnés ou errants à des laboratoires.

En 2016, l'**État du Michigan** a adopté de la législation permettant aux refuges pour animaux d'effectuer des recherches de casier judiciaire afin de vérifier la présence d'antécédents en matière de cruauté animale avant de permettre l'adoption d'animaux.

L'**Argentine** a récemment adopté une loi interdisant les courses de lévriers. Un individu se livrant à de telles activités risque une peine d'emprisonnement variant entre trois mois et quatre ans ainsi qu'une amende de 4 000 à 80 000 pesos.

Recherche : **Maitre Sophie Gaillard**, **Cara Parisien** et **Chrystophe Letendre**.



Gâteries véganes pour chiens (ou rongeurs, ou chevaux, ou même humains)

Roxanne Proulx

Roxanne Proulx est une militante végane qui fait du prosélytisme essentiellement par le ventre. Elle a travaillé chez Crocx, petite entreprise québécoise qui fabrique des gâteries végétariennes pour les chiens, et cuisine maintenant pour un service de traiteur.

Ingrédients

1 tasse farine de riz
(ou plus au besoin)
2 bananes bien mures,
écrasées
¼ tasse beurre d'arachide naturel,
crémeux
2 c. à s. huile de coco, ramollie
2 c. à s. graines de lin moulues

- 01 Préchauffer le four à 325 °F.
- 02 Bien mélanger tous les ingrédients, jusqu'à obtention d'une boule de pâte malléable mais non collante. Ajouter de la farine au besoin.
- 03 Rouler la pâte à environ 1,5 cm d'épaisseur.
- 04 Couper les portions à l'emporte-pièce ou au couteau, et déposer sur une plaque.
- 05 Enfourner pendant 30-35 minutes.
- 06 Laisser refroidir une heure, de préférence sur une grille.
- 07 Conserver dans des contenants hermétiques jusqu'à 10 jours à température ambiante. La réfrigération peut altérer la texture.

Photo Kéven Poisson

Type pitbull

Katya Konioukhova

Les inspecteurs ont commencé à circuler dans les parcs à chiens. Je me suis fait arrêter pour la première fois en dix ans pour une vérification de médaille de la ville. Mon chien d'à peine 4,5 kg n'a jamais été capable de faire peur à qui que ce soit. À part avoir peur de recevoir une amende, je n'avais donc rien à craindre, ce qui n'est pas le cas de beaucoup de gens. Un maître-chien approuvé par la Ville évalue votre animal selon une liste de 20 critères : si le vôtre répond à 15 des 20 caractéristiques, il portera l'étiquette « type pitbull », peu importe les résultats de son test d'ADN.

Camille et Chula

« Ce n'est pas nécessairement un stéréotype de pitbull qu'on voit partout. Même le pitbull peut être élané, fin. Un des critères, c'est d'avoir les oreilles courtes [et coupées]. N'importe quel chien peut avoir les oreilles coupées. »

Chula me prouve dès les premières minutes de notre promenade qu'elle est une chienne exemplaire, probablement le plus calme des chiens que j'ai pu rencontrer. Elle s'entend bien avec les autres chiens et les enfants. Camille me dit : « On aurait pu croire que c'est l'âge [elle a dix ans],

mais elle a ce caractère depuis qu'elle est petite. » Camille me dit que Chula fait au moins une heure d'exercice par jour, et elle est habituée à fréquenter des gens et vivre différentes situations. C'est pour ça qu'elle n'a jamais eu de problèmes de comportement. « C'est une question d'éducation, pas de race », ajoute Camille.

Camille est très engagée dans la lutte contre la discrimination canine, et on peut dire que Chula est une bonne porte-parole de la cause, apparaissant parfois dans les médias.

Photos Katya Konioukhova



Marie, Jackson et Gisèle

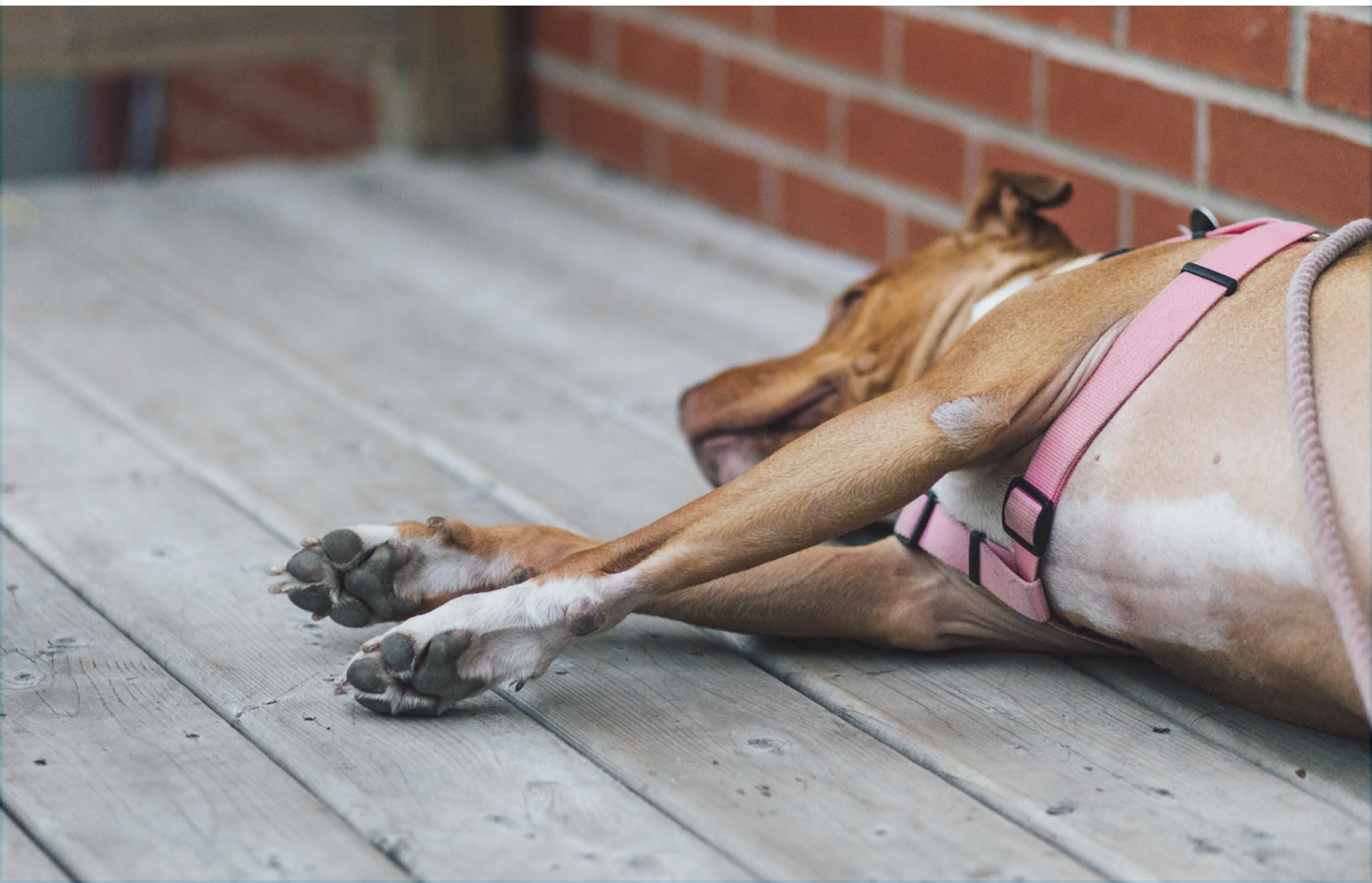
Marie vit avec deux pitbulls, Jackson et Gisèle. Un calme, l'autre moins. En fait, Gisèle est un mâle pas mal musclé. Et son harnais rose pâle ne lui donne pas une allure plus douce, contrairement à Jackson. Hyperactif et anxieux, Gisèle est en entraînement depuis cinq ans. « Un bébé pas pire brisé de la SPCA », selon Marie. Mais hors de question d'abandonner : c'est un membre de la famille, et il consulte des entraîneurs canins.



Marc-André et Elphie

Deux jours avant de photographier Elphie, Marc-André m'apprend qu'il vient de recevoir une attestation selon laquelle sa chienne présente moins de 15 critères et est donc exemptée des restrictions, même si elle a 50 % des gènes d'un American Staffordshire Terrier, selon son test d'ADN. Il lui manque la musculature particulière pour être vue comme telle.

Elphie est la première chienne de Marc-André. Il l'a adoptée en Ontario, où une législation visant des races particulières (LRP, ou BSL, pour *breed-specific legislation*) est en vigueur depuis 2005. (Depuis, le nombre de morsures dans la province n'a pas diminué.) Âgée de quatre ans, Elphie a dû attendre jusqu'à deux ans pour avoir droit à son premier foyer.



La passion de Rubie

Parmi les municipalités du Lac-Saint-Jean, certaines interdisent les pitbulls, mais pas toutes. À Alma, il n'y a pas de législation sur les races, et c'est pourquoi il y a beaucoup de chiens de type pitbull qui se retrouvent au refuge La passion de Rubie.

Gaspar est arrivé de Montréal avant les fêtes. Selon les informations que le refuge a reçues, il a vécu les trois quarts du temps dans une cage souillée d'excréments et d'urine, à la suite de quoi il a développé des problèmes de peau et de comportement. Il avait si peur qu'il en devenait agressif. Le personnel du refuge a beaucoup travaillé avec Gaspar et estime qu'il pourrait être rééduqué et trouver une famille en un an.





Les pages 102 à 105
contiennent des
images difficiles.

Passez à la page 106 si
vous préférez ne pas voir
la souffrance animale.





Fondée en 2015 à Montréal, l'Association Terriens est un regroupement abolitionniste qui lutte contre l'exploitation animale sous toutes ses formes, essentiellement en organisant des actions directes comme des manifestations et des vigiles. Ses membres participent à la Marche pour la fermeture des abattoirs et à la Journée mondiale pour la fin du spécisme, en plus de manifester régulièrement pour la libération des chevaux de calèche, de faire des vigiles devant des abattoirs, et de saboter des événements tels des rodéos ou la course aux cochons graissés de Sainte-Perpétue. L'Association Terriens travaille également dans l'ombre en prenant des images dans des fermes d'élevage, des foires agricoles, des encans ou des spectacles afin de documenter la réalité de l'exploitation animale au Québec. À celles et ceux qui croient naïvement que « c'est pas comme ça chez nous », l'Association Terriens pourra malheureusement mais concrètement leur prouver que c'est faux.



Photos Christelle Baccigotti



Photos Christelle Baccigotti





DOCUMENTS

archives,
philosophie,
histoire

Photo Jo-Anne McArthur

La madeleine retrouvée

Sur l'éclosion de la pâtisserie végétale française

Amélie Escourrou

Il y a quelques années, avant de devenir végane, j'ai vu au théâtre un spectacle qui m'a beaucoup marquée : *À chacun sa madeleine* ! Marc Fayet, seul en scène, y évoquait des souvenirs d'enfance (les siens et ceux d'autres personnes) liés à la dégustation de pâtisseries.

Il y avait, par exemple, les biscuits à la noix de coco, symbole éternel d'une grand-mère disparue, ou encore le détour fait lors d'un voyage professionnel pour retrouver une vieille pâtisserie de village toujours ouverte malgré les années. Et, bien sûr, tout cela se terminait avec la lecture du passage de la madeleine de Proust. Le spectacle était organisé en partenariat avec la fameuse Pâtisserie des Rêves. On vous remettait à l'entrée une boîte contenant six délicieuses créations sucrées. Le jeu consistait à les déguster tous ensemble, assis

dans le noir, lorsque celles-ci étaient tour à tour évoquées par le comédien. Autant vous dire que l'émotion était à son comble. Car oui, au pays des plus de 350 spécialités sucrées, on a tous une madeleine.

Et autant il est assez aisé, lorsqu'on devient végane, de visualiser la part de souffrance qui se cache derrière un bœuf bourguignon, autant il est difficile (et compliqué à comprendre pour l'entourage) d'accepter que la douce petite madeleine sucrée et réconfortante est, elle aussi,





Photos Winkelmann

problématique. Mais on s'y fait et on finit par trouver des alternatives véganes. Des recettes sucrées circulent sur le net et dans les livres ; or, étonnamment, elles sont le plus souvent d'inspiration anglo-saxonne. Et dans les restaurants véganes, même constat : à Paris, pas une table végétale qui n'ait à sa carte un cookie ou un *carrot cake*. Mais au pays des pâtisseries stars, qui font déguster leurs macarons au monde entier, plus possible pour un végane d'entrer dans une pâtisserie (que l'on trouve pourtant à chaque coin de rue ou de village ici...).

L'éveil des pâtisseries véganes

Heureusement, les choses ont totalement changé (à Paris en tout cas) lorsqu'en avril dernier, Bérénice Leconte, ancienne chef pâtissière du célèbre restaurant Gentle Gourmet, a ouvert VG Pâtisserie, la première pâtisserie fine française entièrement végétale. Dès son jour d'ouverture et durant les premières semaines, VG Pâtisserie a vu à sa devanture une queue interminable de gourmands interloqués. Car oui, tout le monde voulait savoir ce qu'on y trouvait réellement dans cette pâtisserie d'un nouveau genre. Et le moins que l'on puisse dire, c'est que nous n'avons pas été

Surtout, de véritables classiques de la pâtisserie française avaient leur version végane : le paris-brest, le saint-honoré, l'opéra, le fraisier et même les éclairs !

décus : les vitrines débordaient de macarons, de toutes sortes de viennoiseries, de flans. Surtout, de véritables classiques de la pâtisserie française avaient leur version végane : le paris-brest, le saint-honoré, l'opéra, le fraisier et même les éclairs ! Une offre totalement inédite et surréaliste pour un végane français. depuis longtemps privé de ces saveurs. Résultat, tous les clients passant en caisse avaient à peu près la même commande : un gâteau de chaque afin de pouvoir tout tester ainsi que le livre de pâtisserie de Bérénice.

Car en plus de nous redonner accès à ces merveilleuses pâtisseries, Bérénice nous a fait un inestimable cadeau. Elle nous dévoile ses recettes dans un livre qui marquera l'histoire de la cuisine végétale : *Pâtisserie vegan* (La Plage, 2017). En le parcourant, on découvrirait enfin comment réaliser une crème au beurre (à la margarine, bien sûr), une crème mousseline ou diplomate, ou encore des biscuits à la cuillère ! Et le plus renversant : les recettes sont plus simples que leurs versions traditionnelles. En effet, comme l'explique le chef pâtissier Michaël Bartocetti, « en pâtisserie végétale, la manière de construire est différente. Le plus dur est de trouver la recette, mais au final, il y a moins de gestes. Pour un biscuit végane, on met tous les ingrédients dans le batteur en même temps, par exemple. »

Au palace le Shangri-La, où il exerce, Michaël propose lui aussi quotidiennement depuis deux ans un *tea time* de haute volée entièrement végétal. Il est, avec Bérénice Leconte, un des pionniers et défricheurs de la pâtisserie végétale française. Bien sûr, ce *tea time* est un moment de grand luxe qui n'est pas accessible à toutes les bourses. Mais on doit à Michaël, qui dispose de conditions exceptionnelles de travail et de recherche, de magnifiques créations : un mont-blanc d'anthologie, une délicieuse version du désuet entremets calisson et surtout un *pavlova* (dessert à base de meringue) sublissime. Car évidemment, sur ce point-là, Bérénice et Michaël sont unanimes : le plus dur à remplacer, ce sont les œufs.

En effet, la pâtisserie française est très technique et entièrement basée sur les produits d'origine animale. On a beau chercher dans les archives, aucune recette traditionnelle n'est spontanément végane. Or, si l'on sait depuis un moment comment remplacer le lait, la crème et le

beurre par leurs équivalents végétaux, les blancs d'œuf battus en neige restaient irremplaçables. Mais tout a changé fin 2014 grâce à la découverte du blogueur français Joël Roessel de la surprenante capacité de l'aquafaba (le jus de cuisson des pois chiches) à monter en neige comme des blancs d'œuf. Tout un pan de la pâtisserie traditionnelle jusqu'ici inaccessible s'ouvrait ainsi au végétal, permettant aux pâtissiers, souvent formés à l'école de la rigueur où la moindre erreur de pesée compromet totalement la recette, de retrouver des codes familiers pour découvrir cette nouvelle façon de pâtisser.

Et si Bérénice Leconte et Michaël Bartocetti sont à l'origine de la plupart des créations de pâtisserie végétale française, aujourd'hui d'autres grands noms commencent à leur emboîter le pas. Et comme souvent sur le chemin d'une vie plus éthique, ce sont les rencontres aussi qui font bouger les choses. Ainsi, après une discussion impromptue avec le moine bouddhiste et défenseur de la cause animale Matthieu Ricard, Hugues Pouget, le célèbre pâtissier de chez Hugo & Victor, a proposé à Noël dernier des buches entièrement véganes et il est en train de travailler sur une offre végane plus permanente. Une petite révolution aussi chez le glacier le plus célèbre de France : après avoir découvert la maison de jus et snacks véganes Nubio, Lionel Berthillon vient de lancer sa première glace végétale à base de lait d'amande et de dattes.

On ne peut que se réjouir de cette soudaine ouverture au mode de vie végane qu'est en train d'opérer la pâtisserie française, rouvrant ainsi la porte du placard à gourmandises (et à émotions) à un grand nombre d'entre nous. Car, si bien souvent devenir végane est un choix éthique impliquant une remise en question de l'ordre établi et, la plupart du temps aussi, de notre éducation, il demeure bien agréable de renouer parfois avec ses racines. Mais des racines « guéries » et saines. Alors longue vie aux madeleines végétales.

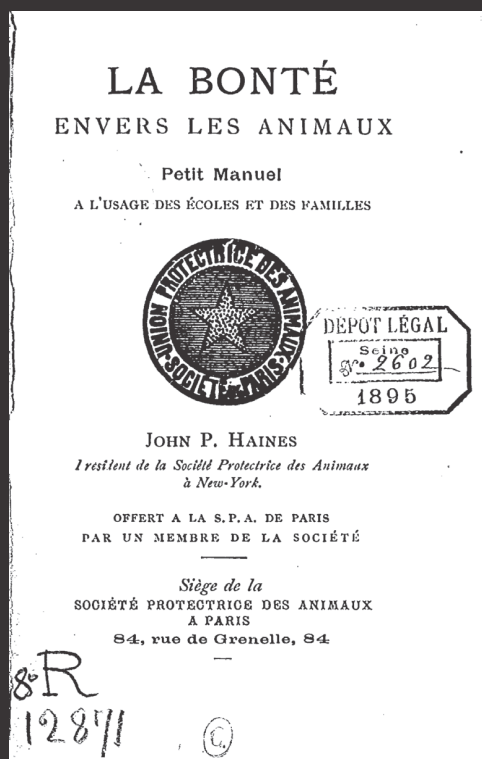
Amélie Escourrou est une comédienne française. Elle partage ses adresses sur le site de lifestyle végane citizenv.paris et présente le programme *Le frigo sans animaux*.

La bonté envers les animaux (1895)

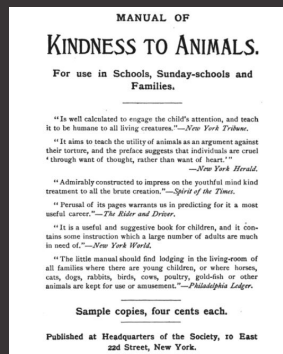
Rachel Couture

Deux ans après la parution de *Kindness to Animals* (1893)¹ aux États-Unis, Frances A. Moulton offre la traduction française à la Société protectrice des animaux (SPA) de Paris. L'American Society for the Prevention of Cruelty to Animals (ASPCA), alors présidée par John Peter Haines, salue ce travail de diffusion transatlantique dans le mensuel de son association².

Construit sous forme de questions-réponses, le manuel s'inscrit dans le droit fil des publications pédagogiques, empreintes du christianisme ambiant et destinées à enseigner la compassion aux enfants. Il n'est donc pas étonnant qu'il ressemble à un *Petit Catéchisme* adapté aux écoles du dimanche anglo-saxonnes. Si cet imprimé prône la bonté envers toutes les espèces animales (jusqu'aux fourmis), il est loin de promouvoir le véganisme, ni même le végétarisme. Il s'agit de prévenir la cruauté envers les animaux en inculquant le respect de ces derniers aux adultes en devenant. Cette orientation largement adoptée par les SPA américaines connaît un véritable âge d'or au tournant du XX^e siècle avec la prolifération de publications, comme la série d'affiches *Be Kind to Animals*³.



- 1 American Society for the Prevention of Cruelty to Animals, *Kindness to Animals: A Manual for Use in Schools and Families*, New York, ASPCA, 1893, 53 p.
- 2 American Society for the Prevention of Cruelty to Animals, « La Bonté envers les animaux », *Our Animal Friends: An Illustrated Monthly Magazine*, vol. 22, septembre 1894-août 1895, New York, ASPCA, p. 285.
- 3 Marion S. Lane et Stephen L. Zawistowski, *Heritage of Care. The American Society for the Prevention of Cruelty to Animals*, Westport, Praeger, 2008, p. 130. Bernard Unti et Bill DeRosa, « Humane Education Past, Present, and Future », dans D. J. Salem & A. N. Rowan (dir.), *The state of the animals II*, Washington, Humane Society Press, 2003, p. 27-50.



Extraits⁴

Préface

Ce petit Manuel sur la Bonté envers les Animaux est publié par la Société protectrice des Animaux dans un but pratique.

L'expérience de la Société a convaincu l'auteur que la cruauté existe plutôt par ignorance que par intention mauvaise. Le peuple est cruel, plutôt par manque d'idée que par manque de cœur.

Ceci est surtout vrai pour les enfants. Ils ne se rendent pas bien compte que les animaux peuvent souffrir tout autant que les humains. Leur enseigner que toute

**L'expérience de la
Société a convaincu
l'auteur que la cruauté
existe plutôt par
ignorance que par
intention mauvaise.
Le peuple est cruel,
plutôt par manque
d'idée que par
manque de cœur.**

créature vivante est apte à la douleur, les habituer à la pratique de l'humanité, tel est le but de ce Manuel.

On remarquera qu'il ne contient que très peu d'enseignement abstrait. Le but de l'auteur est de diriger l'attention des enfants vers les créatures qu'il connaît, et à attirer son intérêt sur les choses qui appartiennent à la sphère de sa propre expérience. S'il apprend l'humanité envers ces créatures et ce qui les concerne, il ne sera jamais inhumain envers les autres créatures, ni en aucune manière.

L'utilité de ce Manuel, dépendra en grande partie de l'intérêt et de l'intelligence du maître, et nous recommandons à tous les maîtres qui l'emploieront, ces deux brèves suggestions.

1. Les réponses aux questions n'ont pas besoin d'être apprises par cœur, elle n'existent que comme guides pour aider l'enfant à penser pour lui-même sur le sujet spécial des leçons.

2. Le but du maître doit être le même que celui de l'auteur, c'est-à-dire, intéresser les enfants et engager leur intelligence à l'étude de l'humanité. Donc il devra éclaircir et illustrer le sujet de chaque leçon par des observations et des anecdotes de son propre fonds, afin que l'idée première de ce manuel se trouve développée et agrandie par l'enseignement et le savoir d'un professeur vivant et parlant.

Si ses deux suggestions sont suivies, il est à présumer que quelques minutes chaque semaine, consacrées à l'étude pratique de l'humanité envers les créatures de Dieu, donneront bientôt un résultat appréciable de bien, en même temps qu'elles seront une source de vif plaisir pour les enfants eux-mêmes.

John P. Haines
Président

4 Extraits de John Peter Haines (1851-1921), *La bonté envers les animaux: petit manuel à l'usage des écoles et des familles*, Paris, Société protectrice des animaux, 1895, 52 p. La transcription est fidèle à l'édition française originale. Elle conserve les fautes d'orthographe et les erreurs de ponctuation. Seule l'accentuation a parfois été modifiée par souci de lisibilité.

Q — Si une personne ne traite pas les créatures vivantes de Dieu avec soin et bonté, quelle sorte de personne sera-ce ?

R — Ce sera une personne cruelle.

Q — Dites-moi encore une autre différence entre les plantes et les animaux ?

R — Les animaux peuvent sentir et les plantes ne ressentent pas comme les animaux.

Q — Que voulez-vous exprimer quand vous dites que les animaux peuvent sentir ?

R — Ils peuvent ressentir du plaisir et endurer de la douleur.

IV

Q — À qui appartiennent toutes les créatures vivantes ?

R — Elles appartiennent toutes à Dieu.

Q — N'y en a-t-il pas quelques-unes nous appartenant ?

R — Oui, un grand nombre d'entre elles.

Q — Si elles appartiennent toutes à Dieu, comment peuvent-elles aussi nous appartenir ?

R — Parce que Dieu les a créées pour notre usage.

Q — Si votre père vous prêtait son couteau, comment voudrait-il que vous en fassiez usage ?

R — Il voudrait que nous nous en servions soigneusement, de manière à ne pas le lui détériorer.

Q — Et s'il vous prêtait son cheval, comment voudrait-il que vous vous en serviez ?

R — Il s'attendrait à ce que nous le traitions avec douceur, de manière à ne pas lui faire de mal.

Q — Comment Dieu s'attend-il à ce que nous traitions les créatures vivantes qu'il nous a données pour notre usage ?

R — Il s'attend à ce que nous les traitions avec soin et bonté.

Q — Si une personne ne traite pas les créatures vivantes de Dieu avec soin et bonté, quelle sorte de personne sera-ce ?

R — Ce sera une personne cruelle.

Q — Qu'est-ce que Dieu pense des personnes cruelles qui abusent des créatures vivantes que Dieu leur a données pour leur usage ?

R — Il les trouve très méchantes. Dieu hait la cruauté.

V

Q — Nommez-moi quelques-uns des animaux qui travaillent pour l'humain ?

R — Les chevaux, les ânes, les chiens, les bœufs, les chameaux, les dromadaires, les éléphants.

Q — Quand nous avons besoin d'humains pour faire notre travail, comment les obtenons-nous ?

R — Nous les engageons et nous leur payons des gages.

Q — Si nous les engageons et si nous ne leur payons pas de gages, comment agirions-nous ?

R — Nous agirions malhonnêtement, parce que nous abuserions d'eux.

Q — Si nous les faisons trop travailler, ou pendant une durée trop longue, comment agirions-nous ?

R — Nous agirions cruellement.

Q — Payons-nous des gages aux animaux qui travaillent pour nous ?

R — Non, mais nous devons leur donner une bonne nourriture, les abriter et les traiter avec douceur.

Q — Si nous les faisons trop travailler, comment agissons-nous ?

R — Cruellement.

Q — Si nous ne leur donnons pas de bonne nourriture, si nous ne les abritons pas et si nous ne les traitons pas avec douceur, comment agissons-nous ?

R — Nous agissons injustement, parce que nous ne leur donnons pas ce qui leur est dû, cruellement parce que nous les faisons souffrir.

[...]

XLV

Q — Devons-nous être bons seulement pour les animaux apprivoisés que nous avons autour de nous ?

R — Non, nous devons être bons pour toutes les créatures vivantes.

Q — Nommez-moi quelques jolies créatures que nous n'apprivoisons pas ?

R — Le rouge-gorge, le pinson, et autres oiseaux sauvages.

Q — Ces oiseaux restent-ils avec nous toute l'année ?

R — Non, quelques uns partent pendant l'hiver pour un climat plus doux, et reviennent vers nous l'été.

Q — Si nous désirons qu'ils nous reviennent comment devons-nous les traiter ?

R — Nous ne devons jamais les déranger, ni eux, ni leurs nids.

Q — Comment pouvons-nous nous les attacher ?

R — En les nourrissant de miettes de pain.

Q — À quoi peuvent nous servir ces gentils oiseaux ?

R — À nous charmer, parce que quelques uns sont très beaux et d'autres chantent très bien.

Q — À quoi sont-ils utiles ?

R — Ils détruisent des milliers d'insectes qui dévoreraient nos arbres et nos fruits.

Q — Si des garçons jetaient des pierres à ces oiseaux, comment agiraient ils ?

R — D'une façon cruelle et ridicule parce qu'ils chasseraient ces oiseaux.

[...]

XLVIII

Q — Que dit la Bible de la fourmi ?

R — Elle dit : « Et toi fainéant, va vers la fourmi, considère-la et deviens sage. »

Q — Si nous ne leur donnons pas de bonne nourriture, si nous ne les abritons pas et si nous ne les traitons pas avec douceur, comment agissons-nous ?

R — Nous agissons injustement, parce que nous ne leur donnons pas ce qui leur est dû, cruellement parce que nous les faisons souffrir.

Q — Qu'est-ce qu'un fainéant ?

R — C'est une personne paresseuse qui n'aime pas à travailler.

Q — Pourquoi les personnes paresseuses doivent-elles prendre des leçons de la pauvre petite fourmi ?

R — Parce que la fourmi est travailleuse.

Q — Pourquoi la fourmi est-elle si travailleuse ?

R — Parce qu'elle travaille l'été pour s'amasser de la nourriture pour l'hiver.

Q — Doit-on marcher sur une fourmi quand on peut l'éviter ?

R — Non, nous n'aimerions pas qu'un grand géant pose son pied sur nous et nous écrase.

Q — Quelquefois on rencontre une fourmilière d'où les fourmis entrent et sortent, peut-on fouler aux pieds cet endroit ?

R — Non, nous n'aimerions pas qu'un géant renversât notre maison et nous ensevelît sous ses décombres.

Q — Croyez-vous que Dieu ait souci d'un insecte aussi petit que la fourmi ?

R — Oui, parce que s'il n'en avait pas souci, il ne l'aurait pas créé.
[...]

L

Q — Si Dieu aime la miséricorde et désire que tous les humains soient miséricordieux, quel est notre devoir ?

R — C'est notre devoir de montrer de la compassion nous-mêmes et d'essayer d'éveiller la compassion dans les cœurs des autres.

Q — Si nous voyons commettre des actes cruels, que devons-nous faire ?

R — Nous devons toujours essayer de les empêcher.

Q — Quand les personnes commettent des cruautés, est-ce toujours avec le désir d'être cruelles ?

R — Non, c'est souvent parce qu'elles ne réfléchissent pas à ce qu'elles font.

Q — Quand nous voyons des personnes qui sont cruelles sans le savoir, que devons-nous faire ?

R — Nous devons essayer de leur montrer l'inhumanité de ce qu'elles font.

Q — Quand des personnes sont cruelles en connaissance de cause, que doit-on faire ?

R — On doit les punir et les empêcher d'être cruelles.

Q — N'y a-t-il pas quelques lois qui protègent les animaux contre les traitements cruels ?

R — Oui, il y a de bonnes lois qui empêchent la cruauté, et qui punissent les personnes cruelles.

Q — N'y a-t-il pas une Société pour protéger les animaux contre la cruauté ?

R — Oui, elle est appelée « la Société Protectrice des Animaux ».

Q — Donnez-moi trois bonnes raisons pour lesquelles les personnes compatissantes doivent appartenir à cette Société ?

R — Parce que c'est essayer de faire la volonté de Dieu sur la terre comme elle est faite au Ciel, parce que c'est essayer de rendre les humains miséricordieux comme leur Père qui est aux cieux est miséricordieux, et parce que c'est protéger les créatures souffrantes de Dieu qui ne peuvent se protéger elles-mêmes.

Faut-il abolir le véganisme ?

Entrevue avec Valéry Giroux

Martin Gibert

Valéry Giroux est d'abord mon amie. Elle est aussi juriste, docteure en philosophie, activiste et super brillante. Au Québec, elle est la toute première à avoir consacré une thèse doctorale à la question des droits fondamentaux des animaux. C'est en bonne partie grâce à elle que je suis devenu végane. Elle publie cet automne le « Que sais-je ? » sur le véganisme (avec Renan Larue) ainsi qu'une monographie chez L'Âge d'Homme. J'ai saisi l'occasion pour lui poser quelques questions délicates.



Photo Noémie Leboeuf | Retouche Véganes magazine

Martin Gibert — Qu'est-ce qui t'a amenée à écrire *Contre l'exploitation animale*?

Valéry Giroux — Au départ, je dirais que c'est une question très simple. Je me suis demandé s'il était juste que les êtres humains soient les seuls à posséder les droits les plus fondamentaux de la personne. Pour y répondre, je pars dans mon livre de deux idées principales. D'abord, je m'intéresse au grand principe de justice selon lequel les cas semblables doivent être traités de manière identique. Ce principe formel d'égalité, qui s'oppose à la discrimination arbitraire, n'est pas du tout controversé ; il se trouve même au fondement de nos meilleures théories de la justice. Ensuite, j'examine la nature et surtout la fonction des droits. Je montre que c'est la théorie selon laquelle ces droits visent à protéger les intérêts de leurs titulaires qui est la plus plausible.

MG — Que se passe-t-il lorsqu'on joint ces deux idées?

VG — Cela nous conduit directement au principe d'égale considération des intérêts. En effet, si on applique le principe d'égalité aux intérêts que les droits individuels les plus fondamentaux servent à protéger, on est forcé de reconnaître que les intérêts semblables, qu'ils appartiennent à des êtres humains ou à d'autres animaux, doivent être protégés par les mêmes droits.

Les intérêts fondamentaux des êtres sensibles

MG — Dans ton livre, tu t'intéresses plus particulièrement au droit de ne pas être torturé, à celui de ne pas être tué et à celui de ne pas être asservi (ou exploité).

VG — C'est bien ça. En fait, j'étudie à tour de rôle les intérêts de base que ces droits servent à protéger et je me demande s'ils sont l'apanage de l'humanité. Je remarque d'abord que tous les êtres capables de ressentir la douleur ou la souffrance ont intérêt à l'éviter. Si on applique le principe de l'égale considération des intérêts, il faut alors reconnaître que tous ces êtres, qu'ils soient humains ou autres qu'humains, devraient jouir du même droit à la sécurité physique et psychologique.

MG — Qu'en est-il de l'intérêt à vivre?

VG — Tous les êtres capables d'éprouver du plaisir perdent, en mourant, l'occasion de vivre les expériences agréables qu'ils auraient vécues s'ils étaient restés en vie. Tous ont, par conséquent, intérêt à ne pas être tués et méritent, me semble-t-il, de jouir du droit à la vie.

MG — Tu parles aussi d'un intérêt à être libre?

VG — Oui. Je pense que tous les êtres capables d'agentivité (ou de préférences, ou

**Tous les êtres capables
d'éprouver du plaisir
perdent, en mourant,
l'occasion de vivre les
expériences agréables.**



d'intentionnalité) ont généralement intérêt à faire ce dont ils ont envie sans contrainte. Si la liberté est interprétée comme la possibilité d'agir comme on le veut, alors tous ces animaux ont intérêt à être libres et devraient également profiter du droit à cette liberté. J'ajouterais que si la liberté est plutôt comprise comme l'absence de domination (ce que les philosophes appellent la liberté au sens républicain), alors cela implique que tous les animaux sensibles ont non seulement le droit de ne pas subir de contrainte, mais aussi celui d'être traités comme des égaux, c'est-à-dire comme des « personnes » en bonne et due forme.

MG — Que faut-il en conclure selon toi ?

VG — Il faut en conclure que, pour éviter la discrimination arbitraire, nous avons au moins l'obligation d'étendre à tous les êtres sensibles – ceux qui sont subjectivement conscients et qui se soucient de ce qui leur arrive – les droits les plus fondamentaux de même que le statut moral et juridique de personne. À la suite de la philosophe italienne Paola Cavalieri qui m'inspire beaucoup, je pense que les droits humains n'ont rien de proprement « humain ».

Définir le véganisme

MG — Dans ton entrée « Véganisme » de *L'Encyclopédie philosophique*, tu définis la notion comme le mode de vie qui consiste à éviter le plus possible les produits et services ayant nécessité l'exploitation d'un animal. Cette définition fait-elle consensus ?

VG — Elle correspond à peu près aux définitions qui faisaient récemment leur entrée dans les grands dictionnaires comme le Hachette, le Larousse et Le Robert. Donc, je dirais en gros que oui, cette définition est relativement consensuelle. Et elle présente l'avantage d'être concise. Elle va à l'essentiel.

MG — Pourtant, tu remarques qu'elle échoue à décrire le mode de vie des gens qui se disent végétariens pour des raisons de santé ou pour des raisons écologiques, notamment.

VG — C'est vrai. Une personne animée par des motivations prudentielles (c'est-à-dire par son intérêt personnel) n'aura pas de raison d'éviter tous les aliments d'origine animale puisque certains sont plutôt bons pour la santé humaine. Et elle n'aura certainement aucune raison d'éviter de porter du cuir.

MG — N'est-ce pas la même chose pour l'individu qui ne se soucierait que de l'environnement ?

VG — Oui, cet individu n'aurait sans doute aucune bonne raison d'éviter les spectacles du cirque, par exemple. Le véganisme offre certainement des avantages pour la santé et pour l'environnement, mais il ne peut pas s'appuyer sur ces seules considérations.

MG — Mais cette définition pose un autre problème...

VG — Effectivement, elle ne rend pas non plus exactement compte des raisons qui relèvent de l'éthique animale, soit les raisons qui animent la plupart des véganes. C'est que l'appartenance



Au temps de la préhistoire
Illustration Amélie Tourangeau

au règne animal n'est pas en soi un critère moralement pertinent. Pas davantage que ne l'est l'appartenance à l'espèce humaine (ce que prétendent les anthropocentristes). C'est plutôt la sensibilité qui me semble compter le plus d'un point de vue moral : c'est à partir du moment où un individu peut subir un tort consciemment que son exploitation est condamnable. Le véganisme gagnerait en rigueur s'il était défini comme le mode de vie consistant à éviter les produits et les services issus de l'exploitation d'animaux sensibles. Cela dit, il faut encore arriver à savoir quels animaux sont sensibles, ce qui est loin d'être évident...

MG — Comment vois-tu l'état actuel du débat sur les animaux ?

VG — L'anthropocentrisme a toujours fait l'objet de sévères critiques. Mais c'est encore plus vrai depuis 40 ans, avec l'essor de l'éthique animale comme champ de recherche en philosophie morale. L'opposition entre humanocentristes et animalistes est donc bien connue et il me semble qu'en ce qui a trait aux arguments philosophiques, les défenseurs des animaux ont montré qu'ils ou elles ont raison ; ils ou elles ont, si j'ose dire, « gagné » le débat. Et on peut en dire tout autant de celles et ceux qui sont véganes par souci moral ou par souci de justice envers les animaux. Je pense que ces véganes font souvent preuve de plus de courage, de solidarité et de cohérence que celles et ceux dont le mode de vie en général et les choix alimentaires en particulier ne sont pas influencés par des convictions idéologiques.

MG — Mais n'y a-t-il pas des objections internes, des objections au véganisme soulevées par des défenseurs des animaux eux-mêmes ou elles-mêmes ?

VG — Oui, c'est même un sujet qui m'intéresse beaucoup. Aujourd'hui, les activistes qui promeuvent le véganisme doivent répondre à des critiques provenant non plus seulement du camp des suprémacistes humains, mais également de celui des partisans de la libération animale (ou des antispécistes). On trouve de plus en plus de gens qui sont eux-mêmes véganes, mais qui s'inquiètent néanmoins de constater qu'on parle davantage d'un mode de vie éthique que d'égalité animale ou de droits des animaux. Leurs objections, me semble-t-il, doivent être prises très au sérieux par celles et ceux qui, comme moi, promeuvent le véganisme pour libérer les animaux.

L'efficacité du boycott en question

MG — Dans ce cadre, justement, qu'appelle-t-on l'objection de l'inefficacité ?

VG — Les véganes supposent qu'en refusant de consommer des produits d'origine animale, des animaux seront épargnés. Collectivement, bien sûr, nos choix de consommation affectent la production d'animaux pour l'alimentation humaine. Si tout le monde était végane, le nombre d'animaux exploités pour des fins humaines diminuerait dramatiquement. Mais certains craignent que nos gestes pris individuellement n'aient aucun



L'argument des canines
Illustration Amélie Tourangeau

effet bénéfique pour les animaux sensibles. L'idée est que le marché est si complexe et qu'il y a tant de gaspillage à chacun des maillons de la chaîne d'approvisionnement qu'une toute petite variation de la demande n'a pour ainsi dire aucune chance réelle d'influencer la production.

MG — Bref, la stratégie du boycott ne marcherait pas ?

VG — C'est en effet ce qu'on pourrait craindre. Pour répondre à cette objection, des chercheurs ont fait remarquer qu'il y a bien un seuil à partir duquel le nombre N de poulets achetés aura une influence sur le nombre d'animaux exploités. On peut imaginer que si N poulets de moins sont vendus ce mois-ci, un éleveur réduira sa production en conséquence : il produira N poulets de moins que prévu. Mon refus d'acheter un poulet au supermarché a donc $1/N$ chances d'affecter la production d'oiseaux destinés à souffrir et à mourir pour l'alimentation humaine. Plus N est petit, plus mon geste aura des chances d'avoir un effet sur la production, bien sûr. Sauf qu'à l'inverse, plus N est grand, plus l'effet (le nombre d'oiseaux épargnés) que mon geste risque d'avoir sera important ! J'aurais donc de bonnes raisons d'éviter d'acheter un poulet, et ce, que N soit petit ou grand : en toute circonstance, j'aurais chaque fois 100 % de chances d'épargner un animal.

MG — Autrement dit, chaque fois qu'on se retient d'acheter un poulet, on permet en moyenne qu'un poulet de moins ne soit produit ?

VG — C'est ce qui a été défendu, oui. Sauf que, selon le philosophe américain Mark Budolfson notamment, même si un acte de consommation

individuel avait une chance considérable d'avoir un effet sur la production (ce qui, selon lui, n'est pas du tout le cas), nous n'aurions aucune bonne raison de penser que cet effet serait important. Il en conclut que ce n'est pas parce qu'on reconnaît l'importance d'éviter de causer des torts aux animaux qu'on a l'obligation morale d'être végétarien !

MG — Alors, tu veux dire qu'on se prive pour rien ?

VG — Cette objection est troublante, bien sûr. Mais il me semble qu'une meilleure manière de comprendre tout ça rétablit notre devoir d'adhérer au végétarisme. D'abord, se rendre complice des entreprises qui torturent et tuent des animaux pour le profit paraît moralement problématique. Joindre volontairement un groupe de consommateurs qui, collectivement, signalent une demande en produits d'origine animale et encouragent donc les exploitants à y répondre semble l'être tout autant. Je pense que, peu importe si nos gestes pris individuellement n'ont qu'une chance infime d'épargner des animaux, nous avons néanmoins le devoir moral de refuser de tirer des bénéfices (en l'occurrence, gustatifs ou sociaux) des industries qui leur causent du tort. Nous avons sans doute même l'obligation morale de nous associer aux personnes qui contestent ces industries et cherchent, collectivement, à les démanteler.

MG — Tu remets également en question l'idée que seul le N -ième consommateur est causalement responsable, n'est-ce pas ?

VG — Oui, plutôt que d'attribuer l'entière responsabilité au consommateur dont le geste constitue le point de bascule (celui qui accomplit le N -ième acte de consommation), il me semble plus logique de répartir la responsabilité entre tous les consommateurs – du premier au dernier – qui ont contribué à ce que le seuil en question soit atteint. Mais ce n'est pas tout. Je crois surtout que chaque personne a l'obligation morale d'éviter de contribuer volontairement à ce qu'un résultat dommageable ne soit produit, peu importe que ce résultat advienne finalement ou pas (c'est ce que montre bien la philosophe canadienne Julia Nefsky).

1 Alors que le boycott consiste à éviter certains produits, le boycott consiste à l'inverse à promouvoir des marques ou soutenir des entreprises parce qu'elles respectent certains standards éthiques.

MG — Tu parles d'une sorte de cercle vertueux qui s'activerait avec le boycott végétarien...

VG — En choisissant certains produits et services plutôt que d'autres, les végétariens influencent les choix des autres consommateurs, qu'ils ou elles le veulent ou non. Les commerçants, par exemple, auront tendance à offrir plus de visibilité sur leurs étalages ou sur leurs menus aux produits qui se vendent le mieux. Par un simple mécanisme de « contagion » ou d'« amplification », les végétariens ont ainsi un effet bien réel (bien qu'indirect) sur le comportement des autres clients des commerces qu'ils ou elles fréquentent. Ensuite, tout boycott (ou buycott!) gagne en efficacité lorsqu'il est accompagné d'un discours expliquant les motivations sous-jacentes aux choix de consommation.

MG — Ça me fait penser à un dessin du *New Yorker*. Deux personnes sont assises face à face au restaurant. En légende: « Je ne peux pas tenir plus longtemps sans que tu me demandes pourquoi je suis végétarien. »

VG — Les végétariens sont souvent sommés par leur entourage de se justifier, d'expliquer leurs restrictions alimentaires ou leur rejet des services impliquant l'exploitation d'animaux. Mais, en effet, d'autres cherchent activement à créer des occasions de parler d'antispécisme ou de droits des animaux. Ils ou elles se servent alors du marché comme d'une arène politique. Enfin et surtout, les végétariens participent individuellement à construire un mouvement collectif: un mouvement social et politique qui, s'il obtient un jour le succès espéré, aura un effet considérable sur le nombre d'animaux exploités pour des fins humaines. Bref, l'objection de l'inefficacité ne nous prive pas de toutes les excellentes raisons que nous avons d'adhérer au véganisme.

L'objection de la pureté

MG — On critique parfois les végétariens parce qu'ils ou elles seraient obsédés.e.s par la pureté personnelle. Que vaut cette objection ?

VG — La réponse courte: peut-être pas grand-chose. Cette objection me semble viser surtout un homme de paille. Je m'explique. D'abord, j'ai envie de dire que s'efforcer d'être une bonne personne est louable. Se soucier de ne pas encourager même indirectement des pratiques condamnables n'est évidemment pas, en soi, une mauvaise chose. Si les végétariens donnent parfois l'impression



Photo Noémie Leboeuf | Retouche Véganes magazine



Le cri de la carotte
Illustration Amélie Tourangeau

d'exagérer en s'efforçant d'éviter la moindre trace de produit d'origine animale, c'est qu'ils ou elles prennent la question de l'exploitation des animaux très au sérieux.

MG — C'est quelque chose qu'on peut difficilement leur reprocher...

VG — C'est ce que je trouve. À condition, bien sûr, de ne pas oublier les animaux dans tout ça... Des véganes qui chercheraient exclusivement à ne pas avoir de sang sur les mains se tromperaient d'objectif. L'excellence personnelle, ce n'est certainement pas ce qui doit être placé au cœur du mouvement.

MG — Nous, les véganes, sommes parfois perçu.e.s comme moralisateur.trice.s. On donne l'impression de se sentir supérieur.e.s aux autres.

VG — C'est vrai. On nous accuse de juger les autres et même de jouer à la police en surveillant leurs moindres écarts. Et il est sans doute vrai que certain.e.s véganes manquent de diplomatie ou sous-estiment les problèmes éthiques que soulèvent nos propres habitudes de consommation (après tout, bien des produits étiquetés « sans cruauté » ont impliqué l'exploitation d'animaux humains ou non humains). Mais, encore une fois, ça ne signifie pas pour autant que les véganes accordent plus de valeur à leur propre vertu qu'au sort des animaux.

MG — Sur ce point, comment perçois-tu les véganes que tu connais ?

VG — Je dirais que la plupart vivent leur véganisme comme une praxis, c'est-à-dire comme un engagement à agir en fonction de certaines valeurs dans un objectif transformatif. Lorsque les véganes lisent attentivement les étiquettes des divers produits avant de les acheter et essaient d'éviter toute trace de sous-produits d'origine animale, ce n'est généralement pas pour leur propre bénéfice ou par souci de pureté personnelle, mais parce qu'ils ou elles veulent être la preuve vivante que l'on peut vivre (et vivre bien) sans exploiter des êtres vulnérables ; parce qu'ils ou elles prennent la justice animale très au sérieux et cherchent à saisir toutes les occasions de résister à l'idéologie dominante, de contester le statu quo et d'exprimer leur solidarité avec les animaux autres qu'humains. Leur refus d'encourager même indirectement les pratiques qu'ils ou elles estiment injustes est une objection de conscience. Et ce refus de collaborer avec les personnes et les institutions qui causent des torts à des animaux ou violent leurs droits individuels peut et doit être considéré comme politique par nature.

Le fait que certain.e.s véganes manquent de tact ne change rien au fait qu'ils ou elles sont politisé.e.s précisément parce qu'ils ou elles cherchent — parfois maladroitement — à stimuler le débat public et à rassembler une masse critique de véganes qui aura un jour suffisamment de pouvoir pour obtenir les changements institutionnels que la justice requiert.

MG : Et que réponds-tu lorsqu'on reproche aux promoteurs du véganisme de ne pas suffisamment prendre en compte les différentes situations, les différents contextes ?

VG — S'il est relativement facile pour certain.e.s d'éviter les produits et les services issus d'animaux sensibles, le défi peut s'avérer beaucoup plus grand pour d'autres. On peut penser à celles et à ceux dont les pratiques religieuses sont difficilement compatibles avec le véganisme. Ou aux personnes dont l'entourage est particulièrement hostile à ce mode de vie. Ou encore aux personnes habitant des lieux où les options végétaliennes sont excessivement rares ou inabordables. Imposer le véganisme de manière impartiale et absolue peut dans ces cas paraître insensible et injuste.

MG — Faut-il absolument être végétane, même dans les coins les plus reculés ?

VG — Choisir le lait de soja plutôt que le lait de vache et s'abstenir plus généralement de causer activement des torts aux animaux non humains sensibles semblent être la moindre de nos obligations de justice envers eux (on peut imaginer en effet qu'on en a de nombreuses autres). Et la difficulté d'être végétane dans certains coins du monde est souvent exagérée : on trouve des légumineuses, des carottes et des pommes de terre à peu près partout et ces aliments sont souvent moins chers que la viande et les laitages. Il n'en demeure pas moins que les déserts alimentaires existent bel et bien. Dans ces endroits spécifiques, il peut être extrêmement difficile d'éviter les produits d'origine animale. Il faut le reconnaître.

MG — Est-ce que ça veut dire que le véganisme n'est pas un impératif moral universel ?

VG — Je ne dirais pas ça. Il me semble qu'on peut accepter l'impératif du véganisme tout en reconnaissant qu'il n'est pas également facile à atteindre pour tout le monde. Comme on l'enseigne dans les cours d'éthique, «devoir implique pouvoir». S'il est impossible pour une personne de satisfaire un idéal moral, on admet qu'elle n'a pas le devoir d'y arriver. Je suis tentée de dire que plus il est difficile de remplir une obligation morale, moins on est blâmable quand on n'y parvient pas. Je pense que, sans contester l'existence d'un devoir moral d'être végétane, on peut être flexible lorsqu'il s'agit de blâmer ou de féliciter les

individus, en fonction des situations particulières dans lesquelles ils se trouvent.

MG — C'est pour ça que tu y vois une responsabilité collective plutôt qu'individuelle, non ?

VG — En effet, la plupart de ces circonstances qui font en sorte qu'il peut être excessivement difficile d'être végétane sont sociales, politiques, institutionnelles. La solution au problème qu'elles posent devrait à mon avis être du même ordre : moins individuelle, davantage collective. On doit éliminer les déserts alimentaires où les gens ne peuvent pas se procurer des aliments sains (légumes, fruits, graines, légumineuses, noix ou céréales) à prix raisonnables. C'est bien sûr nécessaire pour la justice animale, mais c'est également une question fondamentale de justice distributive.

MG — Dans le « Que sais-je ? » que tu as écrit avec Renan, vous défendez une conception du véganisme comme mouvement social et politique. Est-ce une façon d'éviter la plupart des objections qui ont été soulevées par des défenseur.e.s des animaux ?

VG — Tout à fait. Nous concevons le véganisme comme le résultat pratique de convictions morales et le moyen de modifier le monde en fonction de celles-ci. Autrement dit, le véganisme nous semble être un élément constitutif du mouvement de libération animale. Et cette manière d'interpréter le véganisme nous paraît fidèle à ce qu'avaient en tête ceux qui ont les premiers proposé la notion. Elle rend bien compte aussi de la manière dont les végétanes perçoivent leur propre véganisme. Puis elle permet de contourner les objections de l'inefficacité et de la pureté. Cela dit, les personnes végétanes ne sont pas naïves. Elles savent bien qu'il ne suffit pas d'éviter d'encourager l'exploitation animale par leurs actes de consommation pour obtenir la libération des animaux. C'est pourquoi elles ont aussi recours à bien d'autres moyens pour contester l'exploitation animale, pour dénoncer le spécisme, pour obtenir enfin un début de justice pour tous les êtres sensibles.

Martin Gibert est rédacteur en chef de *Véganes* et auteur de *Voir son steak comme un animal mort* (Lux, 2015).

Valéry Giroux est philosophe et coordinatrice du Centre de recherche en éthique, à Montréal. Elle est l'autrice de *Contre l'exploitation animale* (L'Âge d'Homme, 2017) et coautrice du « Que sais-je ? » sur *Le véganisme* (PUF, 2017).

Demander moins pour obtenir plus ? Question de stratégie végétalienne

Thomas Lepeltier



Photo Katya Konioukhova

Pour diminuer l'exploitation des animaux, vaut-il mieux inciter les omnivores à réduire leur consommation de produits d'origine animale ou leur demander de l'arrêter totalement ? Au nom de l'efficacité, certains militants pensent que la première stratégie est la meilleure. Pourtant, leurs arguments sont loin d'être probants...

Comment faire pour mettre un terme à l'exploitation des animaux ? Pour commencer, il faudrait que le nombre de végétaliens augmente significativement. Malheureusement, le message a du mal à passer. Même si leur nombre croît régulièrement depuis quelques années, ils restent très minoritaires dans la société. Les omnivores résistent : pour la plupart d'entre eux, il n'est pas question d'arrêter de consommer des produits d'origine animale. Cela dit, beaucoup se disent prêts à diminuer leur consommation de viande. Du coup, plutôt que de leur demander de devenir végétaliens, certains militants de la cause animale estiment qu'il vaut mieux les encourager à simplement diminuer leur consommation de viande, voire à leur demander de devenir seulement végétariens, quitte, après, une fois ce premier pas franchi, à leur demander d'aller plus loin et de devenir végétaliens. Selon ces militants, cette stratégie permettrait d'épargner un plus grand nombre d'animaux que celle qui consiste à faire la promotion du végétalisme dès le départ, puisque, dans ce dernier cas, confrontés à la radicalité du message, les omnivores auraient tendance à se fermer à la réflexion. Autrement dit, à trop demander d'un coup, on obtiendrait moins.

Cette approche dite réductionniste ou des « petits pas » est défendue notamment par deux activistes influents, Nick Cooney et Tobias Leenaert. Le premier est l'auteur de plusieurs livres sur les meilleures façons d'inciter des changements de comportement, dont *Veganomics*, qui traite justement de la question de la transition vers le végétalisme¹. Le second anime un blogue consacré, lui aussi, à cette même question stratégique, *The Vegan Strategist*. Un élément important de

leur réflexion est que la meilleure stratégie en faveur du végétalisme n'est pas nécessairement celle qui augmente le plus le nombre de végétaliens ; elle est celle qui épargne le maximum d'animaux. Autrement dit, ces deux militants estiment qu'il vaut mieux une stratégie qui incite beaucoup de personnes à réduire leur consommation de produits d'origine animale qu'une autre stratégie qui n'arrive à motiver qu'un petit nombre à arrêter totalement cette consommation. L'idée n'est bien sûr pas absurde en termes arithmétiques, mais elle a le défaut de présupposer qu'une stratégie cherchant à inciter les omnivores à réduire leur consommation de produits d'origine animale doit, pour être efficace, être différente d'une stratégie mettant explicitement en avant la nécessité de devenir végétaliens. Or rien n'est moins sûr. Est-ce vraiment en demandant peu aux omnivores qu'on les incite à changer ?

Végétalisme et sécurité routière

Pour défendre l'efficacité de cette approche réductionniste, Nick Cooney, très férù d'études empiriques, ne dispose pas d'expérimentations concluantes concernant le passage au végétalisme. Du coup, il se réfère à des études ayant été faites dans d'autres domaines que le végétalisme et les transpose à cette problématique. Par exemple, dans une conférence donnée en 2013, il rapporte une expérience concernant la mise en place de panneaux signalétiques appelant à réduire sa vitesse en voiture². Concrètement, cette expérience consiste à demander à des riverains d'une route, où les voitures ont tendance à rouler à grande vitesse, de mettre devant chez eux

1 Nick Cooney, *Veganomics. The Surprising Science on What Motivates Vegetarians, from the Breakfast Table to the Bedroom*, Lantern Books, 2013.

2 Nick Cooney, *The science of animal advocacy*, conférence donnée à l'International Animal Rights Conference, Luxembourg, 2013. Accessible sur YouTube.

dans leur jardin de grands panneaux sur lesquels il est écrit « Conduisez prudemment ». Le résultat est que, même s'ils sont d'accord avec le message, mais probablement gênés par la présence des panneaux, peu acceptent. En revanche, si on demande à des riverains d'une route similaire de mettre un petit autocollant avec la même inscription sur une fenêtre de leur maison, ils sont beaucoup plus nombreux à accepter. Puis, après un certain temps, si on demande à ceux qui ont mis le petit autocollant s'ils seraient d'accord d'en faire plus et d'installer un grand panneau devant chez eux, ils sont beaucoup plus nombreux à accepter que si on le leur avait demandé tout de suite. Cooney en tire la conclusion que la politique des « petits pas », qui marche pour la prévention routière, doit marcher pour la transition vers le végétalisme.

Cette conclusion ne va toutefois pas de soi. En effet, Cooney oublie de prendre en compte le fait que le message mis en avant sur l'autocollant est le même que celui sur le panneau. Or ce n'est pas le cas avec la promotion du végétarisme (ou d'une

obligé de répondre, à l'encontre de ce qu'il pense, que consommer ces produits ne pose pas de problème. Or ce discours paraît contreproductif. Comment peut-on inciter des personnes à diminuer, voire à arrêter leur consommation de viande avec des arguments éthiques qui apparaissent rapidement incohérents ?

Cooney oublie également une différence importante entre les deux situations. Les riverains de l'expérience ont déjà été confrontés au message des dangers de la route, peut-être pas assez, mais n'ignorent pas que la vitesse est dangereuse. Leur réticence initiale à mettre des panneaux dans leur jardin n'est donc pas due à leur ignorance des dangers de la voiture, mais provient probablement d'un souhait de rester discrets. Avec les omnivores, la situation est différente. Pour la plupart, ils n'ont pas compris (ou pas voulu comprendre) que la consommation de produits d'origine animale pose un grave problème éthique. Avant toute chose, il est donc important de le leur expliquer. Or ce n'est pas en leur adressant un message édulcoré sur les réalités de l'élevage et de l'abattage que l'on va les inciter à devenir végétariens ou ne serait-ce qu'à diminuer leur consommation de produits d'origine animale. Comme pour la sécurité routière, il faut un message clair. Après, il est évident que la plupart des omnivores ne vont pas changer du jour au lendemain. Mais cette résistance au changement ne signifie pas qu'il faut minimiser les problèmes éthiques de la consommation de produits d'origine animale.

Pourquoi un omnivore se mettrait-il à réduire sa consommation de produits d'origine animale s'il n'est pas confronté à toute l'horreur de leurs procédés d'obtention ?

simple réduction de produits carnés) et celle du végétalisme. Cette discordance pourrait entraîner des situations incohérentes ou troublantes. Imaginons qu'un végétalien, suivant les conseils de Cooney, fasse la promotion du végétarisme et uniquement du végétarisme. On peut très bien imaginer que beaucoup de ses interlocuteurs lui demandent si manger des œufs et des produits laitiers constitue un problème. Répondre que c'est le cas reviendrait à ne plus suivre la stratégie de Cooney, puisque implicitement, cela consisterait à également défendre le végétalisme. Dans ce cas, autant oublier cette stratégie rapidement inapplicable et à laquelle les omnivores pourraient reprocher avec raison d'avancer masquée en n'annonçant pas explicitement son objectif. En revanche, si ce végétalien s'en tient à cette stratégie et ne veut faire que la promotion du végétarisme, il est

Les ressorts du changement

On retrouve le même style de problème avec les arguments de Tobias Leenaert. Par exemple, dans un article caractéristique de son approche, il fait remarquer que deux personnes qui diminuent de moitié leur consommation de produits d'origine animale épargnent autant d'animaux qu'une seule personne qui devient végétalienne³. Puis, estimant que les omnivores diminueront plus aisément leur consommation de produits d'origine animale qu'ils ne deviendront végétaliens, il en déduit que l'approche réductionniste est la meilleure stratégie. Malheureusement, Leenaert ne donne aucune donnée empirique permettant de corroborer la thèse que, avec une campagne réductionniste, il est plus facile de convaincre deux omnivores de diminuer de moitié leur consommation de produits

3 Tobias Leenaert, « Deux semi-véganes équivalent-ils à un végétalien ? », traduction de « Do 2 semi-vegans make 1 vegan ? », 2016.

d'origine animale que de convaincre, avec une campagne explicitement contre la consommation de tous les produits d'origine animale, un seul de devenir végétalien. Il se contente d'avancer que les omnivores « sont peut-être plus inspirés par les personnes réduisant leur consommation de viande que par les véganes ». Mais l'affirmation est contestable. Certes, elle reflète l'intuition qu'il est plus facile d'inciter une personne à faire un petit pas qu'un grand. En même temps, elle va contre l'idée bien établie que l'on change rarement de comportement sans être bousculé. N'est-ce pas pour cela que les campagnes contre le tabac, l'alcool ou autre produit jugé néfaste ne semblent fonctionner que si le message qui les accompagne est fort ? D'ailleurs, pourquoi un omnivore se mettrait-il à réduire sa consommation de produits d'origine animale s'il n'est pas confronté à toute l'horreur de leurs procédés d'obtention ? Bien sûr, cette confrontation est rarement suffisante. Mais n'est-elle pas nécessaire ? Plutôt que de faire des campagnes en faveur d'une réduction des produits d'origine animale, voire en faveur du végétarisme, il semble donc qu'il faille mieux faire des campagnes explicitement en faveur du végétalisme.

Si Cooney et Leenaert sont séduits par l'approche réductionniste, c'est probablement parce qu'ils estiment que les campagnes en faveur du végétalisme doivent prendre en compte les témoignages des omnivores sur leur possible évolution et suivre les cheminements personnels de ceux qui sont devenus végétaliens. Comme les premiers se disent souvent prêts à diminuer leur consommation de produits d'origine animale, mais pas à aller plus loin, et comme les seconds sont très rarement passés au végétalisme du jour au lendemain, Cooney et Leenaert donnent l'impression de penser que le message des campagnes en faveur du végétalisme doit refléter cette réticence des uns et progression des autres. Ce qui signifie, à leurs yeux, qu'il faut commencer par demander de réduire sa consommation de produits d'origine animale, ensuite inciter à passer au végétarisme, enfin en arriver à une demande d'adoption d'une alimentation végétalienne. Mais c'est probablement une erreur parce que l'étincelle qui est le point de départ d'un changement de comportement est rarement une information édulcorée. Bien sûr, il peut être nécessaire après avoir explicité la nécessité éthique du végétalisme d'accompagner les omnivores dans un cheminement progressif. Mais il ne faut pas confondre, d'un côté, ce qui les incite à changer (la présentation de l'abomination de l'exploitation des

L'étincelle qui est le point de départ d'un changement de comportement est rarement une information édulcorée.

animaux et la rigueur des arguments éthiques) et, d'un autre côté, les conseils qui peuvent les aider à franchir les étapes dans ce changement.

Reste l'objection qu'en adoptant un discours explicitement en faveur du végétalisme, on dissuaderait les omnivores de changer de comportement tant l'objectif leur paraîtrait irréaliste. Il faut reconnaître que c'est souvent ce que disent les omnivores eux-mêmes. Mais, tout bien réfléchi, n'est-ce pas aussi ce que disaient la plupart des personnes végétaliennes avant de le devenir ? Pourtant, à force d'être confrontées à des arguments en faveur du végétalisme, elles ont fini par passer le cap. Bien sûr, il se peut que certaines l'ont fait sous l'influence d'une approche réductionniste. Mais aucune donnée empirique ne permet d'affirmer que celle-ci a été la plus efficace pour elles. Ne seraient-elles pas devenues plus rapidement végétaliennes si elles avaient été confrontées plus tôt à des discours explicitement en faveur du végétalisme ? Là encore, personne ne peut répondre catégoriquement. Cela dit, la quasi-totalité des personnes végétaliennes disent rétrospectivement qu'elles le seraient devenues plus rapidement si elles avaient été confrontées plus tôt aux problèmes de la consommation de tous les produits d'origine animale. Du coup, devant cette incertitude stratégique, qui faut-il croire ? Les omnivores qui se refusent de devenir végétaliens ou les végétaliens qui ont renoncé à être des omnivores ? On peut penser que ceux qui ont changé sont plus lucides sur leur changement que ne le sont ceux qui se refusent à changer à propos d'un changement qu'ils entreprendront peut-être demain. Du coup, il serait dommage de se laisser distraire par ces discours sur les vertus du réductionnisme...

Thomas Lepeltier, historien et philosophe des sciences, est l'auteur de plusieurs livres dont *La révolution végétarienne* (Édition Sciences humaines, 2013) et *L'imposture intellectuelle des carnivores* (Max Milo, 2017).

Jo-Anne McArthur, *We Animals*

Sayara Thurston

Depuis 15 ans, la photojournaliste Jo-Anne McArthur rend compte de la complexité de nos relations avec les animaux. Elle a visité des élevages industriels, des zoos et des delphinariums, assisté à des rodéos, participé à des sauvetages et documenté la vie dans des sanctuaires. À travers ses clichés, McArthur s'efforce de mettre en lumière les animaux devenus invisibles : ceux que l'on mange, ceux dont on porte les peaux et les fourrures, ceux sur lesquels on fait des expériences et ceux que l'on enferme.

À la recherche de sa propre voix, Jo-Anne McArthur s'est aperçue que l'on avait sans cesse des animaux sous les yeux, sans vraiment les voir. Qu'il s'agisse du blanc de poulet dans notre assiette, d'un ours polaire dans un zoo ou de la fourrure qui orne nos manteaux, ces animaux et leurs corps font partie de notre quotidien, mais ils font rarement l'objet de notre considération. C'est pour les sortir de cette invisibilité que McArthur

a créé *We Animals*, un projet photographique international qui témoigne de la complexité des relations que nous entretenons avec les animaux aux quatre coins du monde. En 2013, un documentaire, *The Ghosts in Our Machine*, a été consacré à son travail.

Elle développe aujourd'hui *Unbound Project*, un nouveau projet qui rend hommage à ces figures féminines, contemporaines ou historiques, qui sont en première ligne de la lutte pour la cause animale. Le premier livre de Jo-Anne McArthur, *We Animals*, a été publié en 2014. Le second, *Captive*, est paru à l'été 2017.

Elle vit à Toronto, au Canada, mais voyage au moins six mois par année à la rencontre des animaux et des activistes dont l'histoire mérite d'être racontée. Avec son équipe, elle a récemment lancé *We Animals Archive*, une banque d'images gratuite accessible à tous les défenseurs de la cause animale.











Une défense de l'action directe

Tiphaine Lagarde

Photo Dakota Langlois

« Mais de quel droit faites-vous ça ? Allez distribuer des tracts dans la rue comme tout le monde ! » C'est la première phrase que nous a lancée l'un des employés d'Aoste¹ alors que je participais, avec d'autres activistes, à une occupation du siège social de l'entreprise. Selon moi, elle est révélatrice de la faiblesse stratégique du mouvement antispéciste qui, en rejetant la confrontation avec le système politique et économique, se focalise sur un changement progressif des comportements individuels. Alors protester ici, auprès d'une société, qui n'a pas de sang sur les mains à proprement parler, suscite forcément l'incompréhension, car si la vindicte populaire se déchaîne volontiers sur l'employé d'abattoir du Vigan, elle épargne les commanditaires en col blanc. La longue garde à vue qui a suivi l'évacuation du site montre toutefois que le geste n'est pas si anodin, et ce, malgré la qualification judiciaire de « dégradations commises en réunion » qui permet de dénigrer le désordre ainsi engendré en pur acte de vandalisme apolitique. *Alors la question est la suivante : la cible est-elle judicieuse ? La forme est-elle adaptée ?*

La question qui fâche

Depuis la vive émotion suscitée par les vidéos de l'association L214, une avalanche de productions éditoriales sur la question animale a submergé la presse comme les étals des librairies. Les superlatifs s'entrechoquent sans retenue et on lit l'avènement d'une révolution végane à tout-va. Le mouvement semble être tombé amoureux de lui-même. Chacun.e prend pour acquis que le changement est en marche et que les immenses VeggieWorld, nouveau Disneyland pour véganes, préfigurent le monde de demain. Face à cet engouement sans précédent, les militant.e.s radicaux.ales apparaissent comme les rabat-joie de service osant poser la question qui fâche : « Mais au fait, qu'est-ce qui a changé pour les animaux ? »

D'ailleurs où sont-ils passés, les animaux, dans cette grande *vegan way of life* ? Il est peut-être temps d'admettre que les activistes mélodramatiques, habillé.e.s en noir et appelant à l'insurrection, sont passé.e.s de mode... Mais je ne m'y résous pas, car l'obsession de l'individualisme et du consumérisme coûte cher au mouvement : elle récompense la prise de conscience plutôt que le passage à l'acte, elle met en avant le véganisme plutôt que l'antispécisme. L'action directe, par sa

Face à cet engouement sans précédent, les militant.e.s radicaux.ales apparaissent comme les rabat-joie de service osant poser la question qui fâche : « Mais au fait, qu'est-ce qui a changé pour les animaux ? »

radicalité et ce qu'elle implique en matière d'engagement, m'apparaît alors comme nécessaire pour (re)politiser un mouvement qui s'éloigne dangereusement de ses fondamentaux.

J'entends souvent qu'il faut « de tout » et que chaque acte étiqueté militant sert la cause, peu importe finalement son inscription dans une stratégie réfléchie. Mais n'y a-t-il pas une hiérarchie des méthodes employées à revoir – et une réflexion sur la désobéissance civile à avoir – de toute urgence ? La cause animale est l'un des rares mouvements sociaux qui néglige de s'interroger sur les résultats obtenus. Si je dénonce l'excès de modération avec une plume si acerbe, ce n'est pas parce que j'ai cédé au romantisme bon marché qui s'attache à l'action directe, mais parce que je pense sincèrement que respecter les limites fixées par l'État, et jouer le jeu des entreprises, est non seulement inefficace, mais aussi contreproductif pour contester le spécisme. Il suffit pour s'en convaincre de regarder le peu, voire l'absence, de résultats obtenus depuis 30 ans.

Subsiste toutefois une difficulté de taille : à quoi mesure-t-on les progrès ou échecs du mouvement animaliste ? Il ne faut pas s'y tromper : l'offre grandissante de produits véganes n'est pas le signe d'une amélioration de la condition animale, mais de notre condition de véganes. De même, si les éditoriaux proanimaux du *Monde* ou de *Libération* sont certes encourageants, ils n'ont malheureusement pas le pouvoir de freiner la terrible cadence des abattoirs. En définitive, la seule question importante, c'est de savoir si le nombre d'animaux tués baisse. Or les chiffres sont là². Les Français.es achètent un peu moins de viande rouge, mais plus de viande de volaille, ce qui, compte tenu du poids relatif de ces animaux, engendre en définitive davantage d'individus tués. Surtout, ces études

1 Entreprise française spécialisée dans la charcuterie.

2 « Les Français ont mangé plus de viande en 2016 », *Le Figaro*, 27 mars 2017.

N'est-il pas temps d'ajuster très consciemment nos actions à l'énormité du mal que nous affrontons ?

ne tiennent pas compte de la consommation hors foyers ; cette consommation que, précisément, on néglige d'attaquer. Bref, ce n'est pas vraiment le grand soir de la fin de l'exploitation animale. Quant à la production mondiale de viande, elle est en croissance. Dans ces conditions, comment espérer autre chose qu'une révolution ?³

L'activisme se limite aujourd'hui à un appel à la vertu de nos concitoyen.ne.s, faisant la part belle au choix individuel et à la sensibilisation. On encourage les gens à voir leur steak comme un animal mort, mais ne nous faisons pas d'illusion, *l'humanité carnivore*, pour reprendre le titre du dernier livre de Florence Burgat, ne disparaîtra pas en changeant de lunettes. La tactique de conversion est forcément limitée : une fois convaincue l'infime partie de la population qui ne peut demeurer sourde aux arguments antispécistes, que ferons-nous ?

Il ne faut pas l'oublier : de puissants acteurs économiques ont intérêt à la poursuite du spécisme. Cela nous distingue fondamentalement d'autres luttes menées pour l'égalité. L'exploitation animale est un système économique surpuissant pourvoyeur de profits et d'emplois, terriblement ingénieux aussi, puisque « l'offre crée aujourd'hui la demande ». C'est pourquoi l'idéologie spéciste ne doit pas être la seule cible : il faut aussi s'attaquer aux réalités économiques qu'elle dissimule. Face à un tel ennemi, les voies classiques de la protestation ne peuvent être un moyen suffisant.

« Do It Yourself » : une stratégie radicale ?

Qu'est-ce que l'action directe ? C'est la poursuite, extraparlamentaire et non délégatrice, de la politique par des individus qui agissent, comme le disait déjà Voltairine de Cleyre en 1912, « sans attendre poliment des autorités compétentes qu'elles le fassent à leur place ». Et la célèbre féministe et anarchiste américaine de préciser : « Ils

devront apprendre que leur pouvoir ne réside pas dans la force de leur vote, mais dans la capacité à paralyser la production. ». Voilà toute l'ingéniosité de l'action directe : attaquer là où ça fait mal. C'est ce qu'on tente, bien modestement, en occupant un abattoir. On affronte l'économie spéciste non plus symboliquement, mais très concrètement. Affranchie de la médiation institutionnelle, l'action directe libère le militantisme des pièges symboliques de la loi, de la représentation et de la négociation.

On reproche parfois à l'action directe d'agresser le public et de rebuter les militant.e.s. Elle serait trop radicale ou élitiste. Dans notre société du spectacle où *faire image* a pris le pas sur *faire sens*, l'étiquette d'antispéciste *radical.e* vous disqualifie d'emblée (attention aux égorgeurs de carnistes !). Mais brandir le mot comme un épouvantail, c'est oublier les leçons de l'histoire : les démocraties doivent le jour à la radicalité des idées et des peuples qui les ont défendues. Cette injonction constante à donner une bonne image de soi et à rendre notre discours complaisant montre bien l'effet identitaire et dépolitisant du véganisme, comme si l'unique stratégie que nous avions à proposer était la fameuse règle d'or du marketing : « séduire plutôt que convaincre ».

Les adeptes de la modération ont toujours reproché aux radicaux.ales leurs revendications irréalisables, la rudesse de leurs propos. Mettre trop d'ardeur dans la défense de la cause pousserait l'adversaire à riposter violemment. Pourtant, est-ce une mauvaise chose ? Il est souvent confortable pour celui ou celle qui ne subit pas directement l'oppression de penser que la solution la plus modérée est forcément la meilleure. Mais quel est le prix réel de la modération ? N'est-il pas temps d'ajuster très consciemment nos actions à l'énormité du mal que nous affrontons ? On voit parfois l'action directe comme la dernière phase d'une lutte sur le point d'être gagnée, comme la scène d'action finale d'un film à suspense. C'est pourtant tout l'inverse. L'action directe, c'est ce qui met le feu aux poudres. Par la situation de crise qu'elle est à même d'engendrer, par son potentiel subversif, elle mobilise durablement et profondément l'opinion publique sur la question animale – et sans réclamer que des milliers de personnes descendent dans la rue.

Défier l'ordre spéciste

Les associations qui tiennent le haut de l'affiche adoptent aujourd'hui toutes la même démarche : enquêtes de terrain, éducation, pressions

3 Ainsi en Israël, l'un des pays où le nombre de véganes est le plus important, le « système » spéciste (dans ses volets économique et juridique) n'a pas été remis en cause. C'est l'illustration parfaite que le véganisme n'inquiète pas le système, mais se présente simplement comme une énième offre commerciale.



Photo Viviane De SSP



Photo Viviane De SSP



Photo Clara Nourry

politiques, campagnes publicitaires et manifestations de rue.

Mais quel est le réel pouvoir de subversion et de contestation de ces politiques qui, privées de tout potentiel contestataire, sont aujourd'hui « un spectacle public officiellement encouragé »⁴ ? Cette institutionnalisation disciplinée de la protestation ne risque-t-elle pas de diluer toute la force de l'opposition antispéciste ? Elle nous amène en tout cas à nous montrer moins exigeant.e.s sur nos revendications et elle nous tient à distance des représentants du spécisme.

L'action directe, en revanche, n'a pas peur de prendre position « contre ». Et il arrive que ça marche. En 1985, par exemple, après avoir fait usage des outils classiques de protestation qui n'avaient abouti à rien, une centaine de militant.e.s de l'organisation PETA décident d'occuper les locaux des vénérables Instituts américains de la santé, lesquels soutenaient et finançaient un programme d'expériences particulièrement atroces sur des primates. Après trois jours d'occupation au cours desquels tout avait été tenté pour faire craquer les activistes, les Instituts américains de la santé furent contraints (*et c'est bien le mot*) de retirer leur soutien et de faire arrêter le programme de recherche. L'action directe réintègre ce type de conflictualité inhérente aux phénomènes politiques. Et c'est précisément, me semble-t-il, ce

4 John Berger, cité dans Richard Greeman, « Résister à Trump par le bas », *Ballast*, 2017.

qui manque aujourd'hui au mouvement antispéciste. Les gouvernants sont trop liés au secteur de l'exploitation animale pour agir ; l'action populaire directe pourrait permettre de les forcer à *regarder vers nous*.

Gouvernants et industriels, inquiets de la multiplication des actions « antivieilles », entonnent depuis peu des chants d'amour aux animaux et se gargarisent de la « protection animale », de « l'éthique », ou du « bien-être animal ». Pour redorer son blason, le système a besoin de partenaires : les contestataires que nous sommes⁵. En effet, l'industrie de la viande a désormais compris que le maintien de son influence passait par un effort de relations publiques et le partenariat avec des associations de défense animale. La comédie de la repentance bat son plein. Aux États-Unis, des associations comme The Humane League ou Humane Society ont conclu des accords avec le géant Whole Foods. Et puisqu'il faut montrer aux adhérents qu'il y a des résultats, on signale ces pactes scellés avec le diable comme autant d'avancées⁶.

L'action directe comporte aussi ses dangers : devenir, par exemple, le lieu de réalisation des fantasmes insurrectionnels de militant.e.s voyant leur isolement comme une marque de noblesse. Mais à la mise en scène des idéaux, il faut toujours préférer l'organisation d'un mouvement. Car, comme le disent les activistes de Dream Defenders, « pour changer la vie de nos communautés, nous avons besoin de pouvoir, pas seulement de *followers* », et comme l'explique le sociologue Saul Alinsky (il faut lire son formidable *Être radical : manuel pragmatique pour radicaux réalistes* [Aden, 2012]), les opprimé.e.s et ceux et celles qui les représentent doivent mobiliser leurs deux points forts : l'organisation et le collectif.

Être avec eux

Voilà ce que j'écrivais après une action à l'abattoir de Corbas avec 269Life Libération Animale : « Prendre leur place. Marcher dans ce couloir de la mort long et froid duquel vous ne pouvez pas vous échapper, sentir leur souffle, patauger dans cette même bauge infâme où s'entremêlent la vie et la mort. Se tenir devant la porte qui mène au tonneau

d'abattage. Connaître l'espace d'un bref instant la place de celui dont on porte le combat. Cette nuit-là, dans cet abattoir, quelque chose avait changé. Nous n'étions plus là pour eux mais avec eux. Nous étions réellement devant les couteaux, et pour la première fois, j'ai senti que ce que je faisais avait un sens. »

Et ces notes me révèlent peut-être l'essentiel. Car l'action directe, c'est aussi cela : s'interposer physiquement, avec courage – et ce geste quasi sacrificiel n'est pas innocent dans le cheminement d'un activiste. L'action directe amène une réaction : ressentir, sentir la réalité de l'oppression. L'action directe remet le corps en première ligne, elle le politise, elle en fait un rempart contre le mal. Elle nous rappelle aussi que le corps, c'est l'arme des pauvres, l'arme de ceux et celles qui n'ont ni le pouvoir ni l'argent. En ce sens, l'action directe est une forme d'éducation en soi : elle permet de s'affirmer comme sujet résistant en brisant le mécanisme de la passivité. Résister non plus symboliquement mais physiquement. Intervenir pour perturber le massacre là où il se passe, là où il se décide. Montrer sa détermination. Mais c'est surtout parce qu'elle permet de *visibiliser* davantage les animaux que ces actions me semblent indispensables. Elles participent à un effort de réflexion sur des possibilités d'action dans les lieux où ils se trouvent, dans le but de les réintégrer dans une lutte qui semble parfois les avoir oubliés.

Pour finir, je voudrais évoquer un souvenir. C'est le petit matin dans cette ignoble bouverie de l'abattoir Charal. Je regarde ma montre et je dis aux activistes épuisés qu'à cette heure-ci, la chaîne d'abattage devrait être en route. Mais pas aujourd'hui. Les premiers rayons du soleil percent par les carreaux sales du toit du bâtiment. Pour la première fois, les animaux de cet abattoir voient l'aube. Ils vivent encore, et c'est tout ce qui compte. Je me souviens les avoir regardés longtemps, eux qui n'avaient jamais existé, et m'être dit qu'aujourd'hui, leur vie importait pour quelqu'un. C'est peu, mais c'est tellement précieux. Ce jour-là, dans ce monde où ils ne sont personne, nous les avons vus, nous les avons entendus. Nous les avons aimés du mieux que nous pouvions.

5 Les mouvements de libération sont rejoints par les grandes marques précisément au moment où il devient opportun de le faire pour elles. Sur cette dérive au sujet du féminisme : Dawn Foster, *Lean Out*, Repeater Books, 2016.

6 En France, on peut penser à la campagne contestable de L214 contre les œufs de poules en cage dans la grande distribution.

Tiphaine Lagarde est doctorante en droit et porte-parole de l'association 269Life Libération Animale, organisation antispéciste qui défend et initie une stratégie offensive reposant sur l'action directe et la désobéissance civile au sein du mouvement animaliste.



Photo 1PAKT Pictures

Le Parti animaliste s'installe en France

Claire Baudiffier

Amener la question animale dans le débat politique, telle est l'ambition de ce nouveau parti monothématique, qui s'est lancé dans l'Hexagone en novembre 2016. Avec plus de 1 % des voix aux élections législatives, il s'installe pour de bon.

« Le sort réservé aux animaux ne peut se résoudre seulement sur le plan individuel, mais doit se résoudre sur le plan sociétal. À cet égard, le travail extraordinaire et essentiel fait au quotidien par les associations et les militants doit pouvoir être transcrit dans des dispositions législatives et réglementaires. » Le Parti animaliste débarque en France et ouvre sa première conférence sur ces mots, dans la bouche d'Isabelle Dudouet-Bercegeay, cofondatrice et coprésidente. Après plus de deux ans de travail, de réunions, de

traitement médiatique a changé et le ton, auparavant moqueur, n'est plus le même. Nous avons d'ailleurs été très surpris, positivement, par le nombre d'articles de fond sur notre lancement, notamment dans des médias mainstream », analyse Melvin Josse, cofondateur du PA et doctorant en sciences politiques spécialisé dans les stratégies des Partis animalistes, justement.

« Tous les sondages le montrent, l'intérêt des citoyens pour la question animale est croissant. Ils supportent de moins en moins le sort réservé

Notre but est de montrer qu'il y a un électorat propre à la question animale, des gens pour qui c'est une priorité

rendez-vous Skype, de rencontres avec les homologues d'Europe ou d'ailleurs (Pays-Bas, Portugal, Espagne, Australie...), le Parti animaliste est né, quelques mois avant les élections (présidentielle et législatives). Il rejoint ainsi les 15 autres pays où un parti de ce type existait déjà. « Au départ, je n'en voyais pas l'utilité », admet Isabelle Dudouet-Bercegeay. « Je me disais qu'il n'y avait de toute façon aucune chance d'avoir des élus dans un système électoral comme le nôtre. Et puis j'ai changé d'avis, en apprenant par exemple que le Parti animaliste néerlandais pensait, au début, qu'il n'aurait jamais d'élus non plus... »

Aujourd'hui, le Parti animaliste compte déjà un millier d'adhérents dans l'Hexagone et a reçu de nombreuses candidatures pour les législatives. Parmi ses mesures phares : la création d'un ministère de la Protection animale et d'une Charte de la protection animale adossée à la Constitution, l'abolition de la corrida et du gavage, l'interdiction d'abattage des animaux sans insensibilisation, l'instauration d'un moratoire sur l'élevage en cage, la fixation d'un objectif de réduction de 25 % de la consommation de produits animaux en 2025... « Nous sommes arrivés au bon moment, la cause animale est devenue un vrai sujet de société. Le

aux bêtes. Un sondage IFOP publié en mars indiquait que 39 % des Français prendraient en compte le positionnement des candidats sur cette thématique pour leur choix. En 2012, ils n'étaient que 29 % », abonde Hélène Thouy, avocate près de Bordeaux (qui défend notamment L214 pour le procès de l'abattoir du Vigan), cofondatrice, coprésidente et candidate aux législatives du parti.

« Lorsqu'un enjeu apparaît – là, l'enjeu animal est ancien mais il se popularise –, les entrepreneurs de cause se posent toujours la question du passage au politique. La politique amène une audience beaucoup plus large via les médias », explique Daniel Boy, politologue spécialiste de l'écologie et de la sociologie électorale. C'est d'ailleurs ce qu'il s'est passé dans les années 1970, 1980 pour les écolos : « En 1973, au moment des législatives, ils se rendent compte que les partis ne parlent jamais de "leurs" sujets et décident d'investir René Dumont. C'est la première fois que l'on parle d'écologie à la télévision. C'est une tribune énorme et gratuite, offerte à la cause. J'imagine que le Parti animaliste a fait le même raisonnement. »

RÉSULTATS DES LÉGISLATIVES 2017

Plus de 63 000 personnes ont voté pour le Parti animaliste.

Dans la première circonscription de l'étranger (Amérique du Nord), la candidate était nulle autre qu'Élise Desaulniers et son suppléant Renan Larue.

Le meilleur score est atteint dans la première circonscription de Haute-Corse avec 2,87 %.

À Paris, c'est la dix-huitième circonscription avec 1,89 %.

Avec plus de 1 % des voix dans plus de 50 circonscriptions, le parti sera désormais financé à hauteur de 1,40 € par an et par voix.

LES PARTIS ANIMALISTES DANS D'AUTRES PAYS

Le Partij voor de Dieren, aux Pays-Bas = cinq députés au Parlement.

Le Pessoas-Animais-Natureza (PAN), au Portugal = un député national.

Animal Justice Party, en Australie = un sénateur.

Les scores du Partido Animalista, en Espagne, sont en constante hausse.

En Allemagne, un eurodéputé (qui a quitté depuis le Parti animaliste allemand mais qui agit néanmoins pour les animaux).

Si le Parti animaliste ne se lance qu'aujourd'hui, c'est aussi peut-être, selon Melvin Josse, parce que les associations manquaient jusqu'à présent d'intérêt pour l'action politique. « On a assisté longtemps à un manque de concertation et de structuration des associations animalistes entre elles, explique-t-il, mais cela commence à changer, comme on le voit par exemple avec la synergie de 26 associations, qui ont sorti il y a peu le manifeste *AnimalPolitique*, avec 30 propositions pour mettre la condition animale au cœur des enjeux politiques. »¹

La prise de conscience au sein de la sphère politique semble elle aussi monter petit à petit. Ainsi, l'UDI, le Parti de gauche, les Verts, mais aussi le FN, ont en leur sein des Commissions animales. « Il a fallu plusieurs mois pour créer cette Commission au sein d'EELV, qui a finalement vu le jour en mai 2015, se souvient Fabienne Roumet, cofondatrice et coresponsable. On était quelques-uns, au sein du parti, à vouloir davantage parler de ces questions, mais celles-ci n'étaient pas suffisamment prises en compte. Il y a toujours une hiérarchie des sujets à traiter dans la tête des gens, un peu comme si on disait : "D'abord, on traite les problématiques qui concernent les Hommes, ensuite on verra." Mais le combat commence à infuser. »

« Nous, notre but, c'est de montrer qu'il y a un électorat propre à la question animale, des gens pour qui c'est une priorité, et qui sont prêts à se positionner par rapport à ça. Nous voulons

regrouper des électeurs de tous horizons, des militants, des abstentionnistes, des personnes pas forcément végétariennes ou véganes... C'est pour cette raison que nous avons fait le choix du monothématisme », détaille Melvin Josse. Le but du PA est aussi de titiller les autres partis politiques, d'amener cette thématique dans leurs débats et de les pousser à prendre position. Être une force de pression et d'influence en somme. Le pari semble marcher : « Nous nous sommes aperçus que certaines de nos positions, par exemple sur le fait de permettre aux personnes âgées d'avoir leurs animaux de compagnie lors de leur entrée dans une maison de retraite, avaient été reprises mot pour mot par l'équipe de campagne de Fillon, sourit le doctorant. Évidemment, ça ne veut pas dire que Fillon est proanimaux, loin de là, mais cela signifie que nous pesions, avant même une première élection. »

« Nous avons été contactés par un parti politique qui a pignon sur rue », poursuit sans donner plus de détails Isabelle Dudouet-Bercegeay, candidate aux législatives à Nantes. « Mais pas question de faire d'alliance, nous souhaitons conserver notre indépendance, reprend-elle. Nous sommes transversaux sur l'échiquier politique et notre but est que tout le monde se saisisse de cette question. »

Côté cofondateurs, tous ont un passé militant. De l'Association végétarienne de France à L214 en passant par CIWF, ils se sont engagés – ou le sont encore – dans l'action associative. « On s'aperçoit que tant qu'on ne change pas les règles,

1 À lire sur le site du collectif AnimalPolitique.

J'attendais depuis longtemps qu'un parti représente ma sensibilité. Je n'ai donc pas hésité longtemps avant de proposer ma candidature.

les pouvoirs publics et les décideurs en place ne tiennent pas compte de la mesure de l'enjeu », estime Hélène Thouy, citant l'exemple du foie gras. « Une directive européenne de 1998 interdit d'alimenter des animaux en leur causant des souffrances. Clairement, cela visait donc le gavage et d'ailleurs, cela a conduit plusieurs pays à interdire cette pratique. Nous devons donc transposer dans notre droit français cette directive. Cela n'a pas été fait, mais en revanche, le législateur a créé un article dans le Code rural, dans lequel il définit le foie gras comme un produit élaboré par gavage. Donc, en posant une définition, de fait, on fait obstacle à cette directive. Parfois, c'est plus sournois, car on ne transpose pas ou on attend pour transposer... »

« On voit notre parti comme un outil, en plus de l'action associative, pas en remplacement », prolonge Melvin Josse. Mais, à l'heure du vote utile pour « faire barrage », un parti monothématique peut-il réellement se faire une place dans le paysage politique français ? « Cela peut fonctionner pendant un moment », souligne le politologue Daniel Boy, citant l'exemple des écologistes. « Au début, les Verts ne parlaient que d'écologie et d'environnement, mais à partir du moment où ils ont présenté des candidats, ils ont été interrogés par la société sur d'autres thèmes. Dans les années 1980, ils ont ainsi été amenés à répondre à d'autres questions, sur la défense par exemple, etc. Dès qu'on veut franchir un certain seuil, on est obligés d'élargir son audience et ainsi d'aller sur d'autres sujets, sinon on n'a pas beaucoup d'avenir en politique. »

C'est ce qui s'est passé pour le Parti animaliste des Pays-Bas, qui compte aujourd'hui cinq députés. « Ils ont élargi leur programme, en parlant plus largement d'environnement et de mesures sociétales, car ils étaient en position d'être élus grâce à un système électoral totalement proportionnel. Notre système, en France, est différent, donc notre stratégie aussi », précise Melvin Josse.

Si le système électoral venait à changer, ou bien lors des prochaines européennes, sur lesquelles mise beaucoup le Parti animaliste du fait de son scrutin à la proportionnelle, la question des alliances pourrait se poser, principalement avec EELV, estime Daniel Boy. Certaines personnes de la Commission animale d'EELV (pour laquelle

il n'y a pas forcément besoin d'être adhérents) sont devenues candidates aux législatives sous la bannière PA.

Une centaine de personnes se sont ainsi présentées un peu partout en France, et notamment dans les grandes villes. « Tous les âges et toutes les professions sont représentées, les profils sont très variés et tous ne viennent pas du milieu associatif. Nous avons deux tiers de femmes », souligne Isabelle Dudouet-Bercegeay. Parmi elles, Orianne Vatin, 33 ans, engagée de longue date dans la protection animale. « Petite, je me faisais déjà sermonner par les profs car je défendais les pigeons dans la cour », rit-elle. Très intéressée aussi par la politique, elle a longtemps scruté les divers programmes des courants politiques français pour lire leurs propositions sur cette thématique. « Soit il n'y avait rien, soit je n'étais pas d'accord sur tout, soit j'étais plutôt d'accord mais l'idéologie générale du parti ne me convenait pas. » Elle trouve important que le PA ne se place pas sur l'échiquier politique, pour attirer le plus de sensibilités possible.

Boris Douchin, lui, est candidat dans la neuvième circonscription de Paris. À 29 ans, cet imprimeur végane ne se définit « pas vraiment comme militant », même s'il s'intéresse de près à la politique depuis des années. « J'attendais depuis longtemps qu'un parti représente ma sensibilité. Je n'ai donc pas hésité longtemps avant de proposer ma candidature. »

Le Parti animaliste, s'il ne bénéficie pas des moyens financiers de ses aînés installés depuis longtemps, compte d'abord sur les adhésions et les dons pour financer les campagnes. Il revendique déjà plus de 20 000 abonnés sur sa page Facebook (plus que sur la page de son homologue hollandais), se montre très actif sur les réseaux sociaux en général – et affirme qu'il faudra compter sur lui comme force de pression sur la scène politique dans les prochaines années.

Claire Baudiffier est journaliste indépendante et écrit pour diverses publications en France. Elle a longtemps travaillé à *Terra eco*, média de référence sur l'écologie, et s'intéresse notamment à tous les sujets liés à l'agriculture et l'alimentation.



Tintin et le barbier végane

Charles Beauchesne

- Allo, Charles, ça te dirait d'écrire un article à propos du barbier végane, rue Rachel ?
- Euh... Je veux bien, mais malheureusement, je ne suis pas végane moi-même. Vous êtes certains que je suis votre meilleur ambassadeur sur le tas ?
- Honnêtement, tu n'as qu'à te rendre là-bas, profiter de la coupe de cheveux gratuite, faire un compte rendu rigolo, et avec un peu de chance, ça devrait faire triper un ou deux *hipsters* français...



Photos Kéven Poisson

Et voilà ! Une semaine plus tard, 10 h 30, je me trouvais devant la sympathique vitrine munie de cette espèce de *gizmo* cylindrique à motif de canne de bonbon rouge et bleu qui « spinne » du La Chapelle salon de barbier, fin prêt à vivre la seule et unique expérience de barbier végane à Montréal. Dominic, le propriétaire, vient m'ouvrir (casquette, *tattoos* dans face, jusqu'ici tout me semble décorum). J'en profite pour lui faire un brin de jasette en visitant les lieux.

— Il y a vraiment beaucoup de cadres de tatouages traditionnels, étais-tu tatoueur avant ?

— En fait, je suis aussi proprio d'un studio de tatouage (Tatouage Royal sur Saint-Denis), c'est une passion qui m'a suivi jusqu'ici. Veux-tu une tasse de café ?

— Volontiers, merci. Est-ce que le studio de tatouage est végane aussi ?

— Oui, presque à 100 %, je pense que c'est important d'être conséquent sur ces affaires-là.

Entre alors en scène William, mon barbier attiré (tuque, moustache, *tattoos*, tout est dans l'ordre). Il m'invite à m'asseoir dans la chaise de Sweeney Todd alors que j'essaie de peine et de misère à faire fonctionner l'option dictaphone de mon téléphone comme un australopithèque.

— Je vais le laisser sur la table, déposez pas vos tasses de café trop fort, OK ?

— On te fait quoi comme coupe ?

— Court sur les côtés, long au-dessus, mais le moins 2014 possible, ça se peut ?

— Yes, monsieur.

Et c'est pas mal exactement à ce moment-là que j'ai réalisé que j'avais jamais vraiment pris le temps de m'informer sur ce qui faisait du barbier végane un endroit végane (top journalisme, Charles...). C'est con, mais « végane » étant un terme que j'ai 99 % du temps entendu être utilisé dans un contexte alimentaire, je me retrouvais un peu perplexe face aux options véganes de tout autre type de commerce.

— En gros, tous les produits qu'on utilise sont éthiques, m'explique William, en patentant mon tour d'oreilles. Rien n'est issu de l'exploitation animale, de produits animaux ou encore de tests en labo sur des animaux, ce qui est malheureusement quand même fréquent dans le domaine des produits capillaires.

Dominic poursuit en m'expliquant qu'ils font même leur propre huile à moustache et pommade à cheveux sans cire d'abeille.



En gros, tous les produits qu'on utilise sont éthiques, m'explique William, en patentant mon tour d'oreilles.

— On utilise de la cire de candelilla à la place, ça fait la même affaire pis on n'a pas stressé d'abeilles.

— C'est drôle, je comprends que vous êtes pas là pour m'endoctriner dans un culte, mais je réalise qu'on n'aurait pas parlé de véganisme si je ne ramenais pas constamment le sujet sur la table. C'est cool, j'ai pas l'impression d'être un monstre à qui on met de la pression.

— C'est sûr qu'en le mettant dans la vitrine, on voulait faire un *stance*, mais on veut pas non plus que la chaise soit un lieu où on va nécessairement parler de véganisme pendant une heure, m'explique William. D'abord et avant tout, les gens viennent ici pour se payer un peu de bon temps.

Effectivement, s'il y a quelque chose qui règne au La Chapelle, c'est cette espèce d'idée nostalgique du salon de barbier comme *spot* où relaxer en jasant peinard sous le prétexte d'une coupe de cheveux. Presque cette idée du salon à Harlem (désolé, mon seul référent de salon de barbier me vient d'*Un prince à New York...*) plein de réguliers

qui viennent partager avec des gens aux valeurs similaires.

— Au-delà de ça, rajoute Dominic, nous, on est ouverts à tout le monde. Fut une époque où les salons de barbier, c'était uniquement une affaire de gars et c'est vraiment pas notre philosophie. Au-delà de ça, nous, les filles sont les bienvenues. Les filles, les trans, le spectre au complet LGBTQ, nous, on s'en fout. Tsé, on offre des services de salon de barbier, on fait pas les cheveux longs, pas de couleur, mais les filles ont les cheveux courts aussi.

— Ben voyons, votre *vibe* est donc ben le fun !

— Ouais, mais là, par contre, tu pourras plus trop jaser, c'est le « *boute* » où on te met des serviettes chaudes dans face.

— Puisque vous insistez...

Charles Beauchesne est humoriste, auteur et ermite notoire depuis 2010.

Antispécistes, juifs et athées

Jérôme Segal

Beaucoup de Juifs ont vécu et vivent encore leur judaïté, le fait d'être juif, à travers une forme d'engagement inconditionnel.

C'est ce qui explique, d'un point de vue à la fois sociologique, historique et philosophique, leur surreprésentation dans de nombreuses causes, comme les révolutions des XIX^e et XX^e siècles, le développement de l'espéranto ou la lutte auprès des Noirs pour les droits civiques aux États-Unis (du milieu des années 1950 à 1968). On trouve aussi beaucoup de personnalités juives dans l'essor du mouvement antispéciste. Est-ce lié à leur judaïté ?

Bien entendu, il n'est aucunement question de prétendre à un quelconque monopole des Juifs dans l'essor de l'antispécisme ou du véganisme, simplement d'exposer comment, pour

certaines personnes, l'engagement pour la cause animale a pu fournir une cohérence identitaire. Pour beaucoup, être juif suppose d'adopter la religion juive. Dans son essai sur *Le végétarisme et ses ennemis*, Renan Larue consacre une dizaine de pages au « dieu omnivore » des Juifs, un peu moins spéciste que celui des chrétiens, mais sans prendre en compte le fait que bon nombre de Juifs sont athées ou agnostiques, l'esprit des Lumières devant pour eux prévaloir. Isaac Bashevis Singer (1902-1991), par exemple, résume sa position dans cette maxime : « Une voix du ciel devrait être ignorée si elle ne vient pas du côté de la justice ». Écrivain de langue yiddish, lauréat du prix Nobel de littérature en 1978, il déclare dans un de ses textes : « Je ne peux jamais accepter l'inconsistance ou l'injustice. Même si cela vient de Dieu. » Or, il s'agit de la préface d'un livre... sur le végétarisme ! Ses mots sont clairs : « Ceci est ma protestation contre la conduite du monde. Être végétarien,

c'est ne pas être d'accord — refuser aujourd'hui l'ordre des choses¹. » Dans quatre de ses nouvelles, il fait d'ailleurs intervenir le végétarisme et l'une des répliques d'un personnage de « The Letter Writer » (1982), s'adressant à une souris, a fait couler beaucoup d'encre :

Que savent-ils, tous ces érudits, tous ces philosophes, tous les dirigeants de la planète, que savent-ils de quelqu'un comme toi ? Ils se sont persuadés que l'humain, l'espèce la plus pécheresse entre toutes, est au sommet de la création. Toutes les autres créatures furent créées uniquement pour lui procurer de la nourriture, des peaux, pour être martyrisées, exterminées. Pour ces créatures, tous les humains sont des nazis ; pour les animaux, la vie est un éternel Treblinka.

Il y a bien des similitudes dans le fonctionnement des abattoirs et des camps d'extermination qui ne peuvent

être ignorées : un savant mélange de tromperie, d'intimidation, de violence corporelle et de rapidité est par exemple nécessaire pour réduire autant que possible le risque de panique ou de résistance qui pourrait gêner le « bon déroulement » du procédé exécuté à la chaîne. Le travail à la chaîne a d'ailleurs été conçu au début des années 1920 dans les abattoirs de Chicago, avant d'être repris par Henry Ford dans l'industrie automobile. Il n'est pas anodin non plus que le dernier commandant du camp d'extermination de Treblinka, Kurt Franz, ait été boucher de formation².

Cette comparaison établie pour la première fois si clairement par Isaac Bashevis Singer, audacieuse pour les uns, choquante pour les autres – cela dépend surtout du locuteur, de l'objectif et du contexte –, est essentielle. On la retrouve chez de nombreux penseurs comme Theodor Adorno qui écrivait « Auschwitz commence lorsque quelqu'un regarde un abattoir et se dit : ce ne sont que des animaux. » Bien sûr, ce parallèle ne vise en rien à diminuer l'horreur des camps nazis. Il s'agit plutôt, comme avec les vidéos tournées dans les abattoirs, de dénoncer des horreurs, de faire prendre conscience au public de la souffrance animale, en général invisible à cause d'une fétichisation de la marchandise : la barquette de viande en supermarché ne laisse rien entrevoir des conditions de sa production.

Judaïsme et judaïsme

La judaïsme décrit l'ensemble des façons d'être juif et ne peut se résumer au judaïsme, une simple religion parmi d'autres. Les Juifs athées cherchent en général ailleurs que dans la Torah le fondement de leur identité. Cela peut-être dans le cosmopolitisme, le souvenir de la Seconde Guerre mondiale, l'attachement à des traditions, mais aussi, pour certains, dans une solidarité inconditionnelle et un sentiment de révolte exacerbé face aux injustices. Dans ce dernier cas, le combat antispéciste peut jouer un rôle primordial. Les Juifs ne sont bien sûr pas les seuls à s'engager dans l'antispécisme ; ils ont cependant

Être végétarien, c'est ne pas être d'accord – refuser aujourd'hui l'ordre des choses

joué un rôle essentiel. N'est-ce pas un juif qui a signé *La Libération animale*, en 1975 ? Interrogé sur le rôle éventuel de sa judaïsme dans sa démarche, Peter Singer, qui se définit comme « juif athée », répond :

Mon point de vue et mon état d'esprit ont certainement été déterminés par le fait que j'étais juif, mais pas d'une manière consciente. Dans le mouvement de libération animale, j'ai trouvé beaucoup de gens d'origine juive. Je ne sais pas très bien pourquoi. Je veux dire, il y a des raisons négatives : je pense que dans un contexte spécifiquement catholique les gens ont été élevés en pensant que les animaux étaient inférieurs et ne comptaient pas vraiment, car ils n'avaient pas d'âme et n'étaient pas faits à l'image de Dieu³.

Pour Peter Singer, l'antispécisme est un nouvel humanisme. Il s'inscrit par là dans une tradition, très présente chez les Juifs athées, marquée par la domination de la raison et de l'éthique sur le religieux ou le superstitieux.

Pour des dizaines d'autres Juifs, c'est l'expérience des persécutions et des camps qui explique l'engagement dans la cause animale. Ainsi, Lucy Kaplan, fille de deux rescapés qui se sont connus juste à la fin de la guerre, en Autriche dans un « camp de personnes déplacées », explique qu'elle est « certaine d'avoir en partie été attirée par la libération animale parce qu'elle perçoit des similitudes entre l'exploitation institutionnalisée des animaux et le génocide nazi⁴ ».

Pour sa part, après avoir magistralement décrit dans *Si c'est un homme* comment les déportés se sentaient devenir proches des animaux non humains, Primo Levi leur a consacré pas moins de 11 essais. Dans un texte intitulé « Contre la douleur », il écrit notamment :

Les animaux doivent être respectés [...]. Non parce qu'ils sont « bons » ou parce qu'ils nous sont utiles (tous ne le sont pas), mais parce qu'une loi gravée en nous, et reconnue par toutes les religions et codes de lois, suppose que nous évitions de causer de la douleur aux humains et à toute créature capable de la ressentir. [...] Je ne pense pas que la vie d'un corbeau ou un criquet vaille autant que celle d'un humain ; on peut même douter qu'un insecte sente la douleur de la même façon que nous, mais les oiseaux ressentent probablement la douleur et les mammifères avec certitude. C'est la tâche difficile de tous les êtres humains que de réduire autant que possible le volume énorme de cette « substance » qui empoisonne toutes les vies, la douleur sous toutes ses formes⁵.

Dans cette perspective, les techniques d'abattages rituels des animaux, qu'il s'agisse du rituel casher pour les juifs ou halal pour musulmans, ne peuvent être considérées que comme des archaïsmes indéfendables, à ranger avec la corrida, la chasse à courre, les mutilations sexuelles sur mineurs (circoncision, excision...) ou les combats de coqs. Dans tous ces domaines, des voix juives se font entendre, des voix qui montrent qu'on peut notamment être antispéciste car on se sent juif et athée.

Jérôme Segal est historien, journaliste et auteur de *Athée et Juif. Fécondité d'un paradoxe apparent* (Éditions Matériologiques, 2016), ouvrage dans lequel il développe en un chapitre les idées évoquées dans ce texte.

- 1 Steven Rosen, *Food for the Spirit: Vegetarianism and the World Religions*, Bala Books, 1987, p. 1.
- 2 Tout ceci fait l'objet du livre de Charles Patterson, *Un éternel Treblinka. Des abattoirs aux camps de la mort*, Calmann-Lévy, 2008. On y retrouve en exergue la citation d'Isaac Bashevis Singer.
- 3 Entretien avec Peter Singer à Vienne, Autriche, le 19 juin 2016.
- 4 Dans le chapitre 6 du livre de Charles Patterson.
- 5 Primo Levi, « Contro il dolore », dans *L'altrui mestiere*, Saggio, 1985.

BIEN TRAITÉ, ON PEUT TE BOUFFER.



Bédé Rosa B. (Insolente Véggie)

Faire objection de croissance!

Yves-Marie Abraham

Est-il raisonnable de produire toujours plus de marchandises? Décroissance, capitalisme et véganisme.

La décroissance est avant tout un slogan provocateur lancé contre l'idée que la croissance économique serait la condition sine qua non du bonheur de l'humanité. Ressassée tel un mantra par nos « responsables » politiques et économiques, cette idée est pourtant absurde. Comment en effet prétendre croître à l'infini dans un monde fini? Certes l'univers est immense, mais notre espèce n'a pas d'autre endroit pour vivre que la Terre, au moins pour le moment. Dès lors, et sauf à nier les lois de la physique ou à entretenir une croyance aveugle dans les progrès de la technique, il n'est pas raisonnable de vouloir produire toujours plus de marchandises. À terme, nous risquons l'effondrement de notre civilisation, par épuisement de ressources cruciales ou par excès de déchets en tous genres. Et ce terme pourrait bien être très rapproché à présent.

Cela dit, même si la croissance pouvait encore durer, serait-elle souhaitable? Rien n'est moins sûr. Un rapport du Programme des Nations

unies pour le développement concluait récemment: « Le monde est plus inégalitaire aujourd'hui qu'il ne l'a jamais été depuis la Seconde Guerre mondiale » (*L'humanité divisée*, 2013), alors même que la croissance économique mondiale n'a jamais été plus forte que depuis la fin des années 1940. À cette injustice intragénérationnelle s'ajoute une injustice intergénérationnelle, puisque les humains du futur vont devoir subir les conséquences des dégradations profondes et durables que nous infligeons à notre habitat terrestre. Mais nous ne sommes pas seulement en dette vis-à-vis des générations à venir. La richesse occidentale n'a été possible qu'au prix d'une exploitation souvent très violente de millions d'humains et de leurs territoires, au Nord comme au Sud, que ce soit dans le cadre du salariat, du servage, de l'esclavage ou du péonage. Comme l'écrivait Franz Fanon: « L'Europe est littéralement la création du tiers monde. »

Par ailleurs, quiconque n'est pas « productif », c'est-à-dire ne contribue pas au PIB, doit se contenter d'une position marginale et dominée dans nos sociétés. C'est le cas des enfants, des retraités, des femmes au foyer et bien sûr des chômeurs. Pour éviter cette marginalité, il faut avoir « une job », quitte à ce qu'elle n'ait aucun intérêt,

excepté celui de récolter de l'argent; quitte à s'y épuiser au point de sombrer dans la dépression ou le *burnout* comme c'est si souvent le cas aujourd'hui. La discipline que nous impose la course à la croissance dans laquelle nos sociétés sont engagées a donc quelque chose de profondément aliénant: elle nous rend étranger.ère.s à nous-mêmes. Robert Kennedy l'avait dit avec force quelques mois avant son assassinat, en 1968: « Le produit national brut ne tient pas compte de la santé de nos enfants, de la qualité de leur éducation et du bonheur de leur jeu. Il ne considère pas la beauté de notre poésie ou la solidité de nos mariages, l'intelligence de nos discussions publiques ou l'intégrité de nos magistrats. Il ne mesure ni notre esprit, ni notre courage, ni notre sagesse, ni notre connaissance, ni notre compassion, ni notre dévotion à notre pays. En clair, il mesure tout sauf de ce qui rend la vie vraiment digne d'être vécue. »

Par respect pour la vie, par souci de justice et par amour pour la liberté, il faut donc faire « objection de croissance », il faut refuser cette course à la production de marchandises, ce qui ne peut s'accomplir que collectivement. Tel est l'essentiel du mot d'ordre que font passer les promoteurs de la décroissance depuis une quinzaine d'années maintenant. Évidemment,

il ne s'agit pas de s'engager dans une décroissance infinie, qui n'aurait pas plus de sens que l'objectif opposé. Le moment de la décroissance est conçu comme un moment de transition vers des sociétés humaines plus soutenables sur le plan écologique, plus égalitaires et plus émancipatrices. À défaut d'un plan prédéfini, trois grands principes se retrouvent généralement au fondement des projets décroissancistes : produire moins, partager plus, décider vraiment de nos manières de vivre ensemble.

Décroissance et véganisme, même combat ?

Si l'on veut vraiment éviter de consommer des produits issus des animaux ou de leur exploitation, il faut refuser cette course à la production de marchandises dans laquelle l'humanité tout entière est aujourd'hui embarquée. La croissance économique phénoménale des deux derniers siècles est étroitement liée à l'industrialisation de notre monde. Ce processus consiste à traiter tous les êtres non humains (vivants ou pas) comme de purs moyens à notre service et à les transformer de manière massive en produits, ou à les éliminer s'ils ne sont d'aucune utilité immédiate dans le cadre de cette vaste entreprise de marchandisation du monde.

En ce qui concerne la vie animale, l'industrialisation de notre mode de vie a deux conséquences principales : la destruction accélérée des animaux sauvages d'une part, la surproduction d'animaux destinés à satisfaire des besoins humains (alimentation, compagnie, expérimentations...) d'autre part. Consommer des produits industriels, même s'il ne s'agit pas de produits issus des animaux, implique inévitablement de participer à ces deux processus, donc de causer beaucoup de souffrance aux autres êtres sentients qui peuplent notre planète.

Produire du soja de manière industrielle, par exemple, suppose un système technique (engrais de synthèse, machines, carburant fossile...), des pratiques agricoles (déforestation, pesticides...) et des modes de

transformation/distribution qui nuisent considérablement, de manière directe ou indirecte, au bien-être des animaux non humains. Il faut, entre autres, éliminer un nombre considérable de petits rongeurs pour simplement récolter et préserver en quantités industrielles cette plante si essentielle aux régimes végétaliens. Dans notre monde, c'est se mentir à soi-même que de croire que le simple fait de ne pas consommer de produits issus d'animaux nous innocente de toute souffrance animale.

Un véganisme cohérent ne peut qu'être un antiproductivisme et un anti-industrialisme. Il doit déboucher sur l'objection de croissance. Cela ne vaut pas seulement pour les personnes qui adoptent ce mode de vie pour des raisons écologiques ou morales, mais aussi pour celles qui invoquent des raisons sanitaires. Le souci de notre santé ne peut que nous conduire à rejeter la civilisation thermoindustrielle dans laquelle nous vivons depuis deux siècles, tant ses effets pervers sont nombreux sur le plan sanitaire. Une très grande partie des maladies chroniques qui affectent les membres de nos sociétés, par exemple, sont directement imputables à l'industrialisation de nos modes de vie (André Cicollella, *Toxique planète*, 2013).

À l'inverse, les objecteurs de croissance devraient très logiquement envisager le véganisme comme l'une des manières de contester notre croissancisme et d'adopter un mode de vie plus cohérent avec leurs idées. Il faut bien reconnaître que ce n'est pas toujours le cas. Sans être spéciste, l'idéologie de la décroissance est à l'origine plutôt anthropocentrée et assez peu préoccupée par les questions de justice animale. Elle aurait cependant tout intérêt à intégrer ce type de considérations à sa critique de notre civilisation et à ses réflexions sur la manière de bâtir des sociétés postcroissance.

S'efforcer vraiment de réduire la souffrance animale implique au minimum de remettre en question l'élevage industriel, très problématique d'un point de vue écologique, ainsi que la destruction des milieux de vie de la faune sauvage.

C'est on ne peut plus cohérent avec l'impératif de soutenabilité et avec les deux premiers principes que les objecteurs de croissance mettent de l'avant : produire moins (de marchandises) et partager plus (notre planète). Quant au fait de reconnaître aux animaux un pouvoir de décision sur leur existence, comme certains promoteurs de la justice animale le réclament (on pense ici en particulier à l'excellent *Zoopolis*, de Donaldson et Kymlicka), il rejoint et enrichit cette troisième revendication fondamentale du mouvement de la décroissance : décider vraiment de nos manières de vivre ensemble.

Véganes et décroissants ont donc a priori tout pour s'entendre et unir leurs forces. Un risque de divergence provient toutefois de la manière dont ils s'expliquent la destruction écologique en cours et la violence infligée à un nombre gigantesque d'êtres sentients. Dans leur grande majorité, les objecteurs de croissance mettent en cause un modèle de société, phénomène contingent de l'histoire de l'humanité : le capitalisme. Les véganes ont plus souvent tendance à mettre en cause l'espèce humaine. Les premiers vont prôner avant tout la transformation radicale de nos sociétés, tandis que les seconds vont fréquemment d'abord souhaiter qu'il y ait moins d'humains sur terre.

Il s'agit cependant d'une opposition aisément dépassable. D'une part, ces deux exigences n'ont rien d'incompatible, au contraire. La croissance démographique exponentielle des deux derniers siècles est un sous-produit du capitalisme industriel. En abolissant cette forme de vie sociale, on mettra un terme à la prolifération des êtres humains. D'autre part, on peut à la fois reconnaître, avec les véganes, que les humains sont collectivement de monstrueux bourreaux à l'égard des autres animaux, et avec les objecteurs de croissance, qu'ils sont aussi les victimes d'un modèle de civilisation profondément autodestructeur.

Yves-Marie Abraham est professeur de sociologie à HEC Montréal. Il a notamment codirigé *Creuser jusqu'où ? Extractivisme et limites à la croissance* (Écosociété, 2015).

Le Maroc végétarien et la décolonisation alimentaire

Fedwa Bouzit

Au Maroc, la consommation de viande est largement inférieure à celle des pays occidentaux.

On y mange notamment 17,4 kg de viandes rouges¹ par habitant par an contre 60 kg en France. La transposition des modèles occidentaux d'élevage et de production carnée dans les pays en voie de développement n'en est pas moins dantesque : encore moins sanitaire et encore plus inhumain. Pourtant, l'étude de l'histoire quotidienne du Maroc précolonial nous révèle une diète quasi végétarienne aux antipodes des habitudes actuelles des Marocain.e.s.

Dans *Le Maroc végétarien* de Mohamed Houbaida², le ou la Marocain.e se nourrit de céréales, de légumes secs, de racines et de légumes frais. Docteur en histoire de l'université Bordeaux-Montaigne, Mohamed Houbaida centre ses recherches sur l'histoire précoloniale et l'histoire de la vie quotidienne. Il nous décrit une diète frugale dans un pays où se multiplient les disettes.

Les hiérarchies de table

Au Maroc du XV^e au XVIII^e siècle, la viande était considérée comme un luxe.

Loin d'être honnie, elle était au centre de toutes les célébrations. Aux trois « n » de la justification carniste de Melanie Joy (naturel, nécessaire et normal), nous serions tentés d'en ajouter un quatrième : noble. Seules les classes nobles pouvaient se permettre le luxe de la viande. À l'époque, le mouton, plus estimé que le bœuf, n'était surpassé que par le veau de lait, un mets réservé aux plus nantis. La volaille était un plat de luxe, servi aux grandes occasions. Dans les régions présahariennes, on mangeait surtout du chameau. Le poisson, malgré des ressources abondantes, demeurait

un plat marginal – peut-être parce que certains ulémas craignaient de perdre leur intelligence en le mangeant.

En fait, le ou la Marocain.e consommait surtout de la viande au moment des célébrations comme l'Aïd el-Kebir ou l'Ouzi'a, cette coutume où un groupe d'hommes achetait collectivement un mouton ou un bœuf pour s'en partager la viande en lots égaux, tradition toujours maintenue dans certaines régions du pays. Le reste de l'année, les Marocain.e.s mangeaient essentiellement des végétaux, socialement pauvres mais diététiquement riches. Et c'est



RECETTE DE LA KHOUBIZA

Cette recette, traditionnellement faite à base de mauve, peut être réalisée avec n'importe quel autre légume vert feuillu, ou une combinaison de différents légumes verts, et permet d'en faire apprécier le goût.

1. Laver et découper la mauve ou tout autre légume vert feuillu.
2. La cuire à la vapeur avec des gousses d'ail non épluchées.
3. Une fois cuite, la mettre dans une poêle avec les gousses d'ail épluchées et écrasées.
4. Ajouter de l'huile d'olive, du sel, du paprika, du cumin, de la harissa et de la coriandre fraîche coupée finement.
5. Faire revenir sur feu doux une dizaine de minutes.
6. Arroser avec le jus d'un demi-citron et enlever du feu.
7. Laisser refroidir et servir décorée avec des olives rouges ou noires et des quartiers de citron confit.

moins un choix qu'une nécessité faite loi. Des céréales comme le blé et l'orge étaient au centre de cette alimentation : bouillies, couscous ou pains. Les légumineuses complétaient cette base céréalière : lentilles, fèves, haricots blancs et pois chiches. Des légumes frais et des fruits venaient également agrémenter la table marocaine d'antan. Durant les périodes de disette, on se tournait vers les plantes vertes auxquelles on a appris à donner du goût : blette, lauve, pourpier, cardon, etc. Les lipides étaient surtout des végétaux, tels que les huiles d'olive. Malgré une diète essentiellement végétale, on avait recours à des produits d'origine animale au quotidien tels que le lait et le beurre rance.

Le Maroc végétarien révèle plusieurs hiérarchies de table : entre les riches et les pauvres, entre les citadins.e.s et les villageois.e.s, mais aussi entre les hommes et les femmes. Dans le Maroc précolonial et encore aujourd'hui dans les contextes plus traditionnels, les hommes sont les premiers servis. Ils s'emparent des morceaux de choix : aux femmes de se partager les restes.

L'influence de la colonisation

À plusieurs égards, la diète du Maroc précolonial ressemble à celle de l'Europe préindustrielle. Bien qu'un système de boucheries bien organisé existe depuis le XV^e siècle, ce n'est que sous la colonisation que le pays voit apparaître les abattoirs modernes. En 1912, le Maroc est mis sous protectorat par l'Espagne et la France. En 1922, le premier abattoir digne de ce nom débute son activité à Casablanca³. L'influence sur les modes de production et de consommation alimentaires est indéniable. Comme dans les autres pays en voie de développement, l'adoption des méthodes d'élevage intensif rend l'alimentation carnée plus accessible. La viande alors occasionnelle devient quotidienne et les mets de célébration deviennent le pain quotidien.

Les limites de la décolonisation alimentaire

Comme dans beaucoup de pays en voie de développement, l'arrivée des Européen.ne.s a imposé un nouveau paradigme alimentaire : tout s'organise désormais autour des produits carnés. Une question doit être posée : faut-il en appeler à une décolonisation alimentaire ? Pour Mohamed Houbaida, l'alimentation précoloniale, bien que perçue comme pauvre, apportait bien des avantages pour la santé. Elle prému-nissait notamment les gens contre des maladies courantes de nos jours comme le diabète de type 2 et les maladies cardiovasculaires.

Mais ce n'est pas le seul argument pour refuser cet héritage colonial. « Au même temps que notre terre, nos corps ont été colonisés », déplore Claudia Serrato⁴, chercheuse en anthropologie et initiatrice du projet Decolonial Food for Thought. Comme plusieurs véganes décoloniaux.les, Serrato pousse ce raisonnement plus loin et en fait l'argument central dans sa promotion d'un régime strictement végétarien. Elle appelle à un retour aux sources, en particulier par la décolonisation de l'alimentation, afin de permettre aux populations de

se réapproprier leurs corps et pour se défaire des effets délétères d'un régime occidental riche en protéines animales.

Mais cette approche a ses limites. Bien qu'un régime végétarien ou végétalien équilibré soit nutritionnellement complet et même avantageux à certains égards, il n'en découle pas automatiquement que le végétarisme pur soit essentiel au maintien d'une bonne santé. Ensuite, calquer notre alimentation sur celle qu'ont conçue nos ancêtres à tâtons, dans les limites de leur environnement, n'est pas justifiable. Nous avons aujourd'hui accès à une plus grande variété alimentaire et à une science nutritionnelle plus développée pour construire une alimentation végétalienne équilibrée. Ce serait une forme de conservatisme difficile à justifier. Enfin, la décolonisation ne règle pas tout du problème moral. Comme nous l'avons vu, le Maroc précolonial était majoritairement végétarien par nécessité. Ce n'était pas pour épargner les animaux que les gens se privaient de viande.

Il n'en demeure pas moins que l'idée d'une décolonisation alimentaire est salubre. Nous devons inciter les populations locales à reprendre en main leurs modes de production et de consommation. Nous devons nous réapproprier nos corps. Cela amènerait certainement un pays comme le Maroc à un régime beaucoup moins carné. Et moins les gens contribueront à l'industrie animale, plus ils seront ouverts à sa remise en question.

Fedwa Bouzit est éditrice junior à Casablanca, au Maroc. Elle s'intéresse aux questions de justice sociale, d'intersectionnalité et d'éthique animale.

1 Viandes rouges, Fellah Trade.

2 Mohamed Houbaida, *Le Maroc végétarien : 15^e-18^e siècles*, Casablanca, Wallada, 2005.

3 Les entreprises coloniales françaises, *Société générale des abattoirs municipaux et industriels au Maroc*, Paris, 2017 [2014].

4 Jodie Layne, *Decolonizing our Diets*, The Manitoban, 2012.

JE NE VOLERAI PLUS LA NATURE

*Le grand poète arabe Abul 'Ala Al-Ma'arri (975-1067)
se préoccupait déjà des animaux non humains.*

Ne mange pas injustement le
poisson que la mer a rejeté,
et ne désire pas comme nourriture
la chair des animaux égorgés,
Ou le lait blanc des mères qui destinaient ce pur
breuvage à leurs petits et non aux nobles dames.
N'afflige pas les oiseaux confiants en prenant leurs œufs ;
car l'injustice est le pire des crimes.
Épargne le miel que les abeilles ont industrieusement
recueilli de la fleur des plantes parfumées ;
Car elles ne l'ont pas conservé pour
qu'il puisse appartenir à d'autres,
pas plus qu'elles ne l'ont amassé par
générosité ou pour en faire don.
J'ai lavé mes mains de tout cela ;
et je souhaite avoir trouvé ma voie avant
que mes cheveux soient devenus gris !



CRITIQUES DE LIVRES

essais, romans

Illustration Maëva Tur

Un programme politique pour les animalistes

Manifeste animaliste

Corine Pelluchon

Alma éditeur, 2017

La philosophe Corine Pelluchon se propose de donner un cap et une feuille de route à la cause animale.

Ce livre a pour but de poser et réaffirmer les fondements philosophiques de l'animalisme et de l'inscrire dans un projet de société plus large. Un projet basé sur le respect des individus humains et non humains et l'égalité prise en compte de leurs intérêts. Il cherche à démontrer en quoi ces intérêts convergent et sont interdépendants. Il se veut un outil de vulgarisation et de synthèse de ce qu'est la cause animale et du contexte dans lequel elle s'inscrit, ainsi qu'une plateforme de propositions concrètes à court et long terme sur les objectifs à poursuivre et sur les moyens de les atteindre.

Tâche ambitieuse pour un livre assez court, destiné aux animalistes de longue date comme aux néophytes. Il a ainsi les qualités de ses défauts : si l'absence de notes de bas de page et la rareté des références à d'autres ouvrages rendent la lecture facile et agréable, en voulant résumer des pensées complexes (celles de l'auteure comme celles du mouvement), il opère parfois des raccourcis, dont certains seront plus aisément entendus des initiés quand d'autres pourront laisser perplexe.

L'ouvrage procède en trois étapes. La première introduit la cause animale et la définit comme une problématique transversale, montrant son lien avec d'autres luttes pour les droits humains, ainsi que son importance, tant intrinsèque qu'instrumentale, pour la justice humaine.

L'auteure engage ici une réflexion globale sur l'état de nos sociétés, inscrivant la condition actuelle des animaux dans un contexte de montée des individualismes et des nationalismes, de perte de repères et de quête de sens.

La seconde partie traite de la politisation de la cause animale. Corine Pelluchon reprend de nombreux concepts développés par Sue Donaldson et Will Kymlicka dans *Zoopolis*, un ouvrage majeur de l'éthique animale des années 2010, dont elle a écrit la postface à l'édition française. Mais elle est également critique à plusieurs égards, développant une vision qui lui est propre du modèle de société à atteindre et de la manière d'y parvenir. Pour Corine Pelluchon, les animaux ne peuvent pas être considérés comme nos concitoyens, parce qu'ils n'ont pas conscience d'appartenir à une communauté politique. Ils n'en demeurent pas moins des sujets politiques qui, du fait de leur agentivité – ils ont des préférences et sont capables de les communiquer –, devraient voir leurs intérêts représentés en politique par des personnes dédiées, ce qu'elle appelle l'agentivité dépendante. On retrouve là une idée développée pour d'autres catégories – comme les générations futures – par des auteurs tels qu'Andrew Dobson ou Kristian Skagen Ekeli. Corine Pelluchon imagine qui pourrait être désigné pour une telle tâche, ainsi que les modalités de mise en place d'une telle réforme.

La dernière partie est un véritable programme politique, qui se veut le plus concret possible. Paradoxalement, la philosophe excelle là où on aurait pu l'attendre le moins. Son réquisitoire pour la fin de la captivité des animaux sauvages, de la corrida ou de la chasse à courre est clair, juste, et extrêmement efficace. En particulier, son appel à tenter de comprendre, désamorcer et répondre aux inquiétudes des acteurs de l'exploitation animale sonne juste. Il faut les accompagner et les emporter dans le mouvement vers un nouveau modèle de société. Tout militant animaliste gagnerait à le lire s'il veut convaincre au-delà de ses rangs, et notamment des publics que nous



avons parfois tendance à délaissier, voire à dénigrer. Pour Corine Pelluchon, pas de grand soir : seuls des processus démocratiques permettront d'atteindre nos objectifs, de même que l'inclusion des intérêts des animaux dans les considérations politiques rendra la société plus démocratique. Aussi, on ne saurait accéder à une société plus apaisée et plus juste (« l'âge du vivant », selon ses termes) sans aider les exploités à se reconverter et sans les valoriser, eux et leurs compétences. C'est ainsi que la philosophe imagine les dresseurs, soigneurs et chercheurs des delphinariums mettre leurs connaissances des cétacés au service de l'éducation du public et aider à leur réintroduction et à leur conservation.

Finalement, le seul reproche que l'on pourrait faire à Corine Pelluchon, c'est de définir l'animalisme selon sa propre vision. À l'écouter, les animalistes seraient nécessairement antispécistes, voire anticapitalistes. Sa pensée est extrêmement intéressante et offre un point d'entrée et des recommandations pertinentes et enrichissantes. Mais ce faisant, elle opère en quelque sorte un holdup sur ce terme, de la même manière que Gary Francione a pu le faire avec la notion d'abolitionnisme (qui est maintenant largement assimilée, dans le

monde anglo-saxon, au seul abolitionnisme fondamentaliste, ou « exclusif ». C'est dommage, car le terme « animaliste » est, en français, le seul qui soit immédiatement compréhensible, tout en permettant de rassembler les divers courants de pensée rencontrés dans la cause animale, tels que le welfarisme et

les deux formes d'abolitionnisme (réformiste ou « inclusif », et fondamentaliste).

On n'en conseillera pas moins la lecture aux curieux comme aux militants, et paradoxalement peut-être tout particulièrement à ces derniers, tant ils auraient à gagner de la sagesse, du pragmatisme et de l'espoir qu'insuffle cet ouvrage :

« En rendant justice aux animaux, c'est notre âme que nous sauvons et notre avenir que nous assurons. Nous avons un monde à y gagner ».

Melvin Josse est doctorant en sciences politiques à l'université de Leicester et auteur de *Militantisme, politique et droits des animaux* (Éditions Droits des animaux, 2013).

Oui au droit de vote pour les cochons ?

Zoopolis : une théorie politique des droits des animaux
Sue Donaldson et Will Kymlicka
Alma éditeur, 2016

Vous devez lire *Zoopolis* de Sue Donaldson et Will Kymlicka ! Paru en décembre 2011, il s'est immédiatement imposé comme un classique. Il est désormais disponible en français (traduction Pierre Madelin).

Donaldson et Kymlicka veulent aller vers un avenir où tous les animaux seront protégés par la loi contre les atteintes délibérées des humains à leur vie, leur liberté, leur intégrité. En clair : un avenir où la pêche, l'abattage, l'expérimentation, la chasse, etc., seront interdits. De telles positions sont communes dans le mouvement des droits des animaux. *Zoopolis* s'est imposé comme un ouvrage majeur parce qu'il en contient d'autres, plus novatrices, et qui à certains égards vont à l'encontre d'habitudes de pensée bien implantées dans ce mouvement.

Les auteurs se distinguent par leur façon de casser l'éternelle partition entre un *nous* assimilé aux humains et

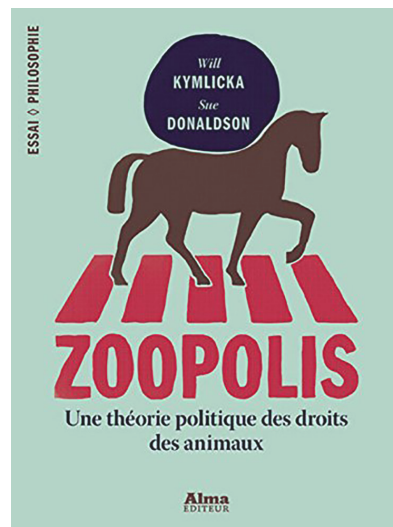
un *eux* regroupant les animaux. C'était déjà fait, direz-vous. Le mouvement de libération animale tout entier soutient que la possession de la sentience est le critère fondamental délimitant les êtres méritant la considération éthique. Il invoque Darwin pour attester de la parenté entre les humains et les autres animaux, et se réclame d'un principe d'égalité animale. Certes, mais dans le même temps, il reste dans un schéma de pensée où le pôle actif se réduit aux humains, qu'ils soient saisis dans le rôle des bourreaux (auteurs de l'exploitation dont les bêtes sont *victimes*) ou dans celui des bienfaiteurs secourant des êtres sans défense. Les militants de la cause animale sont « la voix des sans voix », les *agents* moraux qui luttent pour ces *patients* moraux négligés que sont les animaux. On parle volontiers d'éthique de la responsabilité s'agissant de nous-les-humains, et d'éthique de la vulnérabilité à propos d'eux-les-animaux. Quand on en vient au chapitre « égalité animale », on s'empresse de préciser qu'il ne s'agit pas de donner le droit de vote aux cochons.

Donaldson et Kymlicka, pour leur part, s'inquiètent de la pauvreté d'une vision qui ne saisit les animaux qu'à travers un seul de leurs attributs : la capacité à souffrir. Or, ils ont aussi des individualités : des traits de caractère, des talents ou des faiblesses qui leur sont propres. Ils sont doués de volonté, il leur importe de pouvoir prendre l'initiative dans des situations ou relations auxquelles ils participent, ou de pouvoir refuser les situations aversives. Il leur importe de pouvoir choisir entre différentes options sur la manière de mener leur vie. Ils veulent, comme vous et moi, que leurs actions intentionnelles

atteignent leur but. On parle d'agentivité pour désigner cette capacité (et aspiration) à être acteur de ce qui vous arrive. Concernant spécifiquement les animaux sociaux (et tous les animaux domestiqués de longue date appartiennent à des espèces sociales), on peut ajouter qu'ils apprennent des normes de comportement en société, qu'ils savent communiquer avec des tiers et peuvent établir des relations de confiance avec eux. L'enseignement à tirer de ce qui précède est que lorsqu'on bâtit un avenir commun, il faut le faire avec tous ceux qui aspirent à en être acteurs.

Mais pourquoi cet avenir devrait-il être commun ? Eh bien, regardez la réalité qui vous entoure. Correspond-elle plutôt au schéma A ou au schéma B ci-après ?

Objectivement, la réponse est B. Le schéma A peut être lu au mieux comme un historique de l'évolution des mentalités en univers spéciste : il décrit le cercle en expansion de la considération



**Donaldson et Kymlicka,
pour leur part,
s'inquiètent de la pauvreté
d'une vision qui ne saisit
les animaux qu'à travers
un seul de leurs attributs :
la capacité à souffrir.**

morale, où les plus tardivement pris en compte par les « moi » humains sont les autres animaux. Mais dans la vraie vie, vous habitez dans le monde B. Socialement, dès que vous sortez du petit cercle du moi, vous êtes dans un milieu mixte. C'est peut-être le cas au sein même de votre foyer s'il comporte des non-humains. En tout cas, la société à laquelle vous appartenez est humanimale, puisqu'y sont inclus depuis des millénaires des animaux dits domestiques : chèvres, poules, moutons, canards, chevaux... D'autres animaux, dits liminaires, sont géographiquement vos voisins, même s'ils sont socialement des étrangers : les crapauds du jardin, par exemple. Il n'y a que les animaux sauvages (les poulpes des océans, par exemple) qui sont loin de vous à la fois géographiquement et socialement. Ils sont néanmoins affectés par ce que font les sociétés humanimales. Où que vous traciez la frontière entre « nous » et « eux », selon un axe allant des proches aux lointains, « nous » est pluri-espèces.

Zoopolis a pour sous-titre *Une théorie politique des droits des animaux*. Pour ses auteurs, il est grand temps de déplacer la réflexion de la

philosophie éthique à la philosophie politique. Ils s'inspirent de l'expérience des démocraties, de principes de droit international, du droit des migrants, de faits et idées relatifs aux enfants, aux humains handicapés, ou aux communautés multiculturelles, pour imaginer un avenir plus juste et plus gai pour le « nous » pluri-espèces qui englobe notre « moi ». Leurs propositions sont différentes concernant les animaux sauvages, liminaires et domestiques. C'est à propos de ces derniers que la thèse avancée est la plus innovante et la plus travaillée. En deux mots, la voici. Le problème est que les animaux domestiques sont en position d'esclaves, soumis à la tyrannie des humains. Quel doit être le but ? Non pas de les bannir (où ça et de quel droit ?), mais d'en faire des membres à part égale et entière d'une société mixte qui est aussi la leur. Dispose-t-on d'un outil pour cela ? Oui, pour les animaux domestiques, comme pour d'autres groupes en position de caste subordonnée, l'égalité passe par l'accès à la citoyenneté.

Je vous sens frémir. « M'enfin, ils ne veulent tout de même pas donner le droit de vote aux cochons, ces deux illuminés ? » Non, pas si vous prenez ce droit au sens littéral. Mais ce qui définit le citoyen n'est pas l'art de glisser des papiers imprimés dans les urnes prévues à cet effet. Le citoyen est un agent politique, c'est-à-dire un coauteur reconnu de l'organisation sociale, qui dispose à ce titre de moyens d'influer sur le devenir de la communauté. Par ailleurs, il s'insère dans la coopération

sociale : il rend des services matériels ou immatériels à ses concitoyens (qui ne doivent pas relever du travail forcé). Il bénéficie de droits sociaux et de droits à la sécurité. Il jouit de libertés et d'opportunités qui favorisent son autonomie dans la conduite de sa propre existence.

La zoopolitique de Donaldson et Kymlicka n'est pas celle de Corine Pelluchon, qui signe la postface de l'édition française de leur ouvrage et le commente à nouveau dans son *Manifeste animaliste*. Pelluchon tient à marquer l'asymétrie fondamentale entre nous-les-humains (décideurs) et eux-les-animaux (bénéficiaires) dans sa manière de défendre l'inclusion des bêtes dans la définition du bien commun. Et vous ? Resterez-vous sur les rails familiers du « non au "droit de vote" des cochons » ? Ou bien jugerez-vous qu'une zoopolitique expurgée de la citoyenneté animale est à peu près aussi engageante qu'une sauce harissa sans piment ? Pour le savoir, vous devez lire *Zoopolis* !

Estiva Reus est membre de la rédaction des *Cahiers antispécistes* depuis 1998. Outre de nombreux articles, elle a publié une introduction à *Zoopolis* : *Quels droits politiques pour les animaux ?* (*Les Cahiers antispécistes*, n° 37).

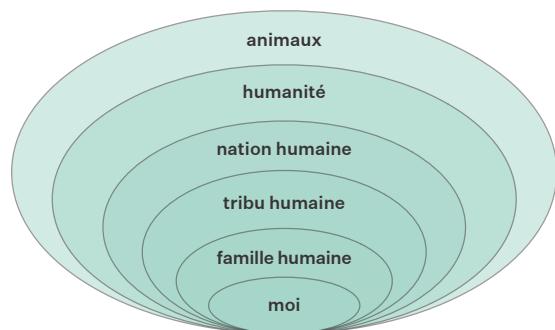


Schéma A

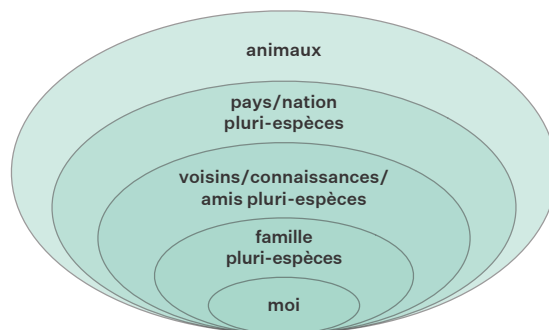


Schéma B

«J'agis comme je peux»

Les animaux ne sont pas comestibles

Martin Page

Robert Laffont, 2017

Paru en avril 2017 chez Robert Laffont, le dernier ouvrage de Martin Page frappe l'œil avec sa couverture bien rouge, colère ou saignant, et son titre lancé comme une affirmation évidente : « Les animaux ne sont pas comestibles ».

Jugement de fait et de valeur, dans le même énoncé. Jugement qui fera sans doute lever des sourcils, en francher d'autres, voire même clore des regards devant l'évidence qu'on doit envisager autrement notre rapport à ce qu'on met dans nos assiettes. Qu'on doive surtout aller au-delà de l'évidence que les animaux nous semblent comestibles. Le titre présage donc d'un effort de la part des lectrices et des lecteurs. D'une possible confrontation avec soi-même, aussi.

Ce que l'auteur du magnifique roman *Comment je suis devenu stupide* nous a proposé, ce printemps, c'est un objet à la confluence de l'essai et du témoignage, des mots qui se tirent d'une expérience, la regardent, l'expliquent, la réfléchissent, et y retournent, en 43 courts chapitres qu'on peut lire et prendre le temps de digérer, puisqu'ils sont liés, mais autonomes les uns des autres. Certains peuvent exiger une pause, le temps que l'information se fraie un chemin, qu'elle soit acceptée, prenne une place dans notre manière de concevoir comment nous nous nourrissons. D'autres s'enchaînent et s'enfilent sans qu'on ne s'en aperçoive trop tellement l'écriture est fluide et le

ton quasi celui de la discussion franche entre ami.e.s.

On suit ainsi l'auteur dans son parcours vers le véganisme, qu'il prend bien soin de définir en ouverture du livre : « Le véganisme est une philosophie consistant à ne consommer aucun produit issu des animaux ou de leur exploitation, et à se battre pour leur libération. [...] Le véganisme est un mouvement politique, et un art de vivre, de laisser vivre et de vivre avec. » Ces premières lignes seront complétées, tout au long de l'ouvrage, par une série de « être végane, c'est... » qui permettent de tracer la large limite conceptuelle, et la richesse, de la notion et de son vécu. Si une certitude se dégage de ce texte, c'est bien celle que le véganisme est une manière d'être au monde, une action. Constante. L'ensemble des considérations abordées par Page en témoigne, il couvre probablement tout ce qui peut l'être : définitions, arguments éthiques, souffrance animale, vie quotidienne, débats, rien ne manque. Le corpus d'auteur.e.s cité.e.s est vaste et doucement intégré aux propos, en appui, mais aussi pour permettre l'approfondissement ou encore susciter la réflexion. Des conversations avec des connaissances ou encore avec Coline, sa conjointe, ponctuent le texte, créent une dynamique dans la lecture, ramènent à « l'ordinaire vie de tous les jours », ce que c'est que d'être végane. La nourriture, la composition des repas abondent un peu partout au travers du reste, manières de révéler le détail des jours, de montrer que le comestible a d'autres formes que celles auxquelles on est habitué.

L'une des très grandes forces du narratif, c'est d'être plein d'indulgence, ce qui, pour une personne néophyte ou en plein processus de conversion vers le véganisme, peut être rassurant. De même que pour ceux et celles qui, dedans, vivent parfois des dilemmes ou des écarts : « Pas besoin d'être parfait pour être militant, ce n'est pas tout ou rien, pas besoin d'être 100 % végane tout de suite non plus, on peut avoir des difficultés, on peut y aller pas à pas, on peut rebrousser chemin et retenter plus tard. » Le *care* transcende



tous les mots de ce livre. Celui pour les animaux est martelé et l'auteur rappelle constamment, notamment pour contrer une certaine perception du véganisme, qu'être « militant animaliste, c'est se préoccuper des êtres humains. Car si on considère les êtres humains comme des animaux, alors la logique nous pousse à nous battre pour eux. Mon engagement pour la libération animale est lié à mon engagement pour les êtres humains. » On comprend très tôt que c'est à une nouvelle manière de concevoir et de vivre le fait humain que l'on est convié, avec plus d'empathie, de sollicitude, de justice sociale, de sensibilité à toutes les formes d'oppressions : « D'une certaine manière, renoncer à tuer les animaux et à les manger, c'est quitter l'humanité telle qu'on l'a connue et s'inventer en nouvelle espèce. ».

La transparence des intentions est aussi un élément important du livre, Page se dévoile et assume, à grands coups de répétitions pédagogiques, ce qu'il souhaite et ce que le mouvement souhaite : « ... je ne veux pas que nous soyons l'espèce de la cruauté », « [nous] voulons qu'il ne soit plus légal de manger de la viande », « [ce] qui compte c'est comment mettre fin au massacre ». Et tout cela sans complaisance et avec beaucoup de lucidité quant à la difficulté

du chemin, de la lutte, en passant par les doutes, les inconforts, des maladresses, au fait que, parfois, oui, au même titre que l'on peut rater son pâté chinois carné, il arrive que des repas exempts de produits animaliers soient un échec : « Déception. C'est sec, fade, mou. Aucun intérêt. » C'est à un plaidoyer contre l'impuissance que les lectrices et les lecteurs sont ainsi invité.e.s : « J'agis comme je peux. » Devant la situation insoutenable de la souffrance animale, beaucoup peut se faire à partir du moment où l'on choisit de ne pas ou de ne plus y participer et il faut reconnaître la force de chaque moyen, de chaque action, de chaque personne qui prend part au combat : « Les êtres raisonnables nous éveillent patiemment à des questions importantes, mais le monde a aussi besoin de ceux qui se laissent emporter. ».

On termine l'ouvrage avec l'impression d'avoir pu sentir, ressentir, intellectualiser des données, des émotions, du vécu, des analyses, ce qui ajoute à l'efficacité de la forme choisie. On comprend ce qui est gagné dans cette voie, pas seulement ce qui est perdu, à quel point tout est lié, que cette bataille a des visées globales, même lorsqu'elle œuvre dans le particulier de notre garde-manger. Les militant.e.s y retrouveront le réconfort de la résonance, sans doute, celui aussi de la communauté ; celles et ceux qui souhaitent s'informer et réfléchir à la question y puiseront des ressources et un socle sur lequel s'appuyer ; dans tous les cas, le lire et s'en laisser imprégner contribuera à ce désir bien légitime : « [Notre] ambition est de devenir banal. »

Véronique Grenier

Ces vies qui comptent

Biographies animales.

Des vies retrouvées

Éric Baratay

Seuil, 2017

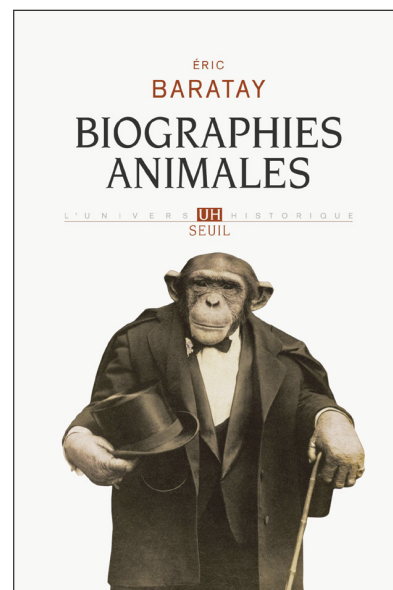
Il faudrait lire deux fois les *Biographies animales* d'Éric Baratay. Une première fois sans les notes pour se laisser embarquer par les récits, une deuxième fois *in extenso* pour s'en approprier la matière scientifique.

La description du combat d'Islero, taureau qui tua le torero Manolete à Linares en 1947, est haletante, émouvante aussi tant elle traduit les incompréhensions interspécies et la détresse du supplicié. Alternant phrases brèves, explications sommaires entre crochets et réactions des humains avec un retrait de paragraphe, il nous permet d'être avec Islero. Son entrée dans l'arène a quelque chose d'inédit : « Soudain, lumière... course pour sortir, voir {50 % des informations sensorielles}, repérer [...], lente accommodation des yeux... vue d'un flanc l'autre {panoramique}... devant, obstacles étagés {vision binoculaire, profonde, en relief} : hommes séparés, légers mouvements [...], regarder : présences-obstacles tout autour... entendre, oreilles dressées, mobiles : clameurs partout, inhabituelles, aiguës, stressantes, sentir museau à l'horizontale : effluves inconnus au loin, d'urine de congénères plus près {dégageant des phéromones de stress}... vif sentiment de péril, d'alerte au prédateur, de panique d'herbivore... fuir !... obstacles tout autour [...] forte émotion, agitation cardiaque, transpiration... ».

Professeur à l'Université Jean Moulin Lyon 3, Éric Baratay est le spécialiste d'une histoire animale en France. Depuis

la publication en 2001 de son essai *Le point de vue animal, une autre version de l'histoire* (Seuil, 2012), il rend compte de la réalité concrète des vécus et des ressentis des animaux. En croisant sources historiques et études éthologiques ou zootechniques, il construit un espace de compréhension pour ces autres damnés de la terre.

Chaque récit de ces *Biographies animales* est une brique dans l'élaboration d'une « histoire décentrée », celle de ces autres que l'on dévalorise souvent pour mieux les exploiter. Dans un monde spé- ciste, une telle entreprise est un double défi : sortir de la catégorie indifférenciée de l'« animal » – concept « qui n'existe



pas dans les champs ou les rues », selon Baratay –, gommant les différences entre les espèces non humaines, et embrasser l'irréductible spécificité de chaque individu.

Cet ouvrage hybride restitue le destin d'animaux aussi connus que la girafe de Charles X ou l'ânesse du voyage de R. L. Stevenson dans les Cévennes. Travail d'enquête, cette « restitution des existences » est passionnante. Son originalité et sa force résident dans sa dimension expérimentale. « Nos flagrantes limites » à comprendre dans leur totalité ces individus d'une autre espèce et d'une autre époque ne

sauraient être une justification pour ne pas essayer de sortir du « nombrilisme humain » : « Ces biographies animales seront donc des lieux d'expérimentation de la forme, du maniement des documents, de la recherche des faits, de la mise en scène et de l'écriture. »

Baratay reconnaît une parenté avec l'entreprise littéraire. « Une part d'imagination contrôlée » et le « jeu d'écriture » sont nécessaires pour mieux « se projeter à côté de l'individu ». La langue est un outil de domination. Avec des expressions et formulations bizarres traduisant l'étrangeté de l'expérience de l'individu animal, Baratay tente de

En croisant sources historiques et études éthologiques ou zootechniques, il construit un espace de compréhension pour ces autres damnés de la terre.

décentrer le regard de son lecteur : « Pour passer du côté des autres vivants, c'est aussi une manière d'écrire qu'il faut construire. »

Serait-il possible d'entreprendre un tel travail pour les milliards d'animaux envoyés à l'abattoir chaque année ?

L'horreur du carnisme qui invisibilise les besoins physiologiques et psychologiques de ces anonymes réside aussi dans sa capacité à en faire des numéros et gommer leur individualité. Parions que celui ou celle qui parviendra à retrouver ces vies (*Des vies retrouvées* est le sous-titre de cet essai) disposera d'une arme inédite pour détruire l'idéologie spéciste : un genre littéraire alliant l'autorité des arguments rationnels à la force de l'émotion.

Clémence Laot

Mesurer l'intelligence animale ?

Sommes-nous trop « bêtes » pour comprendre l'intelligence des animaux ?
Frans de Waal

Les liens qui libèrent, 2016

Le célèbre primatologue fait le point sur la cognition animale et la propension trop humaine à se voir comme mesure de toute chose.

« Qui testerait la mémoire d'un enfant en le jetant dans une piscine pour voir s'il se rappelle comment on en sort ? Pourtant, la piscine de Morris est un test de mémoire classique utilisé tous les jours dans des centaines de laboratoires. » C'est là la pierre angulaire du nouvel ouvrage de Frans de Waal : les expériences de mesure d'intelligence animale, qu'elles soient violentes ou non, semblent bien en creux nous en dire davantage sur notre propre

humanité que sur l'animalité qu'elles affirment vouloir mettre à l'épreuve. Pourtant, du langage à la mémoire, en passant par la reconnaissance faciale, la permanence de l'objet, le processus de la pensée, l'utilisation d'outils ou encore la recherche de solutions à d'épineux problèmes que des enfants ne parviennent pas à résoudre, ces récits d'expériences qui constituent le fil rouge du livre montrent que des primates aux insectes, les animaux repoussent les limites qu'on leur supposait.

Frans de Waal montre combien les partisans de l'éthologie ou de la cognition animale, qui travaillent avec ouverture d'esprit et respect de l'animal, se heurtent à une communauté scientifique sceptique ou méprisante, quand bien même elle fait face aux résultats les plus factuels et probants. On les accuse « d'être non scientifiques, anthropomorphiques, d'attribuer des projets et des intentions à des animaux qui de toute évidence n'en avaient pas. » Il en va tristement de même pour les domaines où la souffrance animale, passée sous silence ou invisible du grand public, se doit d'être démontrée pour être arrachée à sa supposée exception.

Mais le processus expérimental dérange en lui-même. Qui sommes-nous pour prétendre que les animaux ont à répondre à nos épreuves d'intelligence, qu'ils contournent ou renversent bien souvent par ailleurs ?



L'exemple du cheval allemand qui savait compter, surnommé Hans le malin, est à ce titre déconcertant. Le cheval à qui le propriétaire posait des opérations mathématiques répondait correctement en frappant le sol de son sabot le nombre de coups équivalents, non pas parce qu'il comptait, mais parce qu'il avait appris à lire sur le visage de son propriétaire l'imperceptible satisfaction, inconsciente de celui-ci, survenue au moment où il atteignait le nombre juste. « Cette histoire ne rabaisait pas l'intelligence animale, elle prouvait au contraire une incroyable sensibilité. »

L'anecdote est révélatrice : les protocoles scientifiques qui se proposent, ironiquement, de mesurer ou de trouver un propre de l'humain oublient systématiquement de prendre la sensibilité animale au sérieux. Comme souvent lorsque l'humain est en rapport avec l'animal, l'émotion est bannie, pour éviter de verser dans le subjectif, voire pire : l'anthropomorphisme.

Si aujourd'hui les travaux de Frans de Waal et ses pairs sont unanimement reconnus, l'étude de la cognition animale reste souvent considérée comme une « science douce ». Récemment encore on dissuadait les jeunes scientifiques de choisir un objet d'étude aussi risqué. « Attendez d'être titulaires », leur disaient les professeurs.

Au jeu de l'expérimentateur expérimenté, les animaux nous rient au nez.

C'est avec beaucoup d'humilité et de bienveillance qu'il faut reconsidérer la prétention humaine de mesurer autrui. Car comment éviter l'écueil de ne vouloir se mesurer soi-même comme au centre de toute chose ? Bien plus qu'un miroir, les animaux nous offrent alors la chance de ne plus nous regarder nous-mêmes, mais de nous mettre à la place d'autrui.

Et Frans de Waal de nous rappeler l'importance de l'empathie : « Elle est le ciment de sociétés entières et nous relie à ceux que nous aimons et auxquels nous tenons. Elle est bien plus fondamentale pour la survie que la connaissance de ce que les autres savent. Mais, puisqu'elle appartient à l'immense partie immergée de l'iceberg – aux caractéristiques que nous partageons avec tous les mammifères –, elle ne bénéficie pas du même respect. »

**Bien plus qu'un miroir,
les animaux nous offrent
alors la chance de ne
plus nous regarder nous-
mêmes, mais de nous
mettre à la place d'autrui.**

Frans de Waal ne nous apprend pas comment mesurer l'intelligence de l'animal, mais bien plus ce que l'animal mesure de nous-mêmes lorsque nous manquons cruellement d'empathie à son égard. De quoi revoir radicalement nos schémas actuels d'agencement du monde et notre position face à ceux, silencieux, qui nous observent agir.

Audrey Jougla

Constellation écoféministe

*Reclaim : recueil de textes
écoféministes*
Anthologie dirigée
par Émilie Hache
Cambourakis, 2016

Comme son sous-titre l'indique, *Reclaim* est bien une anthologie de textes écoféministes, et non pas un essai sur ce mouvement.

Philosophe et maitresse de conférence à l'université de Nanterre, Émilie Hache a pourtant choisi de s'écarter des carcans académiques pour faire de ce recueil une porte d'entrée vers un corpus extrêmement divers, très riche et encore méconnu en France.

L'ouvrage s'ouvre sur une longue et superbe introduction d'Émilie Hache qui permet d'une part de se familiariser avec des éléments factuels du mouvement

écoféministe souvent ignorés de ce côté de l'Atlantique, mais aussi de situer avec finesse les débats qui ont conduit à des scissions internes. Pour l'auteure, il n'est pas justifié de faire la distinction entre un « bon écoféminisme », sous-entendu légitime en tant qu'objet de recherche universitaire, et un écoféminisme « illégitime », parce qu'apparaissant comme étrange ou sortant des sentiers battus. L'originalité

de la démarche d'Émilie Hache consiste à donner toute leur place aux écrits et aux productions intellectuelles multiples issues du mouvement écoféministe étatsunien en insistant sur la convergence initiale de ce qui était avant tout un mouvement social d'émancipation et de résistance. Le verbe *reclaim* – titre du recueil – résume et englobe ce geste écoféministe : « Il signifie tout à la fois réhabiliter et se réapproprier quelque chose de détruit, de dévalorisé, et le modifier comme être modifié par cette réappropriation. Il n'y a ici, encore une fois, aucune idée de retour en arrière, mais bien plutôt celle de réparation, de régénération et d'invention, ici et maintenant. » Si plusieurs entrées du recueil explorent spécifiquement les fractures qui ont traversé l'es écoféminisme.s, le mouvement est d'abord donné à voir en tant que constellation.

Nous sommes là en présence d'une pensée *vivante*, donc forcément complexe, qui s'est élaborée au contact de luttes locales parfois de très grande ampleur. En effet, le contexte historique d'émergence de l'écoféminisme étatsunien – au tout début des années 1980 – est marqué par des mobilisations antinucléaires massives, qui



se poursuivront pendant plus d'une décennie. Cette période coïncide avec la poussée néolibérale incarnée par le tandem Reagan-Thatcher, la course à l'armement nucléaire de la guerre froide finissante, et parallèlement avec la prise de conscience de plus en plus aiguë des dégradations écologiques et des manifestations d'une mondialisation inique, mais présentée comme « heureuse ». C'est donc au travers d'une intrication profonde entre activisme et réflexion théorique que s'élabore l'écoféminisme. On le (re)découvre sous des plumes diverses – citons notamment Susan Griffin, Starhawk, Ynestra King ou Ariel Salleh – qui tissent au fil de ce recueil un entrelacs de textes de nature très différente : récits, poèmes, analyses théoriques, prises de position politiques, etc. Pour Émilie Hache, il était fondamental de mettre en relief les dimensions multiples de l'écoféminisme et de rendre accessibles certains textes écoféministes des années 1980 « s'adressant à nos corps comme à nos âmes ». C'est pour cette raison que les textes compilés dans ce recueil incarnent les formes théoriques, politiques, poétiques, thérapeutiques, historiques des productions élaborées pendant des années de lutte, de discussions collectives, de réflexions communes.

Le constat des écoféministes nord-américaines est sombre : nous nous trouvons aux prises avec une culture de guerre qui entretient un rapport d'exploitation et de destruction du vivant humain et non humain. À cela s'ajoute une oppression spécifique des femmes, qui passe par diverses formes de violence, mais aussi par leur disqualification au regard des valeurs dominantes de rationalité, de maîtrise, de culture. Or, ces deux formes d'oppression ne sont pas contemporaines de façon contingente. Elles sont liées entre elles, et elles se renforcent mutuellement : l'assignation des femmes à leur « nature » irrationnelle et inférieure tout comme la féminisation de la représentation de la nature servent à asseoir le système patriarcal capitaliste qui aggrave chaque jour un peu plus les dégradations écologiques en cours.

L'assignation des femmes à leur « nature » irrationnelle et inférieure tout comme la féminisation de la représentation de la nature servent à asseoir le système patriarcal capitaliste qui aggrave chaque jour un peu plus les dégradations écologiques en cours.

Ce recueil entre en résonance particulière avec le monde d'aujourd'hui. Par leurs formes et leurs messages, les textes choisis racontent et incarnent à la fois un déplacement du regard qui impose de s'attaquer aux racines des oppressions qui structurent nos schémas culturels. Cela conduit à remettre en cause ces dominations structurelles politiques, économiques et sociales, qui sont toutes imbriquées. De la même manière que le véganisme, parce qu'il invite à une reconsidération profonde de la définition de l'humain, l'écoféminisme porte en lui une véritable puissance révolutionnaire. En lisant Celene Krauss ou Susan Saxe, on ressent la force d'entraînement de mouvements qui ont su élaborer des outils pour dépasser le désespoir ambiant : en acceptant la peur et la colère face à la désolation écologique, en trouvant des réponses politiques, mais aussi spirituelles, collectives, drôles, vibrantes, aux attaques répétées d'un système hétéropatriarcal qui place une froide raison calculatrice au service d'un profit illimité. Ainsi que le résume Ynestra King : « La question de savoir qui fait de la politique, comment on la fait, et quels intérêts cela représente, autant que le besoin urgent d'autres manières de penser et d'agir, créent un contexte dans lequel la vision, la pensée critique, et le processus politique inventif du mouvement féministe pour la paix n'ont jamais été plus pertinents ni plus nécessaires. »

Les textes qui composent *Reclaim* portent tout aussi bien sur l'avènement

de la domination de la terre par la technologie pour « exploiter son ventre » (Carolyn Merchant), les manières « d'agir avec le désespoir environnemental » (Joanna Macy), les réactions intervenues après l'ouragan Katrina (Starhawk) que sur les communautés séparatistes lesbiennes rurales en Oregon (Catriona Sandilands). On regrette un peu que cette anthologie ne comporte pas de texte écoféministe traitant explicitement du végétarisme ou du véganisme ; il en existe pourtant de nombreux. Néanmoins, toute personne, en devenir végane ou non, intéressée par la mise en récit de réflexions sur les ressorts d'un activisme politique créatif et protéiforme, trouvera dans ce recueil de quoi penser, rire, pleurer, et ressentir ses connexions au monde vivant se renforcer, se complexifier, se ramifier vers des domaines inconnus ou oubliés, auxquels *Reclaim* donne une place.

Margaux Le Donné



Ultra végane

L'ultramarathon pour la vie

Rich Roll

Marabout, 2017

Rich Roll a rejoint les rangs de Scott Jurek et Brendan Brazier comme l'un des athlètes d'endurance véganes les plus influents, au travers notamment de son podcast, de ses livres de cuisine et de son autobiographie *Finding Ultra*, maintenant traduite en français.

Roll, peu avant ses 40 ans, a saisi un moment d'essoufflement dans ses escaliers comme une révélation et l'occasion d'une double conversion — sportive et diététique. Deux ans plus tard, il franchissait la ligne de l'Ultraman, triathlon d'environ deux fois la distance d'un Ironman réparti sur trois jours. L'année suivante, il était élu par le magazine *Men's Fitness* l'un des 25 hommes les plus *fit* au monde. Ancien nageur de compétition universitaire à Stanford,



Roll, alors avocat surmené et en surpoids, est devenu triathlète « ultra » de haut niveau et végane, tout en restant amateur. *L'ultramarathon pour la vie* revient en détail sur cette histoire et sur deux épreuves hors du commun, les Ultraman 2008 et 2009, qui marquent le renouveau sportif de Roll, et le défi EPIC5 où, en sept jours, Roll et son ami Jason Lester ont complété l'équivalent de cinq Ironman sur cinq îles d'Hawaï. C'est le récit poignant et captivant d'une jeunesse tumultueuse, d'abord obsédée par la natation, puis abimée par l'alcoolisme ; le récit d'échecs, de ruptures, d'autodestructions, mais aussi de rencontres, de révélations et d'efforts persistants qui ont fait le Rich Roll qu'on connaît.

Roll dispense également de précieux conseils de nutrition, pour les athlètes et tous les autres, exposant minutieusement les fondements de sa méthode « Plantpower ». Hormis quelques écarts regrettables sur les méfaits du gluten, du soja et des OGM, on consultera avec grand profit les appendices de l'ouvrage sur une nutrition végane saine et équilibrée, à mille lieues de la *junk food* et parfaitement adaptée aux rigueurs de l'entraînement. On mentirait en prétendant que suivre à la lettre ses recommandations est chose aisée. On regrettera aussi de grands absents. Le « pourquoi » de la méthode se réduit à des considérations de santé, de bien-être personnel et de performance athlétique. Yoga, méditation et gratitude, pièces centrales du renouveau, n'y font rien : on peine à faire sortir Roll de son cercle. La méthode est plus centrée sur soi et les siens que sur ceux que le véganisme entend protéger, les animaux, dans un livre qui cherche pourtant à donner du sens à l'alimentation et au sport. Mais on ne peut que se réjouir de voir Roll rejoindre Jurek et son *Eat and Run* au rang des athlètes véganes traduits en français, illustrant, s'il en était encore besoin, la possibilité d'exceller tout en évitant de nuire aux êtres sensibles et à la planète.

Nicolas Delon

Caricaturer le spécisme

L'antispécisme c'est pas pour les chiens !

Rosa B.

La Plage, 2016

L'existence d'un mouvement structuré se reconnaît à son incarnation dans un concept.

Passé le temps de la montée de sensibilités éparses, de la multiplication d'actions convergeant vers le même but, vient celui du mot qui dit la chose, celui qui, d'un seul coup, exprime une théorie et une pratique. L'antispécisme enseigné à ceux qui ne se prennent pas pour des chiens est le sujet du livre de Rosa B. Ce concept exprime à la fois la critique d'une thèse, la fondation d'une contre-thèse (anti) et ses conséquences pratiques (le véganisme) ; et c'est tout cela qui est contenu dans le nouveau recueil de Rosa B. Rien ne manque dans ces leçons : les droits fondamentaux, le propre de l'humain, l'évolution lue depuis son sommet, le salon de l'agriculture — anéanti en un dessin —, la mort bio, qui prévoit des tapis antidérapants dans les abattoirs, etc. L'espèce chérie du spécisme est l'espèce humaine, mais, lorsque les sociétés humaines considèrent les animaux, elles se montrent encore spécistes, comme l'illustre la première « petite leçon de spécisme ».

L'entreprise de Rosa B. consiste à exposer, par ses dessins vifs, nerveux, et les dialogues minimaux de ses personnages, l'attitude spéciste. Il s'agit d'un tour de force qui demandait tout son talent, car la difficulté tient évidemment dans l'illustration d'une thèse par le biais des situations les plus triviales, puisque le spécisme colore, à la façon d'une encre sympathique qui ne devient visible que sous l'effet d'un processus chimique — en l'occurrence la plume de



Rosa B. —, l'ensemble de nos propos, de nos habitudes de faire et de penser. Nous sommes spécistes tout le temps, et donc sans nous en apercevoir, comme nous le découvrons au fil de ces pages.

Les lieux communs, les clichés, les sempiternels arguments, les sophismes (tout un chapitre leur est consacré), les cocasseries, la stupidité, l'arrogance sont passés en revue et impitoyablement tournés en ridicule, grâce au regard aigu de l'humour, cette forme d'esprit railleuse seule capable de faire apparaître et se heurter les facettes d'une situation, ses présupposés, ces non-dits, ces sous-entendus. Nous nous promenons dans un monde dévoilé, où tout est caricatural et faux, et au

voilement duquel tous concourent. Il est piquant de reconnaître, au détour d'une page, certains personnages dont l'existence réelle n'est pas fortuite. À chacun de deviner leur identité...

Mais l'humour fait plus encore, avec une audace périlleuse, lorsqu'il s'empare de la mise à mort des animaux. Le trait qui dessine ceux qui sont électrocutés, dépouillés, tués au matador, manifeste (on ne sait comment d'ailleurs) une horreur qui ne doit rien au réalisme. C'est peut-être là que l'auteure atteint l'acmé de son art. Avec une remarquable économie de moyens, elle ébranle tout un monde.

Florence BURGAT

La pensée métaféministe de bell hooks

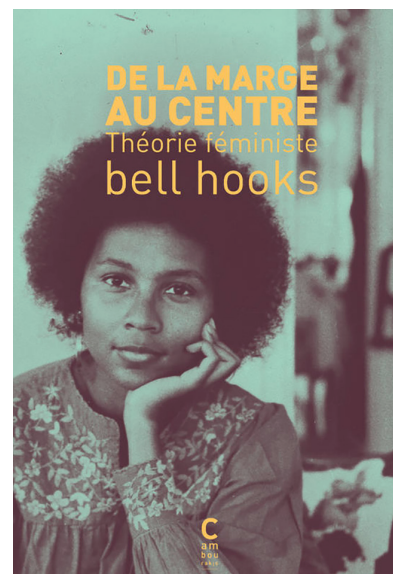
De la marge au centre : théorie féministe
bell hooks
Cambourakis, 2017

S'il a fallu plus de dix ans avant d'obtenir une traduction française de l'essai *Gender Trouble* de Judith Butler tant la pensée queer contrevenait (et contrevient encore) à l'hétérosexisme du monde francophone, alors que dire des trois décennies qu'il a fallu attendre avant de pouvoir accéder en français à la pensée de la féministe afro-américaine bell hooks¹ ?

Le monde littéraire, intellectuel et militant français a résolument peur des femmes noires et souffre d'un racisme que les éditions Cambourakis tentent depuis peu de corriger². Le deuxième essai de l'intellectuelle, *Feminist Theory: From Margin to Center*, publié originalement en 1984, vient effectivement d'être traduit par Noomi B. Grösig. Préfacé par Nassira Hedjerassi, il s'agit d'une traduction fidèle de l'ouvrage, qui a préservé le style accessible d'écriture et de vulgarisation de la pensée de hooks. L'œuvre nous est offerte dans une jaquette magnifique à travers un petit format invitant à la lecture.

L'ouvrage, globalement, offre une critique du féminisme dominant à travers une perspective décoloniale et révolutionnaire. hooks, en 12 parties qui facilitent la lecture, les temps de pause et la compréhension de sa pensée, soutient que le but commun des féministes devrait être la fin de l'oppression sexiste et non pas la recherche d'une égalité homme-femme qui ne changerait rien à une domination inscrite dans la structure même de nos sociétés occidentales.

- 1 Il s'agit d'un pseudonyme qui s'écrit bien avec des minuscules. Il est inspiré de sa grand-mère maternelle.
- 2 En 2015, la maison a traduit sous le titre *Ne suis-je pas une femme ?* le premier ouvrage de bell hooks, *Ain't I a Woman?*, publié originalement en 1981.



L'auteure dénonce le fait que les femmes blanches de classes sociales moyennes et riches aient fondé un mouvement féministe autour d'enjeux qui ne touchaient qu'elles, tels que l'accès au monde du travail, dans lequel les femmes noires ou pauvres se trouvaient depuis longtemps déjà. Ces dernières n'y trouvaient pas une façon de se libérer de l'oppression qui, pour elles, n'était pas seulement sexiste, mais également raciste et classiste. hooks dévoile donc dans cet ouvrage les biais des féministes blanches qui ont orienté le féminisme

autour de leurs seuls intérêts. Elle prône une révolution du mouvement féministe, qui doit s'ouvrir aux réalités de femmes de tout horizon. Le cadre d'analyse de l'auteure l'amène à revisiter des notions comme celles de pouvoir, de travail, de parentalité, de solidarité et d'oppression sexuelle, et ceci, tant dans des configurations hétérosexuelles que lesbiennes. Elle présente également l'éducation des femmes comme une action féministe.

L'essai aborde des enjeux toujours actuels et significatifs, tant au Québec

qu'en France. C'est notamment le cas lorsqu'il s'attarde, par exemple, à la place des hommes dans les mouvements féministes, aux bons et mauvais effets de la formation de *safe spaces* ou aux conditions nécessaires à la formation de solidarités entre femmes de différentes communautés culturelles. L'auteure utilise un ton accrocheur et percutant (qu'elle a maintenu au cours des années) en droite ligne avec sa théorie selon laquelle les féministes ne devraient pas craindre de se critiquer les

unes les autres ni de ménager leur susceptibilité, surtout celle des Blanches ou des personnes qui peuvent passer pour telles. hooks, dans cet ouvrage comme dans ceux qui suivront, se base souvent sur ses propres expériences (intimes, personnelles et professionnelles) en tant que femme noire. Elle valorise ainsi sa réalité comme source de savoir et nous invite à faire de même : à trouver notre émancipation dans la validation de nos propres expériences.

Mariève Maréchale

Précis de la pensée réactionnaire prospéciste

L'imposture intellectuelle des carnivores

Thomas Lepeltier

Max Milo, 2017

Dans son précédent ouvrage, *La révolution végétarienne*, paru en 2013 aux Éditions Sciences Humaines, l'historien et philosophe des sciences Thomas Lepeltier faisait le constat suivant : puisque l'exploitation animale n'est pas nécessaire à la survie, les souffrances que celle-ci implique pour les animaux ne sont pas acceptables moralement.

Ainsi, il ne saurait tarder avant que la société arrête de produire et de consommer des produits d'origine animale. Mais cette révolution se fait attendre et l'opinion publique reste toujours largement opposée à toute idée de libération animale. Doit-on chercher l'explication du côté des habitudes alimentaires, des publicités qui invisibilisent les animaux, ou bien du côté du poids politique de l'industrie agroalimentaire ? Thomas Lepeltier propose une explication supplémentaire à l'inertie carnivore : les intellectuel.le.s. Son nouvel ouvrage, *L'imposture intellectuelle des carnivores*, passe en revue les philosophes, éthologues, agronomes et autres sociologues convoqués par les médias pour ramener le calme lorsque des livres ou des vidéos viennent perturber la tranquillité spéciste.

Le panorama est remarquablement exhaustif. On y croise tout autant les apparents soutiens du véganisme ou du droit des animaux qui retournent leur veste lorsqu'il s'agit de critiquer la production de viande (Boris Cyrulnik, Michel Onfray, Franz-Olivier Giesbert) que les personnalités qui fustigent régulièrement la libération animale du haut de leur position d'expert, comme le philosophe Raphaël Enthoven, le gastrologue Périco Légasse ou l'anthropologue Jean-Pierre Digard. On y découvre aussi des intellectuels ayant développé une pensée originale en réaction à l'animalisme : le philosophe Francis Wolff et son « nos devoirs vis-à-vis des animaux



dépend de l'usage que l'on fait d'eux », la sociologue Jocelyne Porcher et la « réciprocité du don » dans l'élevage, les philosophes Luc Ferry et Dominique Lestel.

Il est difficile de dire laquelle de ces attitudes nuit le plus à l'antispécisme, mais dans le livre de Thomas Lepeltier, rien n'est laissé au hasard : répartis dans sept chapitres thématiques, les arguments qu'exposent ces intellectuels sont passés au crible. Et force est de constater qu'ils résistent difficilement aux mises au point scientifiques et philosophiques que leur oppose l'auteur. En plus de poursuivre l'entreprise critique menée par les antispécistes, l'ouvrage de Thomas Lepeltier se distingue en dévoilant la dynamique qui ancre le

discours prospéciste dans l'opinion publique : « L'université approuve. [Les médias apportent leur] soutien. Les grands noms de la recherche adoubent. »

Cependant, au cours de la lecture, on en vient à se demander à qui s'adresse l'auteur. Les personnes convaincues par l'éthique antispéciste apprécieront la mise en pièce des « arguments » prospécistes, mais l'ouvrage est alourdi par un ton moralisateur qui détournera sans doute celles et ceux qui se questionnent simplement sur les arguments avancés en faveur de l'exploitation animale. On devine déjà les réactions de ces personnes lorsque l'auteur illustre la fausseté des raisonnements qu'il critique en les transférant aux violences intrahumaines (viol, esclavage, violence contre les enfants), ou lorsqu'il présente les végétaliens comme ceux qui « ont compris », qui se sont mis à réfléchir, qui ont « un minimum de conscience ». L'opinion opposée, elle, est décrite avec des mots très chargés émotionnellement (« massacre », « cruauté », « délire », « caprice »), et on peut craindre que la critique récurrente de la « méchanceté » des intellectuels cités ne

Les arguments qu'exposent ces intellectuels sont passés au crible. Et force est de constater qu'ils résistent difficilement aux mises au point scientifiques et philosophiques que leur oppose l'auteur.

détourne le lecteur non convaincu de la fausseté des arguments dénoncés.

Quoi qu'il en soit, Thomas Lepeltier nous donne un aperçu de la coalition prospéciste qui prend forme dans le paysage médiatique français et on peut grâce à son travail distinguer deux dynamiques que les militants antispécistes apprécieraient de voir s'amplifier. D'une part, une mise à l'écart dans les revues les plus réactionnaires du paysage médiatique français (*Le Point*, *Causeur*, *Le Figaro*), comme c'est le cas actuellement pour les discours les plus virulents. Et d'autre part, un dévoilement petit à petit de l'arbitraire de la pensée spéciste, comme l'illustre

Francis Wolff qui refuse d'accorder des droits aux animaux sous prétexte qu'ils « [n']agissent [pas] au nom de valeurs », mais qui ne considère évidemment pas qu'il soit légitime de priver de droits les humains qui seraient dans la même incapacité.

L'imposture intellectuelle des carnivores décortique les discours « carnivores » en exposant ce qu'ils ont d'incorrect, mais aussi ce en quoi ils servent à justifier une violence que l'auteur juge « immorale ». L'insistance mise sur le second point pèse sur la lecture et éloignera sûrement de nombreux lecteurs potentiels, ce qui soulève la question suivante : la communauté antispéciste devrait-elle exiger un discours prospéciste intellectuellement correct sachant qu'elle en repoussera de toute façon les conclusions ? Lepeltier nous donne sa réponse lorsqu'il confie dans l'épilogue ses espoirs pour les « débats de demain » : non pas que les intellectuels qu'il cite produisent une défense cette fois-ci rigoureuse de l'élevage, mais qu'ils ou elles cessent bel et bien de défendre cette institution.

Loïs Boullu

Déjà là

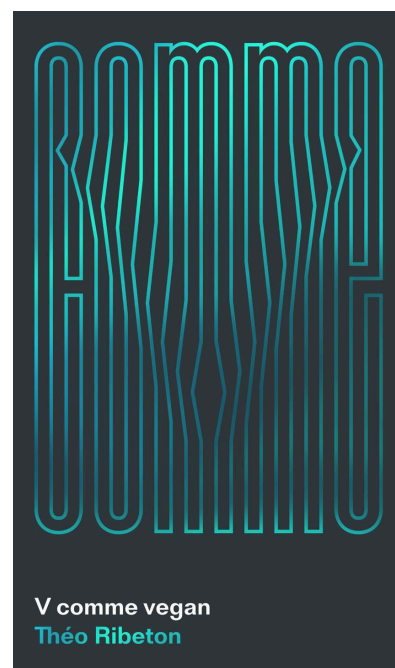
V comme vegan
Théo Ribeton
Éditions Nova, 2017

Les statistiques récentes sur les avancées de l'animalisme nous disent beaucoup en nous disant peu.

Il est bien sûr encourageant d'apprendre, à la lecture de pourcentages souvent cités, que de plus en plus de gens adoptent une alimentation végétarienne ou végétalienne, même si tous ne le font pas pour des raisons morales et sont sensibilisés aux droits des animaux

non humains. Ces réalités chiffrées, de même que les arguments en faveur d'une alimentation sans viande, Théo Ribeton les énumère en bloc dès les premières pages de *V comme vegan*, expliquant aux lectrices et lecteurs que c'est « ce dont le livre ne traitera pas ». Parce que c'est plutôt un « état des lieux social et culturel » du véganisme en France que propose Ribeton, préférant mesurer les percées concrètes du mouvement dans les paysages médiatique, publicitaire, gastronomique ou politique.

C'est dans cette optique qu'il recense notamment la première mention du végétarisme sur un plateau de télévision français en 1962 et décortique l'apparition en ces mêmes lieux de la figure archétypale du végétarien au début des années 1990. Décrivant cette scène plutôt loufoque, Ribeton explique pourquoi ce végété de la télé



sera presque systématiquement représenté comme un illuminé « en guenilles, maigrichon et peu soigné ». Mais bien qu'il s'attaque à certains stéréotypes véhiculés par les médias au sujet du véganisme, l'auteur n'entreprend pas d'en dénoncer la végéphobie, notion qui, selon lui, « renvoie à une forme de souffrance sociale qui n'a [aujourd'hui] plus cours au même degré et selon les mêmes termes ». Il faut le dire, *V comme vegan* est un livre profondément positif quant à l'avenir de l'animalisme. Ribeton se réjouit entre autres choses de l'apparition de « professionnels du contre spécialisés dans la sauvegarde de la viande », y déduisant là « le signe que la bidoche est perçue comme menacée de déclin et qu'elle a besoin d'avocats pour plaider sa défense. » Il voit aussi d'un bon œil le fait qu'un restaurant ait annoncé sans gêne un burger de bœuf

avec sauce végane, puisque l'ajout du terme montrerait bien « [qu'il] est jugé positif, attrayant, et bien sûr vendeur. » Pour Ribeton, l'analyse de ces comportements et habitudes liées au véganisme permet donc de saisir l'ampleur du phénomène et d'y entrevoir une suite encourageante. Bien qu'essentiellement centré sur les avancées en sol français, Ribeton fait toutefois un saut du côté de l'Amérique du Nord, consacrant une section à l'École de Montréal, ville qu'il qualifie de « foyer intellectuel sans équivalent dans le monde francophone » pour l'animalisme. On notera d'ailleurs une mention fort positive du magazine que vous tenez entre les mains et des travaux de plusieurs de ses collaboratrices et collaborateurs.

À travers de nombreux exemples d'évolution des mentalités, Théo Ribeton trace donc le portrait d'un

nouveau monde végane qui se définit, qui hésite, qui se fortifie, mais qui est déjà là. Par moments, on sent que l'écriture manque d'engagement, l'auteur n'hésitant pas à se classer lui-même parmi ce « monde qui hésite », passant d'un sujet à l'autre sans grande consistance. Certaines contradictions peuvent également agacer, par exemple : d'un côté, une virulente critique de la gastronomie sans viande ; de l'autre, l'idée qu'un régime « seulement vivable sans être absolument optimal doit suffire à celui qui considère qu'on n'est pas [végane] pour soi mais pour autrui ». Il reste que *V comme vegan* est un livre que plusieurs journalistes des médias généralistes devraient lire, ne serait-ce que pour éviter de parler encore une fois de nouvelle tendance ou de reprendre des clichés de plus en plus lassants.

Maude Lefebvre

Bible végane

Planète végane

Ophélie Véron

Marabout, 2017

Le voici, le voilà : le livre d'Ophélie Véron, alias Antigone XXI.

Après un livre de cuisine (végétalienne, bien entendu) et un autre pour les parents végés, elle publie maintenant *Planète végane*, un ouvrage sans recettes pour expliquer les raisons d'un mouvement sans cruauté animale. L'essai de 500 pages deviendra certainement le livre sacré de tout.e végane, ou presque.

L'auteure commence avec un chapitre nommé « Pourquoi végane ? ». On y trouve de nombreux points théoriques intéressants. Cela débute par un historique assez complet du mouvement végétarien. S'ensuit une ébauche des

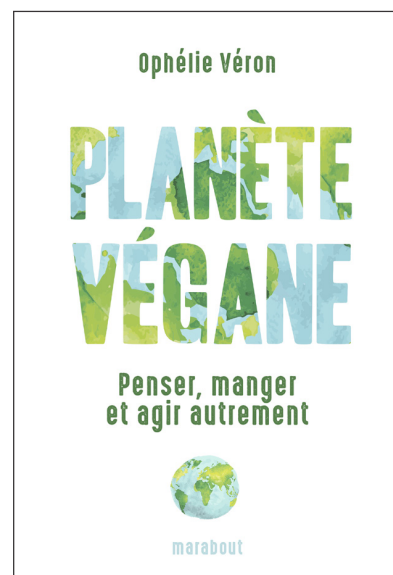
grandes approches philosophiques et l'auteure développe différents arguments au profit des droits des animaux. La dernière partie de ce chapitre évoque les objections les plus courantes au véganisme. Du « si tu as besoin de B12, ce n'est pas naturel » à « que ferons-nous de toutes ces vaches ? », Ophélie Véron tourne en dérision certains propos et approfondit les critiques les plus entendues. Des pages boucliers, qui s'avèreront souvent bien utiles...

Le premier chapitre légitimise le mouvement végane et déconstruit par-là la croyance d'une mode passagère. Ceux qui suivent répondent aux problèmes concrets : *Quoi manger ? Quoi porter ? Quoi utiliser ?*

L'ouvrage se transforme ici en trousse de premiers secours. Ophélie Véron s'attaque à toutes nos croyances et nos questions pour y répondre en détail. Elle propose même une liste d'épicerie, un tableau des symboles vraiment *cruelty-free*, des conseils pour économiser sur ses provisions, des astuces pour discuter de son alimentation avec son entourage, et plus encore. Et une fois que le lecteur ou la lectrice n'a

plus rien à objecter, l'auteure propose dix moyens d'entamer une transition végétalienne. Plus d'excuses : tout est là pour construire « un monde où chacun de nos gestes n'induirait ni la souffrance de milliards d'êtres sensibles, ni la destruction de notre environnement ».

Enfin, une dernière section touche aux questions du « vivre » végane.



Ophélie Véron traite de la végéphobie (en déconstruisant ce concept) et des activités sociales autour de la nourriture. Elle aborde aussi le thème de la culpabilité de ne pas être le ou la parfait.e végane. Elle y partage ainsi ses expériences et ses conseils.

Assurément, ce livre est à l'image de son auteure : multifacette. Ophélie Véron a un parcours universitaire hors du commun : de la géographie à la philosophie, elle s'intéresse à tous les sujets et son livre en est une nouvelle preuve. Tout comme son blogue est un melting-pot d'idées et de recettes, son essai traite tous les aspects de ce que serait une planète végane.

C'est d'ailleurs là tout l'intérêt de l'ouvrage, mais aussi sa limite. On peut trouver qu'il y en a trop : un travail de recherche impressionnant, une documentation folle et une pléthore d'anecdotes très personnelles. On peut ainsi penser à une version bodybuildée des livres *Le défi végane 21 jours* d'Élise Desaulniers, *Voir son steak comme un animal mort* de Martin Gibert ou encore *Vivre végane* de Gwendoline Yzèbe. Une bible végane, en somme. Néanmoins, il n'est pas indiqué d'offrir cet essai à votre grande tante curieuse de votre façon de vivre. Dans cette masse de contenu, le lecteur ou la lectrice peut se retrouver perdu.e, étouffé.e par le trop d'informations...

En revanche, si l'intérêt est déjà là, *Planète végane* a tout pour plaire. Ophélie Véron utilise un style simple qui fait de ces 500 pages un véritable plaisir littéraire. Elle a une approche pédagogique bien développée, notamment avec un système de cadres qui viennent préciser des termes ou donnent la parole à d'autres intervenant.e.s. La seule critique que l'on peut faire à Ophélie Véron, c'est peut-être d'avoir eu les yeux plus grands que le ventre. Mais on parle là d'un bien maigre défaut.

Anastassia Depauld

Initiation au véganisme

Le défi végane 21 jours

Élise Desaulniers

La Plage, 2017

Et si on se lançait le défi de devenir végane pour 21 jours ? C'est ce que nous propose Élise Desaulniers avec ce guide pratique complet, maintenant adapté pour la France.

En moins de 200 pages, ce livre fait le point : pourquoi et comment devenir végane ? Les débutant.e.s pourront l'utiliser comme un petit précis pour avancer en toute tranquillité. De leur côté, leurs proches, tout comme les curieux.ses, y trouveront de précieux éclaircissements pour appréhender le véganisme.

Pour ma part, pensant simplement lire quelques lignes pour me faire une première idée, je l'ai dévoré d'une traite avec un délicieux sentiment d'exaltation. À chaque page, je prenais davantage conscience que j'avais dans

les mains le livre idéal à conseiller et à offrir à tou.te.s pour démystifier le véganisme !

Grâce à un sérieux travail de recherche, Élise Desaulniers nous propose un livre parfaitement documenté. Et, qui plus est, cette petite encyclopédie de poche se lit comme un roman. C'est fluide, bien construit et vivant. Les références et encadrés se mêlent parfaitement aux anecdotes et petites histoires. Pour ce qui est du contenu, tout y est. On voit le pourquoi et bien sûr le comment. On pousse même plus loin que l'assiette avec des informations sur l'habillement et les cosmétiques. L'auteure nous prodigue aussi des conseils avisés pour changer nos habitudes. Elle sait de quoi elle parle – elle est passée par là.

Mais, une fois qu'on est dans le bain, où trouver des protéines ? La grande question des protéines... Le chapitre sur l'alimentation donne la solution et résume les grandes lignes des choses à savoir pour être en santé : vitamine D, B12, fer, iode, etc. Et pour apprendre « cette nouvelle langue », rien de tel que de bons petits plats. Marie-Noël Gingras, du blogue *Vert et fruité*, a apporté sa contribution en concoctant 21 recettes pour véganiser simplement son assiette, maintenant adapté pour la France. Pour couronner le tout, on trouve des idées de menus, et même des

tableaux pour bien cuire les céréales et légumineuses.

Non contente de résumer tout ce qu'il faut savoir sur le sujet, Élise Desaulniers prend aussi le temps d'un chapitre pour sauver des vies sociales. Elle nous explique, en particulier, comment désamorcer une discussion pour garder des relations harmonieuses, avec des pistes pour se comprendre et se respecter les un.e.s les autres.

Ce *Défi végane 21 jours* recèle aussi un joyau pour les débutant.e.s : les réponses aux questions les plus fréquentes que rencontrent les véganes. Depuis « si



tu étais sur une île déserte... » à « on mange de la viande depuis toujours », en quelques lignes, l'auteure propose des répliques simples et avisées.

En bref, on l'aura compris, cet ouvrage est à conseiller les yeux fermés. Il promet de devenir, comme son auteure, une référence incontournable en matière de véganisme.

Melle Pigut

Le véganisme en « Que sais-je ? »

Le véganisme

Valéry Giroux et Renan Larue

Presses universitaires de France,
collection « Que sais-je ? », 2017

Qu'est-ce que le véganisme ? Qui sont les véganes ? Quelles sont les prémisses normatives sous-tendant le refus de l'exploitation animale ?

Telles sont certaines questions auxquelles tente de répondre l'ouvrage *Le véganisme* de Valéry Giroux et Renan Larue, paru dans la fameuse collection « Que sais-je ? » des Presses universitaires de France. Incontestablement très bien documenté, rigoureux et accessible, l'ouvrage a le grand mérite de vulgariser certains des enjeux les plus complexes du refus de l'exploitation animale.

Défini par les auteur.e.s comme mode de vie consistant « à ne pas œuvrer, dans la mesure du possible, à l'assujettissement, aux mauvais traitements et à la mise à mort d'êtres sensibles », le véganisme ainsi s'oppose au carnisme, cette idéologie qui autorise et normalise l'exploitation et la violence envers les animaux non humains. Plus précisément, l'idéologie carniste s'incarne, d'une part, dans le « paradoxe de la viande », qui est cette

attitude répandue chez les consommateurs et consommatrices qui se voient encourager des industries cruelles et pourtant massivement condamnées moralement à l'aide de mécanismes psychologiques de déni. D'autre part, le carnisme s'incarne à une plus large échelle, notamment dans l'apologie médiatisée et publicisée des nourritures animales ou dans les tentatives de l'industrie agroalimentaire d'invisibiliser et de légitimer la souffrance des animaux, auxquelles tente de faire contrepoids le mouvement végétarien.

Selon les auteur.e.s, il va sans dire que les véganes s'appuient sur des prémisses normatives différentes de celles du carnisme en se dotant d'une idéologie résolument antispéciste, c'est-à-dire qui s'oppose aux discriminations arbitraires basées sur l'espèce. Ainsi, au second chapitre de leur ouvrage, après avoir exposé les limites du mode de vie végétarien et les origines historiques du mouvement végétarien, les auteur.e.s livrent une analyse éclairante des arguments sous-tendant le véganisme. Sans être philosophiquement homogène et consensuel, le mouvement végétarien refuse l'exploitation animale, et ce refus peut être justifié sur des bases éthiques telles que : (1) la prise en compte de la sensibilité animale, (2) le rejet des souffrances jugées non nécessaires infligées aux animaux d'élevage, (3) l'adoption d'une vision égalitaire des différentes espèces animales non humaines et humaine, (4) la considération morale des intérêts similaires des animaux et (5) la reconnaissance de droits inviolables aux animaux non humains.

Se réunissant ainsi autour de valeurs et prémisses normatives communes, les véganes, qui partagent comme traits communs une sensibilité accrue à la souffrance d'autrui et un désir de progrès moral, forment également un mouvement social et politique qu'explore le quatrième chapitre de l'ouvrage. Dès lors, l'idéologie antispéciste, avec ses effets directs et indirects concrets, s'incarne à la fois dans les choix quotidiens des véganes ainsi que dans des revendications communes promues par des tactiques politiques diverses, allant

des simples vigiles aux actions directes plus risquées.

Par ailleurs, si l'oppression des animaux n'est pas sans lien avec celle dont sont victimes certains individus humains – comme les travailleurs et travailleuses, les femmes, les personnes racisées et les personnes en situation de handicap –, le véganisme se pose comme un mouvement sociopolitique : il fait la promotion d'une justice sociale globale motivée par la considération morale de la souffrance de tous les individus sensibles, non humains et humains. Il va sans dire que la prise en compte de l'intersectionnalité des oppressions permet ainsi de combattre diverses formes d'injustice, parmi lesquelles on peut compter, par exemple, certains propos discriminatoires tenus à l'encontre du peuple chinois dans le cadre du festival gastronomique de Yulin, durant lequel de la viande de chien est servie. Le véganisme, compris comme mouvement sociopolitique, rejette la hiérarchisation des oppressions et implique, « par conséquent, de se soucier autant des malheurs des animaux que nous nous préoccupons – ou devrions nous préoccuper – du sort de nos congénères. »

Virginie Simoneau-Gilbert

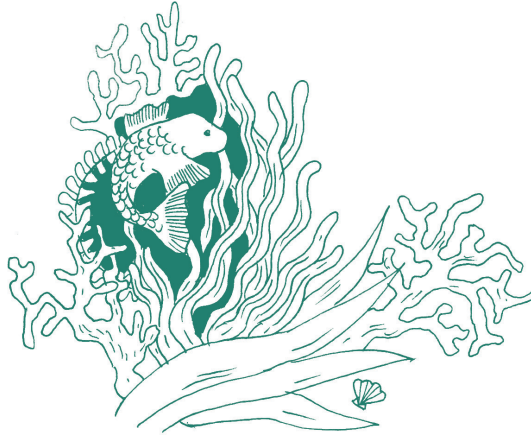


Les véganes se cachent pour mourir

Even Vegans Die: A Practical Guide to Caregiving, Acceptance, and Protecting Your Legacy of Compassion

Carol J. Adams, Patti Breitman et Virginia Messina

Lantern Books, 2017



En 2015, la publication de *How Not To Die* du Dr Michael Greger a suscité un certain débat dans les corridors du mouvement végane.

L'éditeur Martin Rowe avait alors publié un statut Facebook sans ambiguïté : « Je considère le titre de ce livre comme une insulte aux regrettées Lisa Shapiro et Rynn Berry et d'autres véganes qui souffrent du cancer et de maladies chroniques. Est-ce qu'elles étaient de mauvaises véganes pour avoir le

courage d'être malades ou, pire, de mourir ? Personne ne prendra le message de santé végane au sérieux (et avec raison) si ceux qui devraient être les plus avisés prétendent que le véganisme est une panacée. » S'en sont suivis quelques commentaires qui rappelaient l'humour de Greger et l'importance des titres accrocheurs. Mais aussi des témoignages troublants, comme celui d'une femme qui montrait à quel point Rowe avait visé juste : « Quand j'ai été diagnostiquée avec un cancer du sein, certaines connaissances véganes ont suggéré que je pourrais avoir "triché" puisque les véganes n'ont pas le cancer. »

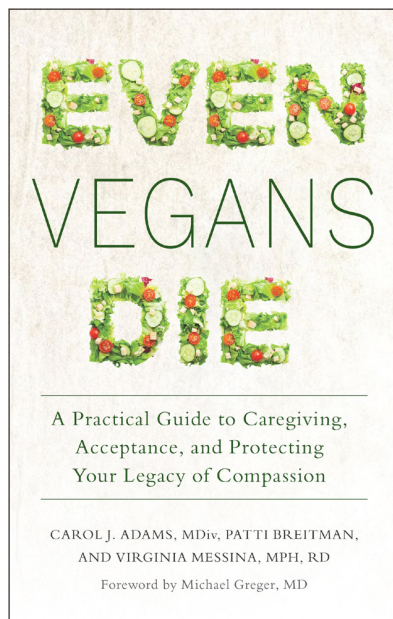
À peine 18 mois plus tard, la nutritionniste Virginia Messina en compagnie des militantes et autrices Patti Breitman et Carol J. Adams publient *Even Vegans Die* [Même les véganes meurent], un guide pratique qu'elles présentent comme un « manifeste pour construire une communauté végane plus compassante, diverse et efficace ». Préfacé par nul autre que Michael Greger, le livre est publié par Martin Rowe chez Lantern. Les trois femmes avaient déjà signé *Never Too Late to Go Vegan* [Jamais trop tard pour devenir végane] en 2014, destiné aux personnes du troisième âge, où elles abordaient déjà la honte qui accable les véganes malades. Elles poussent ici l'idée un peu plus loin en traitant, entre autres, de grossophobie, des soins de fin de vie et du destin de nos animaux de compagnie après notre mort.

Si l'alimentation végétalienne est une « ceinture de sécurité » qui réduit

l'incidence de certaines maladies comme le rappelle Greger dans sa préface, elle n'élimine pas totalement le risque d'être gravement malade. Il n'y a aucun moyen d'avoir un contrôle total sur sa santé. *Even Vegans Die* nous aide à accepter la fatalité de la maladie et à nous y préparer.

Le véganisme, nous rappellent Messina, Breitman et Adams, est loin d'être la solution à tous les maux et ne soigne pas toutes les maladies non plus. Au lieu de conseiller des diètes qui n'ont aucun fondement scientifique à leurs amis gravement malades, les véganes devraient plutôt passer du temps avec eux et les aider dans les tâches qu'ils ne peuvent accomplir. Ne pas manger d'animaux n'est pas non plus une fontaine de jouvence. La fixation sur les véganes de 65 ans qui ont l'air d'en avoir 40 et pèsent 50 kg n'aide en rien la cause. Pourtant, les véganes mises de l'avant sont le plus souvent des femmes à l'apparence jeune et mince, bien maquillées, avec une peau rayonnante sans rides. Les autrices ont raison d'insister sur le fait que notre apparence physique dépend beaucoup plus de notre bagage génétique que de notre alimentation. Les véganes ne ressemblent pas toutes à Michelle Pfeiffer. Elles sont différentes en taille et en poids, certaines sont malades, d'autres vieilles et mourantes. L'accepter et le valoriser comme nous encourage à le faire les autrices de *Even Vegans Die* est essentiel au mouvement.

Élise Desaulniers





ARTS

cinéma,
photographie,
bédé

Photo Bianca Des Jardins

Une petite histoire des simili-animaux

Camille Brunel

Au cinéma comme ailleurs, le véganisme est une question de technologie. Vous voulez libérer les chevaux ? Inventez la voiture. Suivre un régime végétalien ? Attendez les cachets de B12 ! Et faire un film sans exploiter d'animaux ? Ne bougez pas : robots et images générées par ordinateur arrivent à la rescousse. De la même manière qu'une partie de la gastronomie végane consiste à simuler le goût de la viande, de nombreux films imitent désormais l'aspect des animaux avec un réalisme toujours plus saisissant.



Pour les besoins du tournage en 1928 du rugissement donnant le coup d'envoi aux films parlants de la MGM, un plateau fut construit autour de la cage de la lionne Jackie.

Sans remonter à Georges Méliès ou Walt Disney, la tendance consistant à laisser tranquilles les animaux pour les représenter au cinéma ne date pas d'hier. Pour un Cheetah ayant passé sa vie exploité sur les plateaux de la MGM, combien de figurants humains anonymes dans des costumes de singe ? Mais la raison en était avant tout pratique : l'une des plus célèbres règles d'Hollywood voulait qu'un réalisateur fasse en sorte, autant que possible, d'éviter les enfants et les animaux, véritables sacs de nœuds juridiques.

En 2000, cependant, lorsque Joaquin Phoenix réclame que son armure soit en faux cuir pour son rôle d'empereur dans *Gladiator*, c'est pour des raisons éthiques qu'il le fait. Or si dans le même film, le tigre que l'on voit se faire poignarder par Russell Crowe est un robot, cela n'empêche pas quelques fauves bien réels de passer des heures au bout d'une chaîne devant des fonds bleus, pour les plans précédant la mise à mort – et dans les

nombreuses scènes de bataille, les chevaux sont en chair et en os.

En réalisant 15 ans plus tard un nouveau péplum, *Exodus*, Ridley Scott révèle ainsi le chemin parcouru depuis *Gladiator*. Cette fois, même les simples bœufs attelés aux charrettes sont des robots. Lorsque les dix plaies d'Égypte se déchainent, les chèvres mortes sont en plâtre, les grenouilles en latex ; crocodiles et mouettes sont en images de synthèse, de même que la plupart des chevaux – dès qu'il s'agit de plans larges.

Présents dans le moindre film historique, les chevaux ont en effet toujours posé un problème délicat aux réalisateurs. Avant leur numérisation parfaite dans la trilogie du *Seigneur des Anneaux* – où il s'agissait de représenter cavalcades et accidents sans blesser personne, mais aussi à moindres frais –, il arrivait qu'on ait recours à des mannequins équins pour les plans fixes (devant les diligences à l'arrêt de *Maverick*, le western de Richard Donner) ou les cascades – voir le saut



Légende de l'image

dans les douves de William Wallace et son cheval rigide dans *Braveheart*, ou même *La Trace*, film pourtant français de 1983 dans lequel Richard Berry voit son mulet chuter, le long d'une pente enneigée. On peut distinguer que c'en est un faux à 50 kilomètres, mais c'est l'intention qui compte.

Film « pourtant » français dans la mesure où les avancées animalistes au cinéma sont généralement le fait du cinéma anglo-saxon, pour ne pas dire américain. Début 2017, un certain Mark Rappaport était récompensé par l'Académie des Oscars scientifiques et techniques pour un cheval mécanique capable de simuler le galop dans les gros plans avec un parfait réalisme (mécanique récemment utilisée dans *Lone Ranger*, *The Revenant* ou le remake des *Sept Mercenaires*). Mais c'est surtout les animaux du remake du *Livre de la Jungle* sorti en 2016 qui feront date, lauréats quant à eux de la récompense suprême, l'Oscar des meilleurs effets visuels : en dehors du fameux petit d'homme, pas un seul animal n'était présent sur le plateau.

Là où ça devient intéressant, c'est que l'Oscar des meilleurs effets visuels a souvent encouragé la création d'animaux synthétiques. En 2013, le tigre, l'orang-outan, les suricates et autres pensionnaires numériques du bestiaire de *L'Odyssée de Pi* se virent récompensés – tandis que les deux plans où un véritable tigre avait été utilisé faisaient scandale, celui-ci ayant manqué la noyade. En 2008, *À la croisée des mondes – la boussole d'or* était lui aussi récompensé pour ses ours polaires, sa panthère et son singe de synthèse. On peut remonter ainsi jusqu'à *Babe*, en 1996 – dont le propos d'ensemble était animaliste, l'acteur végétarien James Cromwell incarnant le fermier –, tout en passant par le *King Kong* de Peter Jackson, en 2006.

En matière d'animaux synthétiques, on peut dire que les différents *King Kong* auront d'ailleurs tout essayé. Tout commence en 1933, avec les

marionnettes animées en image par image par Willis O'Brien. Puis, en 1976, lorsque *King Kong* épluche Jessica Lange, on se contente de mettre un homme dans un costume. Le remake de Peter Jackson obéit au même principe : toujours pas de vrai gorille sur le plateau, mais un homme servant de référence aux mouvements de l'animal, à ceci près que cette fois, c'est un costume de *motion capture* qui est nécessaire, tandis que le singe est ajouté en images de synthèse photoréalistes. Les singes du *Tarzan* sorti en 2016 et du *King Kong* sorti en 2017 (*Skull Island*) marquent une nouvelle évolution puisque, cette fois, les primates sont animés comme les félins de *L'Odyssée de Pi* ou du *Livre de la Jungle*, c'est-à-dire sans référent humain derrière, en image par image – à la manière de Willis O'Brien, en quelque sorte.

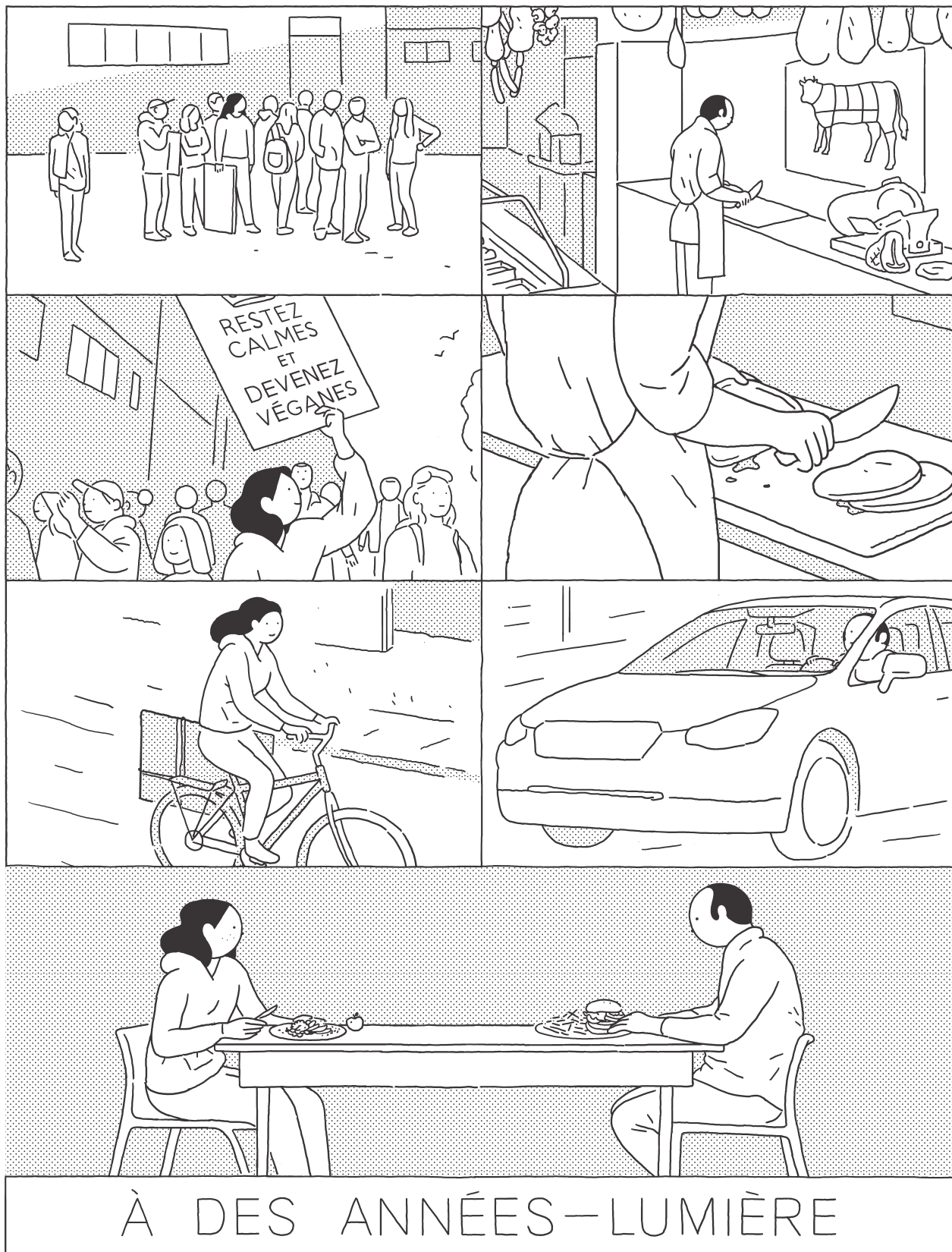
Côté cinéastes végétariens, on continue de valoriser les alternatives. Dans *Noé*, de Darren Aronofsky, les seuls animaux réels sont des images d'archives, employées pour montrer les animaux libres, après le déluge. Ceux que l'on

Sauver les animaux, au cinéma, passe aujourd'hui par leur simulation par ordinateur.

voit monter dans l'arche (en forme de gros disque dur flottant !) sont des images de synthèse. Le symbole est fort : sauver les animaux, au cinéma, passe aujourd'hui par leur simulation par ordinateur. En France, Maud Alpi s'est donné dans *Gorge Cœur Ventre* un mal inédit pour faire croire à la mise à mort d'une vache en train d'accoucher, en se procurant notamment la dépouille semi-taxidermée d'une vache morte de sa belle mort. L'effet est saisissant.

De l'effet de montage à l'image de synthèse, en passant par les robots, les moyens d'éviter l'exploitation d'animaux au cinéma sont de plus en plus courants. Il n'y a qu'à voir les mains de Mowgli interagir avec les poils de sa mère louve dans le dernier *Livre de la Jungle* pour se convaincre qu'on n'y perd rien. Les faux animaux sont ceux que l'on enferme et que l'on dresse, pas ceux que l'on dessine.

Camille Brunel est journaliste et critique de cinéma. Il écrit notamment pour la revue de prospective *Usbek & Rica*, la revue en ligne *Vegactu*, et tient une chronique animaliste pour la revue du Café des Images, *Le Café en Revue*.



À DES ANNÉES-LUMIÈRE

SCÉNARIO : MARIO J RAMOS

ILLUSTRATIONS : PASCALINE LEFEBVRE

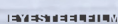
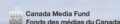
ANGRY INUK



"ACTIVIST CINEMA AT ITS BEST"
NOW MAGAZINE

**Written and Directed by
ALETHEA ARNAQUQ-BARIL**

Producers ALETHEA ARNAQUQ-BARIL and BONNIE THOMPSON. Executive Producers BOB MOORE, DANIEL CROSS and DAVID CHRISTENSEN.
AN UNIKKAAT STUDIOS INC. production in co-production with the NATIONAL FILM BOARD OF CANADA in association with EYESTEEFILM.
Director of Photography GILJAH ELLSWORTH. Editor SOPHIE FARKAS-BELLA. Animation by JONATHAN WRIGHT.
Featuring KAJA PETER, LACABOSSE ISHULTJAN and JOHANNE IMTILJAN.



Canada

Inuk en colère

Ignorer les Inuits ou oublier les phoques : une alternative à dépasser

Axelle Playoust

Le mouvement animaliste fait encore trop souvent piètre figure lorsqu'il s'agit de solidarité avec les autres mouvements sociaux. Nous avons tendance à imposer notre agenda militant aux minorités, sans dialogue préalable et sans considération pour le contexte politique et économique dans lequel elles sont plongées.

La vente des peaux de phoques représente l'un des rares moyens leur permettant de se procurer de l'essence pour la chasse de subsistance et autres produits indispensables à la vie loin des grandes villes.



Inuk en colère met des images et des mots sur ce problème en donnant la parole aux communautés inuites de l'archipel arctique canadien affectées par les campagnes anti-chasse aux phoques de grandes ONG telles que Greenpeace ou IFAW. Le rapport de pouvoir est écrasant : ces organismes brassent des millions de dollars, bénéficient de l'appui de personnalités publiques et mènent leurs campagnes loin des réalités quotidiennes autochtones. Face à ces lobbyistes géants, la réalisatrice Alethea Arnaquq-Baril brise les clichés et nous présente un peuple moderne et mobilisé, maîtrisant les réseaux sociaux et prêt à se déplacer jusqu'au Parlement européen pour représenter les intérêts de ses membres.

Le contexte est le suivant : en 2009, suite à la décision européenne de bannir l'importation des produits issus de la chasse aux phoques et malgré une exception prévue pour les produits des populations autochtones, les prix du marché sont divisés par deux. Les conséquences économiques s'avèrent désastreuses pour les Inuits : la vente des peaux de phoques représente l'un des rares moyens leur permettant de se procurer de l'essence pour la chasse de subsistance et autres produits indispensables à la vie loin des grandes villes. Ce bouleversement économique porte une atteinte directe à leur autonomie et intensifie des problèmes sociaux tels que la pauvreté et le suicide, dont les taux sont déjà parmi les plus élevés à l'échelle internationale¹.

Le documentaire ne permet aucun doute : les façons de faire des ONG antichasse contribuent à renforcer des dynamiques racistes et coloniales. Elles le font notamment en entretenant l'image d'un peuple inuit rétrograde et prémoderne que l'on peut se passer de consulter au sujet du marché mondial auquel il participe pourtant et dont il dépend. Malgré les nombreuses tentatives de militants inuits pour faire valoir leurs revendications, les ONG s'obstinent dans une stratégie d'évitement et ferment les yeux sur l'existence autochtone.

Si *Inuk en colère* soulève de façon brillante ces enjeux antiracistes et anticoloniaux, il reste que le film fait l'impasse sur un aspect pourtant attendu dans un tel documentaire : les relations entre animaux humains et non humains. L'absence des phoques en tant qu'individus rappelle tristement

à quel point les non-humains continuent d'être exclus des enjeux politiques, même de ceux qui les concernent directement. *Du* phoque, ça, il y en a : de la peau, de la viande. Objets d'échange, nourriture, ressources. *Des* phoques par contre, il n'y en a aucun. Pas un seul phoque vivant, *individué*, n'est montré à l'écran. Pas un mot sur le fait que ce sont des êtres qui ont une vie qui leur est propre et non des ressources à exploiter ou à prélever. Dans *Inuk en colère*, ces êtres sentients sont, comme dirait Carol J. Adams, de parfaits référents absents.

Au service de cette invisibilisation, le documentaire entretient une confusion entre revendications écologistes et revendications animalistes. Les deux termes sont utilisés de façon interchangeable tout le long du documentaire : la campagne antichasse des *animalistes* serait illégitime, puisque la chasse aux phoques est une chasse *écologique*... Ce fâcheux glissement, les antispécistes y ont affaire depuis longtemps² et l'insistance des activistes inuits sur cet argument écologiste (irréfutable) leur permet d'esquiver de façon plus ou moins habile l'encombrante sentience des phoques.

Ce qui en apparence pourrait ressembler à un dilemme (sauver les phoques ou sauver les Inuits ?) nous empêche finalement d'envisager une troisième option : refuser de collaborer à l'effacement colonial des populations autochtones sans pour autant renoncer au projet antispéciste, à la volonté politique d'aménager les intérêts de tous les individus concernés par la chasse aux phoques, phoques compris.

Comme dans toute lutte politique, et encore davantage lorsque des coalitions politiques sont requises, aucune recette n'est donnée d'avance. Mais gardons en tête que les communautés autochtones ne sont ni homogènes ni figées. Rien n'empêche que se développe un véritable projet politique antispéciste au sein même des populations qui dépendent aujourd'hui de la chasse aux phoques pour vivre. Soyons des alliés en direction de ce projet, plutôt que des *white vegans* persuadés de notre propre supériorité morale.

Axelle Playoust est activiste et étudiante en sociologie et études féministes à l'Université du Québec à Montréal.

1 Une étude de mai 2016 révèle que le taux de suicide est 20 fois plus élevé chez les Inuits que chez les autres résidents non autochtones de la région Terre-Neuve-et-Labrador.

2 Voir à ce sujet « Pourquoi je ne suis pas écologiste » de David Olivier sur le site des *Cahiers antispécistes*.

Jayanti Seiler

Au-delà du mur de l'espèce

Julia Roberge Van Der
Donckt

La photographe américaine Jayanti Seiler a fait incursion dans l'univers des zoos ambulants, des sanctuaires et autres lieux de contact entre les humains et les autres espèces animales. C'est après avoir longtemps œuvré comme bénévole dans des centres de réadaptation de la faune qu'elle entame la série *Of One and The Other* (en cours depuis 2013), qui explore les paradoxes inhérents à de telles rencontres.





Tout en nuances, les photographies de Seiler¹ tracent les contours de nos relations complexes avec les animaux, oscillant entre compassion et asservissement. Il ne s'agit pas d'un hasard si ses images sont souvent structurées au moyen de clôtures, de barreaux ou de grillages. Ces dispositifs de mise à distance illustrent les frontières, arbitraires ou non, que l'on établit entre humains et animaux : pour préserver leur caractère sauvage, pour s'en protéger, ou encore pour mieux les dominer.

L'isolement de la captivité apparaît comme une sentence particulièrement cruelle pour des êtres dont le seul crime a été de se retrouver entre les mains des humains. Si elle ne se revendique pas précisément du genre documentaire, Seiler adopte toutefois l'attitude la plus neutre possible lorsqu'elle entreprend une séance de travail sur le terrain. Le résultat est poignant. Comment ne pas éprouver de malaise face à ces jeunes filles du programme 4-H², visiblement affligées au moment de faire leurs adieux au cochon qu'elles

ont élevé depuis la naissance, sachant pertinemment qu'elles le conduisent à la mort ? Mais les images de Seiler offrent aussi un regard sur des relations plus respectueuses avec les animaux non humains, mettant en lumière des moments d'une rare beauté, comme cette bénévole du Journey's End Animal Sanctuary qui donne le bain à un chien paralysé.

Julia Roberge Van Der Donckt : Comment votre expérience en tant que bénévole dans un refuge a-t-elle influencé votre travail de photographe ?

Jayanti Seiler : Le bénévolat m'a permis d'approcher mon sujet de manière plus éclairée, de lever en quelque sorte le voile sur l'expérience singulière du monde du sauvetage. J'ai remarqué plusieurs paradoxes au sein de ces environnements, plus particulièrement dans les centres de réadaptation destinés aux oiseaux de proie et dans les cas où des personnes avaient converti leur résidence en refuge pour animaux de la faune. Ma série intitulée *Clemency Raptor* a d'ailleurs mené à mon projet actuel, dans lequel je m'intéresse aux rencontres entre humains et animaux dans une perspective plus large. En ce qui concerne les centres de réadaptation de la faune, je me suis concentrée

1 www.jayantiseilerphotography.com

2 L'organisation 4-H, qui rassemble plus de six millions de membres aux États-Unis, vise notamment à former les enfants aux métiers de l'agriculture, y compris l'élevage.



Je n'ai pas envie de montrer des images d'atrocités commises envers les animaux : elles pourraient repousser les gens plutôt que provoquer une réelle prise de conscience.

sur la fragile harmonie sur laquelle repose le contact avec les humains, la mise en captivité étant traumatique pour les animaux blessés, mais nécessaire à leur retour en liberté. J'ai eu l'occasion de constater chez les employées un mélange d'altruisme et de détachement clinique (provoqué par le haut taux de décès avec lequel elles doivent composer au quotidien). C'est ce qui a orienté la manière dont j'ai choisi de concevoir les images. Ébranlée émotionnellement par cette réalité, j'ai voulu représenter les rares moments où le « mur » séparant les humains et les animaux tombe, où l'on peut voir de la tendresse, où une réelle connexion s'établit. J'ai également rencontré

plusieurs oiseaux arrivés comme juvéniles – qui ne peuvent donc être relâchés – et qui résident dans des habitats artificiels. Des liens étroits unissent ces animaux et les personnes qui partagent leur quotidien, si bien que les oiseaux en viennent à manifester des traits humains dans leur vocalisation et leur comportement.

JRV : Le dévouement et l'amour dont font preuve les individus qui travaillent auprès des animaux sont palpables dans toute la série. Dans le cas des zoos ambulants et des « propriétaires » d'animaux sauvages, on pourrait parler de la mince frontière séparant la fascination de l'exploitation. Y voyez-vous une forme de dissonance cognitive ?

JS : Oui, les espèces de la faune exercent certainement une fascination sur nous tous. Mais certaines personnes vont plus loin. Elles veulent en faire des animaux de compagnie (ce qui est par exemple impossible pour les grands félins et des loups), bien souvent sans prendre en considération leurs besoins véritables. Cette vision romantique du rapport à la nature, déguisée sous un prétexte de conservation de la faune, a des résultats désastreux pour les animaux. Comme il est



malheureusement très facile de se procurer des animaux exotiques aux États-Unis, une grande partie d'entre eux vivent dans des conditions déplorables. Les plus chanceux finiront dans des

**J'ai voulu représenter
les rares moments où
le « mur » séparant les
humains et les animaux
tombe, où l'on peut voir
de la tendresse, où une
réelle connexion s'établit.**

sanctuaires, mais ceux-ci peinent à répondre à la demande. Les animaux, au même titre que celles et ceux qui en ont la responsabilité, se retrouvent ainsi dans un cercle vicieux. Ils peuvent en ce sens être considérés comme des hybrides, inexorablement pris entre deux mondes : incapables de survivre dans la nature, ils sont condamnés à la captivité. Or tout n'est pas noir ou blanc, j'ai vu des gens faire d'énormes sacrifices pour le bien de leurs animaux.

JRV : Sans être explicitement violentes, certaines de vos images montrent des animaux qui semblent inconfortables, parfois même en position d'extrême vulnérabilité par rapport aux humains, ce qui peut être troublant à regarder. Je lisais par exemple les commentaires figurant au bas d'un article au sujet de votre travail sur le site du *New York Times* et j'ai été frappée par les réponses enflammées suscitées par vos œuvres, mais aussi par les échanges constructifs qui ont suivi. Les images que vous créez peuvent devenir le point d'amorce d'un dialogue sur les relations interspécifiques et même sur le véganisme. Est-ce qu'il s'agit là d'une stratégie délibérée afin d'aller au-delà de la fatigue compassionnelle que les gens peuvent ressentir lorsqu'ils sont confrontés à une abondance d'images d'animaux en souffrance (dans les médias sociaux notamment) ?

JS : Exactement, je suis moi-même incapable de supporter la souffrance animale sans ressentir de trauma émotif. L'objectif premier de mon travail est de toucher un maximum de personnes, issues de tous horizons. Je n'ai pas envie de montrer des images d'atrocités commises envers les animaux : elles pourraient repousser les gens plutôt

que provoquer une réelle prise de conscience. Je vois par exemple des organisations comme PETA perdre du terrain en raison de leurs méthodes radicales. En même temps, la question de l'exploitation animale requiert une attention urgente. Cette réalité doit être exposée, mais j'ai moi-même opté pour une approche plus subtile. En ce qui a trait aux commentaires générés en ligne, je crois que ces réactions intenses peuvent être bénéfiques au sens où mes images favorisent le débat. Mais d'un autre côté, je ne veux pas que l'on se méprenne sur la nature de mes intentions. La question de la représentation des animaux est très complexe et je dois par conséquent faire preuve de prudence.

JRV : Selon vous, quel est le rôle des artistes dans le mouvement de libération animale ?

JS : Je crois que les projets artistiques qui adoptent une approche engagée peuvent être des outils de sensibilisation efficaces. Les œuvres qui suscitent la discussion peuvent certainement être des atouts pour le mouvement. Les images n'ont pas nécessairement à être explicites pour marquer les gens et avoir un impact. Par ailleurs, des artistes comme moi ne se contentent pas de réaliser des œuvres et s'impliquent de manière concrète. Mon engagement va donc bien au-delà de mon travail photographique. Je me suis alliée à des activistes pour les droits des animaux qui mènent de front des investigations sur des cas de maltraitance. Une poursuite a notamment été intentée contre un sanctuaire de Floride qui a violé à répétition la loi sur le bien-être animal. J'ai été appelée comme témoin dans cette affaire en raison de plaintes déposées auprès de la Florida Fish and Wildlife Conservation Commission (FWC) et du US Department of Agriculture (USDA). Le sanctuaire organisait des rencontres payantes avec des tigres : les photographies que j'ai conçues pour *Of One and The Other* ont même été utilisées lors du procès. Cette visibilité inattendue m'a paru très intéressante, d'autant plus que le sanctuaire a été mis à l'amende et on lui a ordonné de cesser ses activités illégales. Je souhaite ainsi pouvoir contribuer au mouvement animaliste en faisant de mon art un catalyseur de discussion. Le changement sera lent, mais il est bien en marche.

L'artiste souhaite remercier les organismes suivants : Audubon Center for Birds of Prey, Mainland, Floride ; Big Cat Rescue, Tampa, Floride ; Journey's End Animal Sanctuary, Deland, Floride ; Shy Wolf Sanctuary, Naples, Floride ; Tiger Encounter and Rehabilitation Sanctuary (TEARS), Mims, Floride.

Julia Roberge Van Der Donckt est doctorante en histoire de l'art et bénévole à la SPCA de Montréal.

Lora Zepam te parle des *Culicidae*



Si tu as lu mes chroniques précédentes, tu sais que j'ai de la sympathie pour les malaimés, au point où mes bibittes préférées sont souvent les plus craintes ou méprisées : araignées, scutigères, cloportes, et même les infâmes punaises de lit. Par contre, je dois t'avouer que j'ai encore de la misère à aimer les moustiques. Mais j'y travaille, promis...

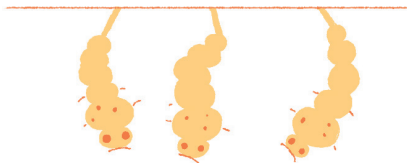
Illustrations Samuel Jacques

Le cycle de vie des moustiques

Aussi appelés maringouins au Québec, ces charmants diptères (*Diptera*, « deux ailes ») sont de la famille des *Culicidae*, qui compte 57 espèces répertoriées au Québec et plus de 3500 dans le monde. Ce sont des insectes holométaboles, ce qui signifie qu'ils subissent une métamorphose dite complète. Pour se reproduire, les moustiques adultes forment des essaims érotiques¹ au crépuscule. La femelle, qui sera fécondée une seule fois au cours de sa vie, emmagasine le sperme dans sa spermathèque et peut vivre plusieurs mois, tandis que le mâle a une espérance de vie de seulement quelques jours. Une fois la copulation terminée, la maringouine sera entièrement responsable du succès de l'accouplement, car elle doit pomper du sang à un vertébré pour permettre à ses œufs de se développer. C'est ici qu'elle devient une nuisance pour *Homo sapiens* et plein d'autres espèces animales. Si c'était pas de leur obligation de nous vampiriser, on vivrait très bien avec les *Culicidae*.

Mais bon, c'est pas comme ça que ça marche. Quand une femelle moustique réussit à faire un prélèvement de ton sang, elle va pondre ses œufs dans l'eau environ deux jours plus tard. Selon l'espèce, ça peut être à la surface d'une eau stagnante ou courante, dans un vieux pneu rempli d'eau de pluie, un marécage, un fossé, une flaque, trou d'arbre, gouttière, etc. Elle a souvent l'embarras du choix. Un ou deux jours après la ponte, les œufs éclosent et les petites larves se mettent à gigoter dans l'eau, à moins que le lieu de ponte ne se dessèche, et là, non, je t'avertis, les œufs ne meurent pas, ils peuvent même survivre jusqu'à cinq ans.

Au stade larvaire, la plupart des espèces se nourrissent de phytoplancton, de bactérioplancton et diverses matières organiques, tandis que



d'autres vont chasser les larves d'autres espèces de *Culicidae*. Quatre mues plus tard, les larves se métamorphosent en nymphes. À ce stade, les insectes sont normalement immobiles — une chrysalide de papillon, c'est tranquille en s'il vous

plaît —, mais les moustiques sont des osseties, et leurs nymphes le sont aussi. Elles peuvent donc se déplacer pour fuir un danger. Par contre, elles ne s'alimentent pas. La mue imaginale — lorsque l'insecte atteint le stade adulte, l'*imago* — a lieu à la surface de l'eau, où le moustique peut enfin apparaître sous sa forme la plus *badass*. Au Québec, le cycle des moustiques s'étend sur deux à quatre semaines, et certaines espèces produisent plusieurs générations par année. Et si les pluies sont abondantes, alors là, on a droit à un méchant baby-boom.

Au cas où tu te demanderais pourquoi ça existe...

Pour bien comprendre l'importance des moustiques d'un point de vue écologique, il faut se pencher sur leur cycle de vie complet et pas seulement sur les insectes adultes.

Les larves sont une source de nourriture pour de nombreuses espèces, comme des insectes aquatiques, des petits poissons, du zooplancton, des amphibiens et même des plantes carnivores. En s'alimentant de matière organique, les larves transfèrent la biomasse du milieu aquatique au milieu aérien lorsqu'elles deviennent adultes. De plus, les plantes aquatiques bénéficient des cacas de larves de moustiques, un peu comme les plantes terrestres apprécient ceux des lombrics (voir « Lora Zepam te parle des *Lumbricidae* » dans *Versus* n° 3). Aussi, ces mêmes larves filtrent les eaux dans lesquelles elles se développent, ce qui en fait des bioépurateurs. N'est-ce pas là un rôle noble ?

Une fois adultes, les moustiques sont les proies d'autres arthropodes, des oiseaux, des chauves-souris, des poissons et des batraciens (j'en ai déjà sniffé un, mais ça compte pas pour de la prédation, c'était un accident). Et puisqu'ils se nourrissent de nectar, nos chers maringouins sont aussi des insectes pollinisateurs ! OK, ils sont peut-être pas aussi sympathiques que les abeilles mellifères et les jolis papillons, mais ils ont autant de crédit.



Les insectes les plus dangereux du monde

Oui, car ce sont eux qui transmettent le paludisme, la fièvre jaune — aussi appelée *vomito negro*, qui est également le nom d'un *band* belge industriel-EBM —, la dengue, le chikungunya, la fièvre de la vallée du Rift, la fièvre du Nil occidental, des filarioses et des encéphalites, mais PAS le VIH (ce mythe est tenace !). Je sais que

1 OK, je romance un peu, j'ai aucune idée si les insectes ont une vie érotique...

LE SAVAIS-TU ?

Le paludisme, aussi appelé malaria, était autrefois présent en Europe et en Amérique du Nord. Le DDT a joué un grand rôle dans l'éradication de cette terrible maladie, ainsi que les mesures d'hygiène plus strictes et l'assèchement des milieux humides. Accessoirement, ça a un peu décâlé l'environnement, mais heille, on n'a pas de paludisme !

Toutefois, cette maladie est loin d'être chose du passé, car elle demeure l'une des premières causes de mortalité humaine à l'échelle planétaire. Paraît que c'est ça qui aurait tué Toutankhamon. Malaria !, c'est aussi le nom d'un autre bon *band* électro-industriel expérimental allemand.

les hypocondriaques modérées sont déjà en train de chercher les symptômes de ces maladies sur internet, tandis que les hypocondriaques sévères les connaissent par cœur, alors si tu n'es ni l'une ni l'autre, sache que ces maladies-là sont bin plates, du genre à laisser parfois des séquelles ou à tuer. Les *Culicidae* méritent donc un peu leur mauvaise réputation. Certains scientifiques vont même jusqu'à dire qu'on aurait avantage à les éliminer complètement, que leur disparition n'aurait pas d'impact négatif considérable sur les écosystèmes. Toutefois, non seulement il n'y a pas de consensus sur le sujet, mais en plus, on n'a pas encore les moyens de faire disparaître à jamais ces petits vampires ailés. Il semblerait que les moustiques soient un peu plus toffes que les rhinocéros de Sumatra.

Et les moustiques du Québec ? Sont-ils dangereux ?

Oui. Mais pas pour les mêmes raisons. Le danger avec nos moustiques, c'est surtout la panoplie de stoffes chimiques qu'on utilise pour les éloigner. J'ai passé tous les étés de ma vie à la campagne, et je me souviens avoir baigné dans un tas de substances chimiques dégueuses. Je pouvais parfois m'enduire de deux répulsifs à moustiques, en plus de la citronnelle, et le soir venu, mes parents faisaient brûler une spirale insecticide dans le chalet. Ça me donnait mal à la tête. Aujourd'hui, j'ai surtout mal au cœur de savoir qu'on s'empoisonne à petites doses pour s'éviter un inconfort pas très grave.

Au Québec, les moustiques peuvent transmettre des encéphalites, mais celles-ci sont bénignes, au point où elles passent souvent

inaperçues. Le virus du Nil occidental en est une. Celui-ci a créé une belle panique, mais ça reste un virus pas vraiment pire qu'une grosse grippe, parfois même asymptomatique. Oui, je sais que la grippe peut être mortelle. Malheureusement, c'est un peu inévitable d'être exposé à un nombre minimal de virus. On ne pourra jamais tous les éliminer, alors aussi bien faire son possible pour se muscler le système immunitaire. Pasteur disait : « Le microbe n'est rien. Le terrain est tout. » Prends soin de ton système immunitaire.



Comment s'en débarrasser ?

Tu es une citadine qui aime bien prendre une poffe de nature à l'occasion ? Évite la campagne au début de l'été, si possible, car c'est à ce moment que les femelles moustiques sont le plus avides de sang. Et si tu partages le même habitat qu'elles, il y a moyen de réduire les désagréments qu'elles peuvent provoquer.

La première chose à faire, c'est de t'assurer que ta maison est étanche. Des moustiquaires bien fixées à toutes les fenêtres et aux portes qui restent ouvertes. Ça te fera au moins un abri où te réfugier à l'aube et au crépuscule, moments les

Le danger avec nos moustiques, c'est surtout la panoplie de stoffes chimiques qu'on utilise pour les éloigner.

plus propices pour péter les plombs à cause de la voracité des moustiques qui veulent tellement être mamans. Tu peux même t'équiper d'une double protection en installant une toile moustiquaire sur ton lit. Bonus : ça te fait un lit de princesse.

L'eau étant essentielle au cycle de vie des maringouins, limite leurs lieux de ponte en ne laissant pas trainer dehors des récipients et en t'assurant que tes gouttières s'écoulent bien. Moins les moustiques pourront se reproduire dans ton environnement immédiat, moins tu te feras piquer.

Le truc quioute : construire des condos pour hirondelles et pour chauvesouris. Ces petits animaux mignons consomment beaucoup d'insectes, le jour pour les premières, la nuit pour les secondes.

Lorsque tu dois rester à l'extérieur dans la nature effrayante, plusieurs méthodes sont à ta portée pour te protéger des piqures, mais leur efficacité varie d'une personne à l'autre. Sachant que la femelle moustique repère sa proie grâce à sa forme, ses mouvements, ses couleurs, son émission de gaz carbonique et les diverses odeurs qu'elle dégage, porte des vêtements clairs et couvrants, évite tout produit parfumé (tout!) ainsi que l'alcool et tu seras une ninja parmi les moustiques.

La citronnelle fonctionne pour certaines, mais son efficacité est souvent limitée, ce qui fait en sorte qu'on doit appliquer une nouvelle couche

La science a prouvé que les moustiques sont en effet plus enclins à piquer les buveurs de bière.

toutes les 30 minutes. Et c'est pas parce que c'est naturel que c'est inoffensif! Santé Canada recommande l'abandon graduel des insectifuges personnels à base de citronnelle qui sont appliqués directement sur la peau, car leur innocuité n'est pas prouvée. Ça reste peut-être une solution intéressante si on n'a pas besoin d'une protection de longue durée.

Les insectifuges à base d'huile de soya semblent sécuritaires et efficaces, mais je ne les ai jamais testés personnellement. Ça me titille au point d'avoir hâte à la prochaine saison des maringouins!

Si tu as vraiment besoin d'un insectifuge de longue durée, il semble que les produits à base de diéthyltoluamide (DEET) soient les plus appropriés. Par contre, des chercheurs ont rapporté des



effets neurotoxiques du DEET sur les mammifères et les insectes, ce qui n'est guère rassurant. Moi je me dis que si j'ai la chance de vivre dans un milieu où les moustiques ne transmettent pas le paludisme, je veux bien endurer quelques piqures prurigineuses. Toutefois, si ces mises en garde ne te font pas peur ou encore si tu peux difficilement fonctionner sans DEET parce que tu es garde-forestière en Abitibi, suis rigoureusement les directives sur l'étiquette.

Les trucs de grand-mère

En plus des répulsifs proposés sur le commerce, il y a aussi les trucs de grand-mère! Yé! Tu peux t'amuser à les essayer et les comparer.

Quand j'étais enfant et que je passais mes étés au chalet avec ma famille, ma mère buvait de la tisane de menthe parce qu'elle disait que ça repoussait les maringouins. Quand elle avait fini sa tasse, elle nous badigeonnait, mes sœurs et moi, de jus de menthe avec sa poche de tisane. Mes souvenirs sont trop flous pour que je me rappelle si ça fonctionnait vraiment, mais je me souviens qu'on sentait un peu la pâte à dents.

Aussi, ma mère disait tout le temps que « la boisson, ça attire les mouches ». Pour soutenir son hypothèse, elle nous pointait mon onc Robin, buveur notoire, qui devait s'asperger de stoffe

FONNE FACTS

- Les moustiques *king size* ne sont pas des moustiques génétiquement modifiés, ils sont en fait des tipules, ou cousins. Elles appartiennent à une autre famille, les *Tipulidae*, et elles ne piquent pas. Malgré leur allure un peu suspecte, je t'assure que les tipules sont absolument inoffensives.
- Tu remarques qu'un moustique a des antennes plumeuses? Bravo pour ton sens de l'observation! Tu viens de spotter un mâle, ce qui veut dire qu'il ne peut pas te piquer. T'es safe!
- Chaque espèce de moustique émet sa propre fréquence de bourdonnement, et c'est en partie de cette manière que les mâles repèrent les femelles, qui sont les seules à bozzer comme ça.

chimique tout l'été pour éviter d'être saigné à blanc. Eh bien, la science a prouvé que les moustiques sont en effet plus enclins à piquer les buveurs de bière, mais pour les autres boissons alcoolisées, c'est pas clair. Si c'est humainement possible pour toi, évite la bière.

J'ai souvent entendu dire que la consommation d'aliments sucrés nous rendait plus appétissantes pour les moustiques. J'ai longtemps soupçonné que c'était juste une manière supplémentaire de culpabiliser les gens qui aiment trop les bonnes choses, alors ça m'a jamais ralenti dans mon ingestion de desserts. Bin, veux-tu savoir la meilleure? Il s'avère que les moustiques ignorent plus facilement les gens dont la sueur est sucrée et fruitée. Moi, je trouve ça pas mal drôle...



Idéalement, pour éviter que les moustiques ne nous détectent, il faudrait cesser de dégager du CO₂. N'allons pas jusque-là, s'il vous plaît. Là où je veux en venir, c'est qu'il n'existe pas vraiment de truc miracle.

Mais est-ce végane de tuer les moustiques qui nous piquent ? Si c'est de la légitime défense, je pense qu'on peut se permettre d'assassiner ceux qui viennent nous piquer... Il suffit d'un seul moustique pour ruiner ta nuit, hein.

Ce qu'il vaut mieux éviter : les lampes à électrocution — ça tue surtout les autres insectes, qui ne nous dérangent même pas — et les spirales insecticides. Ça, c'est un peu dégueu. Pour débarrasser une pièce de ses maringouins, je recommande la tapette à mouches : économique, écologique, ça aiguise l'agilité et ça fait bouger un peu.



Si tu croyais pouvoir te débarrasser *entièrement* des moustiques, je suis désolée de t'avoir dégueu. C'est pas encore possible.

Comment calmer les démangeaisons

Yé ! D'autres recettes de grand-mère !

Si ton corps est recouvert de piqures, ça peut être plus simple de faire un traitement global en ajoutant du stoffe apaisant dans l'eau de ton bain, comme de la calamine ou du bicarbonate de soude. Aussi, tu peux y faire tremper un bas de nylon rempli de flocons d'avoine. Sinon, tu peux appliquer de la glace directement sur la piqure, une compresse de vinaigre, un mélange d'eau froide et de bicarbonate de soude, de l'argile ou du dentifrice. Si ça te dérange pas de puer, tu peux aussi frotter un bulbe d'ognon ou d'ail sur la zone à traiter. Les sorcières herboristes proposent de broyer des feuilles et appliquer le petit tas de verdure sur la piqure. Les plantes prescrites : persil, sarriette, plantain, impatiente du Cap, cassis. Le conseil le plus farfelu que j'ai trouvé, c'est d'approcher une cigarette allumée à un centimètre de la piqure. Dès que les petits picotements (!) auront cessé, le traitement est fini. Personnellement, j'évite de gratter, tout simplement. Je sais que

Idéalement, pour éviter que les moustiques ne nous détectent, il faudrait cesser de dégager du CO₂. N'allons pas jusque-là, s'il vous plaît.

c'est pas si évident, alors si tu as du mal à résister à la tentation, tu peux toujours faire comme le grand-père de Bernard qui couvre ses piqures de *duct tape*².

Je suis très curieuse de savoir si tous ces trucs remplissent leurs promesses. Si tu les essaies, tu m'écris, han ?

Pour terminer, garde à l'esprit que les moustiques n'existent pas uniquement pour se nourrir de ton sang. Je suis bien consciente que je te les ferai pas aimer en te disant ça, mais si malgré tout un jour tu arrives à vivre harmonieusement avec les moustiques sans les tuer, comme le font les moines bouddhistes que mon amie Anick a côtoyés, tu gagnes tout mon respect. Et tu m'inspires (sérieusement !).

Lora Zepam a dirigé le numéro 144 de la revue *Mæbius* sur le thème Animaux et écrit des fanzines sur des arthropodes malaimés. Elle habite une grotte à Montréal avec des *Felidae*, un *Mustelidae* et une armée de scutigères véloces.

2 Note pour les Français.es : c'est du ruban adhésif en toile.

«Au total, 67 000 poules ont péri dans l'incendie du bâtiment où elles poussaient, à Chatte. Au moins 80 000 poules ont pu être sauvées, mais elles iront à l'abattoir. Personne n'a été blessé.»

Rubrique «Faits divers», France Bleu Isère.

«Le racisme débute lorsque l'on perçoit un individu comme le petit bout d'une communauté.»

Colette Guillaumin

«Il est aujourd'hui politiquement lâche et intellectuellement incohérent d'exclure les animaux de notre désir de respect. [...] Il est essentiel de voir que le combat pour les animaux n'est jamais opposé aux luttes sociales pour l'humanité. Tenter de les opposer est une autre ruse du système répressif que nous combattons.»

Aurélien Barreau,
entretien dans *Alternative libertaire*.

«C'est l'existence même des abattoirs qu'il va pourtant falloir, tous ensemble, oser remettre en cause. Depuis 2015, le code civil affirme que "les animaux sont des êtres vivants doués de sensibilité"; le code rural se bornait à leur reconnaître la qualité d'êtres sensibles, même si le code pénal réprimait aussi, de son côté, certaines atteintes portées à la vie des animaux. La conjonction de ces deux qualités, d'être vivant et d'être sensible, devrait nous conduire à rejeter le principe même des abattoirs, où les animaux meurent dans la terreur la plus effroyable, où les agneaux, attendant d'être massacrés, pleurent comme des bébés.»

Collectif, paru dans *Libération*.

«Quand je regarde un animal, je ne vois pas une jolie chose, un être sympathique et mignon, je vois un individu, je vois une personne douée d'une pensée complexe, de sentiments et d'émotions, d'une vision du monde. Être un écrivain antispéciste, c'est voir un monde qui n'existe pas pour la majorité et travailler à révéler ce monde.»

Martin Page,
entretien dans la revue *Ballast*.

«J'ai commencé à éprouver une répulsion physique lorsqu'il me fallait amener mes cochons à l'abattoir.»

Andrew, 43 ans,
ancien éleveur
de porcs dans le
Mâconnais, France.

«C'est l'éleveur qui pleure quand un animal meurt, pas les gens qui sont dans des associations.»

Emmanuel Macron,
président de la République
française.

«Je m'appelle Serge. J'ai commencé à 18 ans. Le premier jour: un choc. C'est la cadence de tuerie qui fait que c'est violent. Je ne m'attendais quand même pas à quelle vitesse on voit les vaches se faire tuer. Pan, pan, pan. Ça ne s'arrête pas.»

Extrait du documentaire
Entrée du personnel.

«Plusieurs craignaient qu'il s'agisse de carcasses de chiens, résultat d'un cas de cruauté envers les animaux. Mais il s'agirait de coyotes, de renards, de pékans et de quelques rats laveurs.»

Le Soleil, journal quotidien de la ville de Québec.

«Concrètement, la quasi-totalité des "théoriciens" du véganisme / de l'antispécisme sont des hommes occidentaux, blancs, de classe moyenne voire supérieure et valides. Et ça joue dans la façon dont le véganisme est pensé et dans la façon dont il est perçu.»

Angry Black Vegan
sur le blogue *T-Punch Insurrectionnel*.

Merci à toutes celles et ceux qui ont collaboré à ce numéro.

1PAKT Pictures, Aaron Adams, Yves-Marie Abraham, Maud Alpi,
D^{re} Josianne Arbour, Arnold, Rosa B., Christelle Baccigotti,
Christiane Bailey, Jessica Bailey, Stéphanie Bartczak,
Claire Baudiffier, Charles Beauchesne, Luc Belhomme, Teresa Bergen,
Érika Bergeron-Drolet, Ariane Bilodeau, François Blais,
Maude Bouchard, Érica Boudreau, Loïs Boullu, Fedwa Bouzit,
Patrick Brisebois, Daphnée Brisson-Cardin, Camille Brunel,
Catherine Brunet, Florence Burgat, Anne-Sophie Cardinal,
Sandrine Carle-Landry, Cassandre Caron, Julien Castanié, Eva Coste,
Marie-Jade Côté, Delphie Côté-Lacroix, Jessica Côté-Léger,
Rachel Couture, Aurore Danielou, Catherine Davrieux,
Mélicha de La Fontaine, Nicolas Delon, Anastassia Depauld,
Catherine Derieux, Bianca Des Jardins, Élise Desaulniers,
Christina Desgagné-Routhier, Ingrid Desjours, Viviane De SSP,
Sue Donaldson, Christine Drouin, Amélie Escourrou, Faunesque,
Mireille Frenette, Sophie Gaillard, Martin Gibert, Valéry Giroux,
Brigitte Gothière, Véronique Grenier, Marianne Harvey,
Stéphanie Hochet, Mario J. Ramos, Samuel Jacques, Alex James,
Odile Joly-Petit, Melvin Josse, Audrey Jouglà, Katya Konioukhova,
Will Kymlicka, Tiphaine Lagarde, Clémence Laot, Noémie Leboeuf,
Margaux Le Donné, Sophie Lecompte, Murielle Lecourt,
Maude Lefebvre, Pascaline Lefebvre, Thomas Lepeltier,
Maude Lessard, Chrystophe Letendre, Elisabeth Lyman,
Mariève Maréchale, Patricia Martin, Jolin Masson,
Jo-Anne McArthur, Julie Millette, Sébastien Mockle, Antonio Monaco,
Sébastien Moro, Vérina Norodom, Clara Nourry, Catherine Otis,
Cara Parisien, Coline Pierré, Melle Pigut, Axelle Playoust,
Marie-Claude Plourde, Kéven Poisson, Roxanne Proulx,
Jean-Philippe Ravenelle, Same Ravenelle, Marylène Raymond,
Estiva Reus, Julia Roberge Van Der Donckt, Morgane Ruiz,
Émilie-Lune Sauvé, Jérôme Segal, Jayanti Seiler, D^{re} Nandita Shah,
Virginie Simoneau-Gilbert, Jean-François Tanguay, Frédéric Thériault,
Catherine Therrien, Sayara Thurston, Amélie Tourangeau, Maëva Tur,
Nadia Willard, Winkelmann, Lora Zepam, Librairie Zone Libre